BIBLIOTHÈQUE
de Mr LOUCHET,
Receveur Gal

# PROVERBES
## DRAMATIQUES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,

RUE DE SEINE, N° 14.

# PROVERBES

DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

Troisième Edition.

---

TOME III.

PARIS,

A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXVII.

LIBRARY
JUL 21 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2330
L85 A19
1827
c.3

# LE
# PLUS BEAU JOUR
# DE LA VIE,

OU

## IL N'EST PAS D'ÉTERNELLES AMOURS.

## PERSONNAGES.

M. VIÉTOF.
MADAME VIÉTOF.
AGLAÉ, fille de M. et de Madame Viétof.
ERNEST, prétendu d'Aglaé.
JUSTIN, cousin d'Aglaé.
FRANÇOISE, femme de chambre.
LA MÈRE TOPIE, marchande de bouquets.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon. Il y a une glace à pied.

# LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

## SCENE I.

ERNEST, JUSTIN.

ERNEST.

Certes, je n'oublierai pas que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie. Sur vingt personnes qui sont déjà rassemblées dans le salon, il n'y en a pas une seule qui ait trouvé autre chose à me dire sur mon mariage.

JUSTIN.

Eh bien, est-ce que tu n'es pas de leur avis ?

ERNEST.

A la bonne heure; mais n'y a-t-il que des lieux communs pour féliciter un homme qui va se marier ?

JUSTIN.

On est trop heureux qu'il y ait des phrases toutes faites pour de pareilles circonstances.

ERNEST, regardant à sa montre.

Dix heures!.... Il n'est encore que dix heures. Dieu! que la matinée m'a paru longue! J'ai déjà fait tant de choses! Je n'en puis plus.

JUSTIN.

Comment! déjà.

ERNEST.

Je suis sur pied depuis le lever du soleil.

JUSTIN, riant.

Quelle impatience!

ERNEST.

Ne ris donc pas sans savoir pourquoi.

JUSTIN.

A qui diable en as-tu?

ERNEST.

Je te répète que je suis harassé.

JUSTIN.

De quoi?

ESNEST.

D'avoir couru tout Paris.

JUSTIN.

Pourquoi faire?

ERNEST.

Pour chercher des huissiers. Parmi les billets que le père d'Aglaé m'a comptés dans sa dot, il y en a trois que j'ai été obligé de faire protester. Je ne veux pas lui en parler aujourd'hui; mais c'est désagréable.

JUSTIN.

Cela me surprend. Mon oncle ne fait ordinairement d'affaires qu'avec des gens sûrs.

ERNEST.

Qui est-ce qui est sûr à présent ?

JUSTIN.

Il y a du malentendu. Est-ce là tout?

ERNEST.

Oh! bien oui. En quittant les huissiers, il m'a fallu aller chez une de vos parentes, madame Duriffey. Je m'étais engagé hier au soir avec ta tante, ma belle-mère, à faire auprès de cette madame Duriffey toutes les soumissions capables de la fléchir. Elle ne voulait pas venir à notre noce, sous prétexte qu'on n'avait pas rempli à son égard je ne sais quelles formalités. J'ai été obligé de batailler là-dessus sans y rien comprendre, et avec d'autant plus de difficulté, que, le mari de la dame venant d'obtenir une place qu'elle dit fort honorable, il n'y avait pas moyen d'élever mes respects au point où elle se croit en droit de les exiger. Elle a contre vous autres une liste de griefs qui datent du temps du déluge, et qui sont les plus ennuyeux du monde. J'ai tout écouté, tout approuvé; si bien qu'elle a fini par m'offrir sa protection, que j'ai acceptée bien vite pour en finir, et nous pouvons espérer

qu'à ma considération, elle voudra bien paraître un instant ce soir au bal.

## SCENE II.

ERNEST, JUSTIN, M. VIÉTOF.

M. VIÉTOF.

Tenez, mon gendre, voici une lettre qui vous regarde. Elle vient de chez Grignon. Il paraît que le salon de danse que l'on devait vous donner est pris pour un repas de corps.

ERNEST, lisant.

Ce n'est pas possible.

M. VIÉTOF.

Vous le voyez cependant.

ERNEST.

Si je savais qu'Aglaé ne fût pas encore prête....

M. VIÉTOF.

Oh! même quand une femme est prête, il y a encore tant de choses à faire à sa toilette, que vous avez tout le temps d'aller vous expliquer pour votre bal. C'est qu'en vérité, je ne sais à quoi vous occuperiez tout ce monde, si vous ne le faisiez pas danser. La famille de ma femme et la mienne sont comme deux fleuves qui n'ont

jamais pu se confondre; la vôtre leur est tout-à-fait inconnue; je ne vois donc que des violons qui puissent mettre une apparence d'harmonie dans tout cela.

ERNEST.

Je ne conçois rien à ce changement; c'était la chose la mieux convenue.... Je vais avertir Aglaé. (Il s'approche d'une porte.) Aglaé!

UNE VOIX, du dedans.

Qui est là?

ERNEST.

C'est moi.

LA VOIX.

Attendez.

ERNEST, toujours à la porte.

Je voulais vous prévenir que j'étais obligé d'aller quelque part, et vous demander....

LA VOIX.

C'est bon.

ERNEST, revenant sur le bord du théâtre avec un peu d'humeur.

Il est pourtant désagréable qu'elle ne veuille pas m'écouter.

M. VIÉTOF.

Chut, ne faites donc pas déjà le mari.

JUSTIN.

Je vais essayer, moi. (Il s'approche de la porte.) Ma cousine.

LA VOIX.

C'est vous, Justin. Soyez tranquille, nous nous sommes occupées de vous.

ERNEST, avec une humeur plus marquée.

Vous m'avouerez qu'elle pourrait bien me répondre aussi. Ce que je veux lui demander est assez essentiel.

M. VIÉTOF.

Eh bien, demandez-le-lui, mais avec douceur et précaution.

ERNEST, retournant à la porte.

Ma chère Aglaé, croyez-vous que je puisse sortir pour un quart d'heure ?.... Elle ne répond pas.... Je ne veux aller que chez Grignon.... Le plus profond silence. (Il fait les signes d'une impatience très-marquée, et, se rapprochant de la porte, il dit d'une voix émue qu'il tâche d'adoucir.) Ma bonne amie, je ne vous demande qu'un mot. Puis-je sortir un quart d'heure ?

M. VIÉTOF.

Ma foi, sortez toujours. Il faudra bien qu'elle vous attende.

ERNEST.

Je ne conçois rien à cette obstination.

M. VIÉTOF.

Il n'y a pas d'obstination. Elle est tellement occupée qu'il serait très-possible qu'elle ne pensât pas à vous.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Monsieur Justin, mademoiselle voudrait vous parler.

ERNEST.

C'est moi que vous voulez dire.

FRANÇOISE.

Non, non; c'est monsieur Justin.

M. VIÉTOF, à Justin.

Puisque tu es admis dans le sanctuaire, tâche donc de les engager à se dépêcher.

(Justin et Françoise entrent dans l'appartement d'Aglaé.)

## SCENE IV.

ERNEST, M. VIÉTOF.

M. VIÉTOF, riant.

Elle est inconséquente cette petite Aglaé. Ma femme et elle veulent le consulter sur quelques chiffons, je le parierais. Elles ont en lui une

confiance qui n'a pas de nom. Il est vrai qu'il se connaît à tout.

ERNEST, avec dépit.

Il a bien du bonheur.

M. VIÉTOF.

S'il trouvait quelque chose à redire à la toilette de sa cousine, elle serait capable de la recommencer.

ERNEST, toujours avec dépit.

C'est comme vous dites, la preuve d'une grande confiance.

M. VIÉTOF.

Ah! mon cher Ernest, vous allez apprendre ce que c'est que les femmes. Il est vrai qu'il faut bien avoir quelque chose qui vous fasse sentir la vie; si on n'était pas tourmenté de temps en temps, on s'ennuierait. En parlant de tourment, avez-vous été chez madame Duriffey? Par exemple, elle est bien complète celle-là. Quand je pense qu'on voulait me la faire épouser dans le temps! En vérité, j'aime encore mieux ma femme. (Ernest regarde l'appartement d'Aglaé.) Vous vous attendez toujours à la voir paraître..... J'ai passé par là. Allez pour votre bal; mettez une heure à votre négociation, s'il le faut; revenez ici, et je vous réponds que vous ne trouverez rien de plus avancé.

ERNEST.

Mais, monsieur, il me semble que je pourrais bien entrer chez Aglaé.

M. VIÉTOF.

Ce serait pour vous faire lapider. Songez donc que c'est vous que l'on veut surprendre. Allez pour votre bal.

ERNEST.

Certainement je n'irai pas que Justin ne soit revenu.

M. VIÉTOF.

A cause de moi? Pour me tenir compagnie? Je ne vais pas rester ici. Ne faut-il pas que je retourne dans le salon amuser un peu notre monde? Quand vous serez de retour, c'est alors que nous ferons ensemble une descente dans cette chambre mystérieuse, et il faudra bien qu'on en finisse.

ERNEST.

Le bal est dans ce moment la chose qui m'occupe le moins.

M. VIÉTOF.

Cela vous regarde; c'est à vous que l'on s'en prendra. Du moment qu'un père, qui a élevé une grande fille, lui a trouvé un mari, et qu'il a donné la dot, on n'a plus rien à lui demander. (Ernest fait quelques pas vers l'appartement d'Aglaé; monsieur Viétof le retient par le bras.) J'oubliais de vous dire une

chose importante. Veillez bien sur votre femme aujourd'hui.

ERNEST, avec étonnement.

Que voulez-vous dire?

M. VIÉTOF.

Ayez soin qu'elle ne parle que le moins possible à ses cousines Hérisson et Sophie; elles ont déclaré que votre appartement sentait la peinture, et que votre femme ne devait pas y coucher avant un mois. Voyez quel texte elles fourniraient à Aglaé pour nous tourmenter tous ce soir. Il faudra que vous ayez même l'œil sur sa mère; car ce serait le même inconvénient..... Entendez-vous seulement ce que je vous dis?

ERNEST, se parlant à lui-même.

C'est par trop ridicule. Je vais entrer.

(Il va à l'appartement d'Aglaé; Justin en sort.)

## SCÈNE V.

M. VIÉTOF, ERNEST, JUSTIN.

ERNEST, à Justin qui ne fait que traverser le théâtre.

Justin! un moment.

JUSTIN.

Impossible.

ERNEST.

Peux-tu passer chez Grignon?

JUSTIN, dans la coulisse.

J'ai bien autre chose à faire.

## SCÈNE VI.

M. VIÉTOF, ERNEST.

M. VIÉTOF, riant aux éclats.

Riez donc comme moi, au lieu de faire la mine que vous faites. Je les crois folles, sur mon honneur; à moins qu'il ne soit question de cette lettre anonyme qu'elles ont reçue hier au soir.

ERNEST.

Une lettre anonyme sur moi?

M. VIÉTOF.

Oui; mais si sotte qu'il est convenu qu'on ne doit pas vous en parler.

ERNEST.

Que pouvait-elle contenir?

M. VIÉTOF.

Des balivernes en style pitoyable.

ERNEST.

Je veux la voir.

M. VIÉTOF.

Elle est brûlée.

ERNEST.

Vous avez eu tort.

M. VIÉTOF.

De vous en parler, c'est vrai. A coup sûr, dès que ma femme n'en a pas fait d'éclat, il fallait que cet écrit fût bien insignifiant.

ERNEST.

Mais vous l'avez lu.

M. VIÉTOF.

Ah! nous n'en sortirons pas. Oui, je l'ai lu, et je vous répète que c'est la plus sotte chose du monde. N'allez pas en faire de bruit; vous gâteriez toute cette fête. Promettez-le-moi, Ernest.

ERNEST.

Il est pourtant cruel...

M. VIÉTOF, l'interrompant.

Combien je me repens de n'avoir pas su me taire. Ernest, prenez-y garde; si vous donniez suite à cette indiscrétion, je serais homme à ne pas me montrer de la journée. Madame Viétof est terrible. Vous voyez encore tout cela en beau; mais vous saurez un jour combien un mari doit être sur le qui-vive.

ERNEST.

Ne craignez rien.

M. VIÉTOF.

Nous faisons bon ménage; personne ne peut dire que nous ne faisons pas bon ménage... Mais vous me donnez votre parole d'oublier la lettre anonyme.

ERNEST.

Je vous la donne.

M. VIÉTOF.

Vous êtes un honnête homme, et j'y compte. (A part.) Avec cela, j'aurais mieux fait de ne rien dire.

## SCÈNE VII.

M. VIÉTOF, ERNEST, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, monsieur le maire fait dire qu'il attend.

M. VIÉTOF, au domestique.

C'est bon. (Le domestique sort.) Voilà qui va bien. Où en sont nos femmes? Je n'en sais rien, et je vous laisse pour retourner au salon. Je n'ai pas votre calme; je craindrais de perdre patience, et de faire du mauvais sang.

(Il s'en va.)

## SCENE VIII.

ERNEST, SEUL.

Ah! le plus beau jour de la vie! (Il se laisse tomber dans un fauteuil.) Que dois-je faire? Aller; rester: je n'en sais plus rien. Et cette lettre anonyme!... Il faut espérer que demain viendra.

## SCENE IX.

ERNEST, AGLAÉ, FRANÇOISE.

AGLAÉ.

Par ici, Françoise, parce qu'il y a une glace à pied. (Apercevant Ernest.) Ah! vous êtes encore là, monsieur? Vous m'aviez dit que vous alliez sortir.

FRANÇOISE.

Regardez donc comme mademoiselle est belle.

AGLAÉ.

Je crois que cela lui est bien égal.

ERNEST.

Pourquoi dites-vous cela?

AGLAÉ.

Vous m'avez répété tant de fois que vous ne me trouviez bien qu'en négligé.

ERNEST.

Je ne me le rappelle pas.

AGLAÉ.

Si vous n'avez pas de bal, je serai bien ridiculement mise. Vous ne savez encore rien sur cette difficulté que l'on vous fait, et dont mon cousin nous a parlé?

ERNEST.

Mon Dieu! non. Vous n'avez pas voulu me répondre.

AGLAÉ, à Françoise.

Voyez donc. Il me semble que ceci va mal.

FRANÇOISE, arrangeant un pli à la robe d'Aglaé.

Ce n'est rien, mademoiselle.

AGLAÉ, se mirant avec complaisance.

Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite. (A Ernest, avec douceur.) Qu'est-ce que vous me disiez donc, Ernest?

ERNEST.

Si vous m'eussiez instruit du temps qu'il vous fallait encore...

AGLAÉ, toujours devant sa glace.

Je vous demande bien pardon, Ernest; mais demandez à Françoise combien nous étions oc-

cupées quand vous êtes venu nous parler à travers la porte.

FRANÇOISE.

Les hommes ne se doutent pas de cela; ils n'ont rien de plus à faire un jour de noce qu'un autre jour. Leur toilette est toujours la même. Mais une demoiselle comme mademoiselle...

AGLAÉ.

Vous pouvez aller chez le traiteur à présent.

ERNEST.

Il n'est plus temps; le maire vient de nous faire prévenir qu'il nous attendait.

## SCENE X.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

MADAME VIÉTOF.

Qu'est-ce à dire? Eh bien, il attendra. Voilà un maire bien pressé. Il n'est pas onze heures.

AGLAÉ.

En effet, dès que mon père n'a pas voulu que je fisse deux toilettes, je ne puis pas me marier de si bonne heure, habillée comme je le suis. Cela n'aurait pas d'exemple.

MADAME VIÉTOF.

Tu as bien raison. Monsieur le maire, d'ailleurs, ne fait pas si souvent des mariages comme le vôtre; quand il y mettrait un peu de complaisance. (A Ernest.) Comment trouvez-vous Aglaé aujourd'hui?

ERNEST.

Je la trouve très-bien.

MADAME VIÉTOF.

N'est-il pas vrai? (A sa fille.) Assieds-toi donc, mon cœur; tu ne dois plus pouvoir te tenir sur tes jambes.

ERNEST.

Les voitures sont en bas depuis long-temps.

MADAME VIÉTOF, s'asseyant.

Ah! ah!

(Aglaé s'assied aussi.)

ERNEST.

Si Aglaé voulait, nous nous débarrasserions de cette corvée de la municipalité, et nous n'irions après cela à l'église que quand il lui plairait.

MADAME VIÉTOF.

Oui, si monsieur Viétof était raisonnable. Mais une fois qu'il nous tiendra, il ne nous laissera plus revenir. Il faut avoir le temps de se reconnaître. Voilà la première fois de la matinée que nous pouvons prendre quelque repos. N'a-

vez-vous pas une course à faire? Allez, monsieur Ernest, nous vous attendrons.

ERNEST.

Le salon est plein de monde.

MADAME VIÉTOF.

Je m'en doute bien; monsieur Viétof a envoyé tant d'invitations.

ERNEST.

Nous ne pouvons guère retarder plus longtemps.

MADAME VIÉTOF.

Bast! bast! ils ne s'ennuient pas, je vous assure.

ERNEST.

Mais enfin puisque nous sommes prêts.

MADAME VIÉTOF.

Vous croyez cela; vous vous trompez. Si par hasard il était vrai que l'on ne pût pas danser ce soir, il faudrait qu'Aglaé changeât totalement de toilette. Vous voyez bien qu'avant tout il faut savoir à quoi nous en tenir là-dessus. Je connais les usages, et comme je réponds encore de ma fille, je ne souffrirai pas qu'elle y manque.

ERNEST, avec un léger mouvement d'humeur.

Il faut donc vous obéir.

(Il prend son chapeau et s'en va; Françoise rentre dans l'appartement d'Aglaé.)

# SCENE XI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ.

MADAME VIÉTOF, à part.

Je crains qu'il ne soit un peu tyran.

AGLAÉ.

Ne faire qu'une toilette un jour comme celui-ci ! Il était si simple d'en faire deux.

MADAME VIÉTOF.

Que veux-tu, ma bonne amie? c'est la volonté de ton père.

AGLAÉ.

Vous ne m'empêcherez pas, maman, de trouver au moins que les pères ont souvent de singulières volontés.

MADAME VIÉTOF.

Tous les hommes en général.

AGLAÉ.

Enfin je vais jurer à monsieur Ernest de l'aimer toute la vie; (En soupirant.) et si mon père l'eût voulu, je l'aurais juré à un autre.

MADAME VIÉTOF.

Allons, allons, mon enfant; tu auras tout le temps de penser à cela.

AGLAÉ.

Vous avez raison, maman.

MADAME VIÉTOF.

Il ne faut pas se créer des chimères, tout s'arrange avec le temps. Veux-tu entrer dans le salon?

AGLAÉ.

Déjà!

MADAME VIÉTOF.

Mais oui. Il me semble qu'il ne te manque plus rien.

AGLAÉ.

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois.

MADAME VIÉTOF.

Il faut t'armer de courage. Songe donc que te voilà une femme. Par exemple, ma petite, je te recommanderai d'avoir le ton doux et modeste avec nos parens, mais surtout d'y joindre un air de satisfaction timide vis-à-vis ceux de ton mari; c'est de bon goût, et tout le monde remarque cela. Je te donne ensuite carte blanche pour triompher hardiment des jeunes personnes que la vue d'une mariée désole toujours. Et si dans la foule des complimens que l'on t'adressera, il s'en trouvait de déplacés, au lieu de rougir et de baisser les yeux, comme on le voit faire tous

les jours, regarde fixement les gens qui te parleront, sans avoir l'air de les comprendre. Cette manière est infaillible; elle arrête tout à coup les mauvais plaisans, en les forçant de respecter votre innocence; et, à ton âge, je m'en suis très-bien trouvée.

AGLAÉ.

J'ai toujours fait comme cela.

## SCÈNE XII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, peu après M. VIÉTOF.

ERNEST.

Je n'ai pas été obligé d'aller bien loin, et l'on avait envoyé dire ici que tout était arrangé. Rien ne nous arrête plus; nous pouvons partir.

(Ils vont pour sortir, monsieur Viétof entre.)

M. VIÉTOF.

Où allez-vous donc? Votre frère n'est pas avec vous, madame Viétof? C'est au mieux. Il est un des témoins, et Dieu sait à présent combien de temps il va nous faire attendre.

MADAME VIÉTOF.

C'est votre faute. Pourquoi l'avoir engagé à être témoin?

M. VIÉTOF.

Parce que vous auriez été furieuse si je ne l'avais pas fait.

MADAME VIÉTOF.

Pas du tout. Je sais que mon frère est musard, et je n'aurais pas été furieuse. Il n'y a qu'à prendre une autre personne.

M. VIÉTOF.

Vous savez bien que l'acte est fait d'avance, et que le nom de votre frère y est porté.

MADAME VIÉTOF.

La belle nécessité de faire faire l'acte d'avance!

M. VIÉTOF.

C'est vous qui l'avez demandé au maire.

MADAME VIÉTOF.

J'aurai toujours tort. Au surplus, j'y suis accoutumée.

M. VIÉTOF.

J'en fais juge notre gendre.

MADAME VIÉTOF.

Ne mettons pas ces enfans dans nos querelles, je vous en prie, monsieur Viétof. Ils doivent croire que les époux sont toujours d'accord, et c'est d'un mauvais exemple.

M. VIÉTOF.

Je suis sûr qu'Ernest ne croit pas cela.

AGLAÉ.

Ni moi non plus.

MADAME VIÉTOF.

Envoyez un domestique.

M. VIÉTOF.

Cela fera grand'chose.

MADAME VIÉTOF.

Eh bien, Ernest, allez-y. C'est à deux pas, et il y a des voitures à la porte.

M. VIÉTOF.

Laissez-le donc respirer, ce pauvre garçon. Vous êtes vraiment sans pitié pour lui.

MADAME VIÉTOF.

C'est à cause de vous.

ERNEST.

Que faut-il que je fasse?

MADAME VIÉTOF.

Allez chez mon frère, mon bon ami.

M. VIÉTOF.

Restez, mon gendre. Mon beau-frère est assez fantasque, et je ne veux pas vous exposer à ses humeurs.

MADAME VIÉTOF.

En ce cas-là, nous attendrons.

M. VIÉTOF, s'en allant.

Nous attendrons.

## SCENE XIII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST.

Mais la matinée peut se passer comme cela.

MADAME VIÉTOF.

Tant pis pour monsieur Viétof. J'avais ouvert un avis raisonnable; il l'a repoussé; il faut qu'il subisse les conséquences de son entêtement. Je serais désolée, à présent, que vous fissiez la moindre démarche.

(On entend chanter dans la coulisse.)

AGLAÉ.

Ah! maman, qu'est-ce donc que j'entends?

## SCENE XIV.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, LA MÈRE TOPIE.

LA MÈRE TOPIE, avec des bouquets.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Dans ce beau jour de fête,
Monsieur le marié,
Je viens d'un air honnête
Pour vous complimenter.

ERNEST, l'interrompant.

Qu'est-ce que vous voulez? Laissez-nous.

LA MÈRE TOPIE.

Eh! mon bon monsieur, permettez-moi de fleurir ces dames.

ERNEST.

Ces dames n'ont pas besoin de vos fleurs. Allez-vous-en.

LA MÈRE TOPIE.

Mes bouquets portent bonheur, foi de femme. Il n'y a pas huit mois que j'en ai porté au mariage d'un monsieur de soixante-dix ans qui épousait une jeune fille de dix-huit, et, pas plus tard qu'hier, il m'a fait demander des oranges pour les réjouissances du baptême de leur enfant.

(Aglaé sourit.)

ERNEST.

Allez-vous nous assommer de vos quolibets?

MADAME VIÉTOF.

Ne tourmentez donc pas cette pauvre femme; elle a fait rire Aglaé.

ERNEST.

Si nous n'avions pas autre chose à faire.

LA MÈRE TOPIE.

Monsieur n'est peut-être pas le marié?

MADAME VIÉTOF.

Si fait vraiment.

LA MÈRE TOPIE.

Eh bien, mais ne doit-il pas être enchanté que l'on fasse rire mademoiselle, un jour comme celui-ci? C'est un jour si sérieux.

AGLAÉ, bas à sa mère.

Elle a bien raison.

LA MÈRE TOPIE.

Pour les femmes, s'entend; car pour les messieurs, c'est bien véritablement le plus beau jour de la vie. On leur donne une jolie personne, on leur donne de l'argent, on leur donne tout; et eux qu'est-ce qu'ils donnent? (Elle rit.) Ah! ah! ah! comme tout ça est arrangé. Ah! ah! ah! enfin c'est comme ça. Ah! ah! ah!

MADAME VIÉTOF ET AGLAÉ, riant.

Ah! ah! ah!

ERNEST, à part.

La voilà établie. Elle a un succès complet. (Haut à la mère Topie.) Tâchez toujours de ne pas prendre trop de liberté.

LA MÈRE TOPIE.

Mon cher monsieur, vous n'avez que faire de craindre. Nous savons ce que c'est que la politesse et le bon ton. Dieu merci! Il ne faut pas nous confondre avec les harengères d'autrefois; non : c'est que ce n'est plus notre calibre. Nous respectons tout le monde à présent, afin de ne

pas nous tromper. Ce n'est pas que le diable y perde rien; mais c'est la façon de faire ses affaires aujourd'hui.

AGLAÉ.

Qu'elle est drôle!

LA MÈRE TOPIE.

Je porte des bouquets aux noces, parce que ma mère en portait, et que j'ai toujours aimé à voir de jeunes mariées; mais je ne leur parlerais pas comme ma mère le faisait. Cela ne ressemblerait à rien à présent. Imaginez-vous qu'elle leur disait....

ERNEST.

Paix.

AGLAÉ.

Que vous êtes méchant, Ernest!

ERNEST.

Je connais si bien ce genre de femmes-là.

LA MÈRE TOPIE.

Vous ne connaissez rien du tout, mon cher monsieur.

AGLAÉ, à la mère Topie.

Répétez-nous donc ce que votre mère disait aux jeunes mariées.

ERNEST.

Aglaé, ce ne peut être que quelque sottise.

LA MÈRE TOPIE.

Sans doute; mais dans le temps on écoutait encore ça.

AGLAÉ.

Dites donc.

( Ernest s'assied en tournant le dos à la mère Topie. )

LA MÈRE TOPIE.

Vous le voulez ? Eh bien donc, elle leur disait : « Ma belle dame, je n'ai pas de conseils à vous donner, mais si voulez avoir la paix dans votre ménage, croyez-moi....

AGLAÉ.

Après.

LA MÈRE TOPIE.

Soyez soumise à votre mari.

AGLAÉ.

La belle chute !

ERNEST se retourne en riant.

Laissez-la donc continuer.

MADAME VIÉTOF.

C'est bien curieux. En voilà assez.

ERNEST, avec gaieté.

Sa mère avait du bon sens.

LA MÈRE TOPIE.

Pas le moins du monde, mon cher monsieur, car je sais combien il m'en a cuit pour avoir eu la bonhomie de suivre ses conseils. Si c'était à

recommencer.... Mais je suis veuve ; et quoique j'aie trois enfans, ce qui est une grande charge, je ris et je chante à présent depuis le matin jusqu'au soir.

ERNEST, à part.

Quelle peste que cette femme-là ?

LA MÈRE TOPIE, présentant un bouquet à Aglaé.

Madame la mariée prenez donc ce bouquet.

AGLAÉ.

Volontiers.

LA MÈRE TOPIE.

Je vais offrir celui-ci à madame votre sœur.

MADAME VIÉTOF, prenant un bouquet.

C'est une bonne créature.

ERNEST, donnant de l'argent à la mère Topie.

Vous devez être contente.

LA MÈRE TOPIE.

En conscience, mon bon monsieur, je vous le demande. Un mariage aussi riche; un mariage de finance; un hôtel à la chaussée d'Antin.... Vous ne donnez pas plus qu'au faubourg Saint-Germain.

ERNEST, lui donnant encore de l'argent.

Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser.

LA MÈRE TOPIE.

Vrai, ce n'est pas pour moi; mais quand on a trois enfans.... Vous saurez ce que c'est.

ERNEST.

Faudra-t-il vous mettre à la porte?

LA MÈRE TOPIE.

Le plus beau jour de la vie, comment peut-on être aussi rude au pauvre monde?..... Quel joli couple cela va faire!... Il y a des gens qui ont tout, jeunesse, beauté, fortune.... Il ne vous manque plus que du malheur.

MADAME VIÉTOF.

Adieu, adieu, bonne femme.

LA MÈRE TOPIE.

Adieu, mesdames. Adieu, mon beau monsieur. Je vous demande bien pardon de vous avoir étourdis; mais, un jour de noce, ça ne fait quelquefois pas mal.

(Elle sort en chantant.)

## SCENE XV.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST.

Le ciel soit loué! nous en voilà débarrassés.

MADAME VIÉTOF.

Elle ne nous a pas ennuyées, n'est-ce pas, Aglaé?

AGLAÉ.

Elle aurait pu rester moins long-temps.

MADAME VIÉTOF.

C'est vrai. Il ne faut pas faire attendre notre monde; et, si tu veux, mon enfant, nous allons nous rendre au salon.

AGLAÉ.

Voici mon cousin.

## SCENE XVI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, JUSTIN.

JUSTIN s'approche d'Aglaé et lui parle à demi-voix, ce qui donne à Ernest une inquiétude qui l'empêche de prêter attention à madame Viétof qui l'entretient à voix basse.

Je suis enchanté! ma belle cousine. Tout a été pour le mieux; elles viendront, et voici la réponse de la mère. (Il donne à Aglaé une lettre qu'elle met dans son corset après l'avoir lue.) Puis-je assez vous remercier? Mais vous êtes si bonne.

AGLAÉ.

Assurément, et meilleure que vous ne croyez.

(Elle soupire.)

M. VIÉTOF, dans la coulisse.

Allons, madame Viétof; allons, ma fille; les témoins sont arrivés.

MADAME VIÉTOF.

Nous voilà, nous voilà. Justin, dites à monsieur Viétof que nous n'avons plus que nos schalls à prendre. Je vais t'apporter le tien, Aglaé.

( Madame Viétof rentre dans l'intérieur de son appartement. Justin sort de l'autre côté du théâtre. )

## SCÈNE XVII.

AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST.

Ma chère Aglaé, ne me ferez-vous pas confidence de ce que vous disait Justin tout à l'heure?

AGLAÉ.

Ce n'était rien.

ERNEST.

Il paraissait pourtant fort animé.

AGLAÉ.

Vous le connaissez ; c'est son ton habituel.

ERNEST.

Mais il vous a donné une lettre.

AGLAÉ, le regardant d'un air étonné.

C'est vrai.

ERNEST.

Je désirerais savoir ce que contient cette lettre.

AGLAÉ.

Eh! mon Dieu, seriez-vous jaloux?

ERNEST.

Quelle folie! Je ne suis que curieux.

AGLAÉ.

C'est étonnant.

ERNEST.

Ce qui est étonnant, c'est votre émotion pour une chose aussi simple.

AGLAÉ.

Mon émotion! Que voulez-vous dire? Je n'ai pas d'émotion. Pour quel sujet aurais-je de l'émotion? Monsieur Justin ne peut-il pas me parler? ne puis-je pas répondre à monsieur Justin sans exciter vos alarmes? Avez-vous des soupçons sur mon cousin, sur moi? Notre union n'est-elle pas son ouvrage? N'est-ce pas lui qui vous a introduit dans cette maison? Je ne reviens pas de l'importance que vous mettez à ce qu'il peut m'avoir dit.

ERNEST.

C'est vous qui en mettez. Il était si facile de me répondre de suite.

AGLAÉ.

Mais c'est que je ne veux pas prendre l'enga-

gement de vous répéter tout ce que l'on me dira. Ce serait un esclavage intolérable. Si j'eusse aimé monsieur Justin au point de désirer l'épouser, certainement mon père n'aurait pas gêné notre inclination. Il est notre parent, il est jeune, il est doux, il est rempli de qualités, et je suis sûre qu'il rendra une femme fort heureuse.

ERNEST.

Calmez-vous, Aglaé. Rien n'est plus déplacé que l'agitation où vous voilà. N'avez-vous jamais eu de curiosité? Eh bien, je vous avouerai que la mienne avait été excitée par cette conversation à voix basse, et par cette lettre que vous vous êtes empressée de cacher après l'avoir lue.

AGLAÉ.

Empressée de cacher! (Elle fait un mouvement pour retirer la lettre et la donner à Ernest, mais elle s'arrête tout à coup.) J'en suis fâchée; mais je trouve que je ne dois pas vous satisfaire, d'après la tournure qu'a prise notre entretien.

ERNEST, avec la plus grande douceur, et lui passant le bras autour du corps.

Vous ne pensez pas que je pourrais l'exiger.

AGLAÉ, se dégageant, élève la voix.

Maman, maman, il exige.

# SCENE XVIII.

AGLAÉ, ERNEST, MADAME VIÉTOF, FRANÇOISE, portant des schalls.

MADAME VIÉTOF.

Déjà!... Et tu pleures.

ERNEST.

C'est un enfantillage.

AGLAÉ.

Monsieur veut savoir absolument ce que mon cousin avait à me dire.

MADAME VIÉTOF, à Ernest.

Innocent! Comment! vous donnez encore dans ces puérilités-là? (A sa fille.) Et tu ne l'en as pas instruit, j'espère?

AGLAÉ.

Certainement, non.

MADAME VIÉTOF.

Tu as bien fait. Mon cher monsieur Ernest, je ne sais pas jusqu'où vous iriez si l'on vous laissait faire. Il ne faut pas trop vous exagérer les droits d'un mari..... (Elle rit.) Mais il est de règle que les amoureux se querellent toujours... Avec cela, c'est le bon temps, avouez-le.

ERNEST.

Je n'ai rien exagéré.

MADAME VIÉTOF.

Si fait, puisque ma fille se plaint.

ERNEST.

Aglaé pourrait s'être trompée.

MADAME VIÉTOF.

Une femme ne se trompe jamais.

ERNEST.

Un mot m'aurait suffi.

MADAME VIÉTOF, avec ironie.

Un mot?

AGLAÉ.

Oui, maman; voilà où il en est.

MADAME VIÉTOF.

Vous êtes aussi enfant l'un que l'autre. Eh bien, monsieur le despote, si je vous apprenais, moi, que cette terrible conversation m'était connue; que je savais qu'il n'était question que d'une invitation pour votre bal de noce, où en seriez-vous avec vos éclats d'autorité?

AGLAÉ, donnant à sa mère la lettre que Justin lui a remise.

Monsieur peut lire.

MADAME VIÉTOF, présentant la lettre à Ernest, qui la refuse.

(A sa fille.) Tu es trop bonne. (A Ernest.) Cette madame Dermance, qui a signé ce billet, est la mère d'une jeune personne que mon neveu re-

cherche en mariage. Il ne nous a parlé que ce matin du désir qu'il avait de nous les faire engager pour ce soir, et voilà tout ce grand mystère. Avez-vous encore quelque chose à exiger?

ERNEST.

Si vous voulez absolument me condamner....

MADAME VIÉTOF.

Non, je veux vous réformer. Soyez persuadé que ce qui établit dans le monde la réputation d'un honnête homme, c'est sa femme. Quand une femme se loue d'un mari, il n'y a plus rien à dire. Mais vous m'avouerez qu'une femme, de son côté, ne peut se charger d'une aussi grande responsabilité que lorsque véritablement elle ne trouve rien qui la choque; et les femmes sont très-susceptibles, et elles ont raison de l'être.

AGLAÉ.

Voilà qui est fini, maman. Il reconnaît ses torts; il ne faut pas le gronder davantage.

MADAME VIÉTOF.

Je ne le gronde pas, je l'instruis.

AGLAÉ, avec enjouement.

Donnez-moi le bras, Ernest, que nous entrions ensemble dans le salon.

MADAME VIÉTOF.

Non, ma petite, entre plutôt seule; et donne-lui même ton mouchoir, afin que rien ne nuise

à ton maintien. (Aglaé donne son mouchoir à Ernest.) Prenez aussi son schall. (Elle lui donne un schall.) Est-il heureux!

(Aglaé sort, sa mère la suit.)

ERNEST.

Enfin!

(Il s'en va.)

## SCÈNE XIX.

FRANÇOISE, SEULE.

N'est-il pas cruel pour moi d'être forcée de rester ici? J'aurais eu tant de plaisir à voir l'effet que va faire notre demoiselle! On n'aura jamais vu une aussi jolie mariée.... Enfin j'irai ce soir au bal; je la verrai danser. Je verrai aussi monsieur Justin, qu'elle trouve si beau danseur. Pour monsieur Ernest, je ne sais pas pourquoi je m'imagine qu'il doit manquer de graces; il me semble tout d'une pièce. Ça peut être un bon jeune homme; mais c'est trop sérieux pour son âge. Il faut attendre. Je quitte le service de madame pour suivre mademoiselle, et c'est fort raisonnable de la part de madame; car certainement, si mademoiselle veut avoir confiance en moi, je ne la laisserai pas devenir victime,

comme on voit tant de pauvres petites femmes. (Elle s'approche d'une croisée.) Il faut que je voie les gens de la noce monter en voiture.... Que de monde!... C'est presque tous parens. Je n'en connais pas le quart; on en reçoit si peu ici. Ils préfèrent recevoir des amis: ils ont raison.... Quelle est donc cette dame à qui madame La Tremblaie fait tant de politesses, et qu'elle veut faire monter en voiture avant elle? C'est madame du Drochet, dont elle disait pis que pendre il y a quelques jours. C'est joli le monde. Ah! voilà mademoiselle. Ils ne veillent seulement pas à la garniture de sa robe... Qu'est-ce que c'est donc?... Eh bien, elle descend.... Elle rentre dans la maison... Aurait-elle oublié quelque chose?.. Cherchons donc. (Elle regarde autour d'elle.) Elle a ses gants, son éventail, son schall... Je ne vois pas ce qui peut lui manquer.

## SCENE XX.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

AGLAÉ, avec humeur.

Françoise, ils se sont aperçus que je n'avais

pas de bouquet de fleur d'orange dans ma coiffure.

FRANÇOISE.

C'est vrai, mademoiselle; nous avions oublié le chapeau de la mariée; c'est l'essentiel. Je vais le chercher.

(Elle sort.)

AGLAÉ.

Je savais bien que je ne l'avais pas; mais qui est-ce qui affiche ces choses-là aujourd'hui? Vous auriez dû prendre mon parti, Ernest.

MADAME VIÉTOF.

Mon enfant, mon enfant, il aurait eu tort; et je ne sais pas où j'avais la tête de ne pas m'être aperçue de cela.

AGLAÉ.

Ma tante ne sait que me contrarier. Si elle n'eût rien dit, personne n'en aurait parlé.

ERNEST.

C'est un petit désagrément.

AGLAÉ.

Comment placer ce vilain bouquet dans une coiffure aussi bien faite? C'est une satisfaction que l'on donne aux commères; car il n'y a que les commères qui attachent de l'importance à ces vieilleries-là. A quoi cela rime-t-il? Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME VIÉTOF.

Cela signifie beaucoup.

AGLAÉ.

Je vous assure que cela ne signifie rien.

FRANÇOISE, apportant le chapeau.

Je le croyais perdu. Tenez, le voici, mademoiselle.

(Aglaé prend le bouquet, et en arrache plusieurs boutons.)

MADAME VIÉTOF.

Que fais-tu donc?

AGLAÉ.

Certes, je ne mettrai pas tout cela.

MADAME VIÉTOF, à Ernest.

Elle a sa petite tête. (A sa fille.) Assieds-toi; je vais l'arranger de façon qu'on ne le verra guère.

AGLAÉ, s'asseyant.

Quel usage ridicule! (A Ernest, tandis que sa mère lui attache le bouquet.) Vous riez. Sans vous, cependant, je ne serais pas obligée de me prêter à des choses pareilles.

ERNEST, avec enjouement.

J'ai bien des torts envers vous.

MADAME VIÉTOF.

Regarde-toi. Es-tu contente?

AGLAÉ se lève et va devant une glace.

Oh! fi donc. (Elle ôte le bouquet.) Tenez, Fran-

çoise; mettez-le tout-à-fait sous mon voile. (On entend de la musique.) Quel est donc ce bruit?

ERNEST, qui s'est approché d'une croisée.

C'est la musique de la garde nationale qui vient vous donner une aubade.

AGLAÉ.

Il ne manquait plus que cela. De quoi se mêle-t-elle?

ERNEST.

Vous épousez un capitaine : c'est un hommage que l'on vous rend.

AGLAÉ.

Ernest, mon cher monsieur Ernest, faites-moi l'amitié de la renvoyer, je vous prie.

ERNEST.

C'est difficile.

AGLAÉ.

Je ne sortirai pourtant pas tant que ces musiciens seront là.

ERNEST.

Pourquoi pas?

AGLAÉ.

Parce que c'est une esclandre. Soyez donc un peu complaisant.

ERNEST.

Je ne demande pas mieux.

AGLAÉ.

Eh bien, allez donc.

MADAME VIÉTOF.

Cela a cependant bonne mine. Des militaires, de la musique, toutes ces voitures..... Je parie qu'il n'y a pas une femme de la noce qui ne voudrait être à ta place.

AGLAÉ.

Maman, vous savez combien je suis timide, et l'aversion que j'ai pour ce qui fait de l'embarras. Comment monter en voiture devant tous ces voisins qui sont aux fenêtres, au milieu des portières du quartier? En vérité, je ne puis m'y résoudre..... Ernest, mon ami, je vous en demande pardon, je sens que cela vous coûte; mais ne pouvez-vous pas faire quelque chose pour moi.

ERNEST, lui baisant la main.

Tout ce que vous voudrez, ma chère amie.

(Il sort.)

## SCENE XXI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, FRANÇOISE.

MADAME VIÉTOF.

Aglaé, je viens de faire une observation sur ton mari. C'est par la douceur qu'il faudra le

prendre. Les humeurs, les impatiences, les airs de hauteur et de dédain ne réussiraient pas du tout avec lui, et, au contraire, tu en feras tout ce que tu voudras avec les moindres cajoleries. Qu'est-ce que cela te fait?

AGLAÉ, négligemment.

Oh! rien. Mais vous, maman, quelle manière aviez-vous prise avec mon père?

MADAME VIÉTOF, baissant la voix à cause de Françoise.

Mauvaise. Les attaques de nerfs.

AGLAÉ.

Comment!

MADAME VIÉTOF, de même.

Je n'ai jamais eu de nerfs; mais ton père était si lent à prendre la moindre résolution que j'ai employé ce moyen pour le faire décider plus promptement. Il aurait toujours fini par faire ce que je désirais; mais il aurait fallu attendre des siècles; au lieu que la peur de se trouver dans l'embarras d'une de mes attaques, le rendait l'homme du monde le plus expéditif. Cependant si c'était à recommencer, je choisirais autre chose.

AGLAÉ.

Puisque cela vous réussissait si bien.

MADAME VIÉTOF.

Oui; mais cela demande encore de la suite.

## SCENE XXII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

ERNÉST.

Ne me grondez pas, ma chère Aglaé. Je serais parvenu à renvoyer la musique; mais votre père s'y est opposé formellement, et il veut que vous veniez vous-même remercier les musiciens.

AGLAÉ.

Ah! juste Ciel!

ERNEST.

J'ai fait, j'ai dit tout ce que j'ai pu faire et dire; il a été inexorable.

AGLAÉ.

Mon ami, vous vous y serez mal pris.

ERNEST.

Je regrette que vous ne m'ayez pas entendu.

AGLAÉ.

Maman, comment donc faire?

MADAME VIÉTOF.

Obéir, mon enfant. Nous ne pouvions pas prévoir cela.

AGLAÉ, bas à sa mère.

Est-ce qu'une petite attaque....?

MADAME VIÉTOF.

Impossible. Habillée comme je le suis..... Et puis cela ne ressemblerait à rien.

AGLAÉ.

Voilà à quoi sert la garde nationale.

ERNEST.

Allons, un peu de résolution.

AGLAÉ.

Je n'ai jamais été plus contrariée qu'aujourd'hui.

ERNEST, à part.

C'est agréable.

(Il donne le bras à Aglaé, madame Viétof les suit.)

## SCENE XXIII ET DERNIÈRE.

FRANÇOISE, SEULE.

Cela ne va pas comme cela devrait aller. Je ne sais pas ce qui en est cause; certainement il n'y a pas de la faute de mademoiselle; mais on conçoit qu'elle peut trouver du changement dans monsieur Ernest. Moi, qui ai vu commencer leurs amours, je n'y reconnais plus rien. Il était toujours si complaisant avec mademoiselle Aglaé, si rempli de prévenances, de petits soins..... On aurait juré qu'il ne respirait que pour elle.....

Mais, à présent, je le trouve bien raisonnable... Cela a duré trop long-temps. Quatre mois! Comment peut-on espérer que des jeunes gens qui passent toutes les soirées ensemble depuis quatre mois, n'éprouveront pas quelque refroidissement l'un pour l'autre?

IL N'EST PAS D'ÉTERNELLES AMOURS.

# LE
# DINER SUR L'HERBE,

OU

## UN BON AVERTI EN VAUT DEUX.

## PERSONNAGES.

M. ROCHEVILLE.
MADAME ROCHEVILLE.
HENRIETTE, leur fille, âgée de 13 à 14 ans.
M. DUMONT.
L'ABBÉ MIDOUCET.
GUSTAVE, élève de l'abbé Midoucet.
MADAME RUINARD, femme d'un procureur.
VICTOIRE, femme de chambre de madame Rocheville.

La scène est au bois de Vincennes.

# LE
# DINER SUR L'HERBE.

## SCENE I.

MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT.

Mais êtes-vous bien sûre, madame, que ce soit ici le lieu du rendez-vous?

MADAME ROCHEVILLE.

Je n'en sais rien. M. Rocheville a donné lui-même les ordres au cocher, le cocher nous a amenés ici; donc, je dois croire que c'est ici le rendez-vous.

M. DUMONT.

Il me semblait cependant avoir dit à votre mari, à M. Rocheville enfin, que nous devions dîner à la Croix.

MADAME ROCHEVILLE.

Eh bien, le chemin ici se partage en quatre, et forme une espèce de croix.

M. DUMONT.

A la bonne heure. Mais c'est qu'à une demi-lieue d'ici, il y a une véritable croix de fer; et j'ai bien dans l'idée que c'est là qu'on devait dîner.

MADAME ROCHEVILLE.

Que voulez-vous que j'y fasse? il faut attendre monsieur Rocheville.

M. DUMONT.

C'est que nous perdrons notre temps.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous croyez? Pour moi qui n'ai jamais fait ce qu'on appelle un dîner sur l'herbe, je ne suis pas pressée, car je crois d'avance que cela ne m'amusera guère.

M. DUMONT.

Il n'y a rien de si agréable.

HENRIETTE.

Maman, quand est-ce donc commencera-t-on à s'amuser?

MADAME ROCHEVILLE.

Qu'est-ce qui t'empêche de t'amuser depuis ce matin?

HENRIETTE.

Vraiment, ma chère maman, je n'en ai pas encore trouvé le moyen. Je me suis couchée hier fort tard pour finir mon chapeau; je me suis

levée à moitié endormie; j'étais habillée à sept heures; la voiture n'est venue qu'à dix; au moment d'y monter, on s'est aperçu qu'on avait oublié je ne sais quoi, qu'il a fallu envoyer chercher; mon papa a pris de l'humeur et s'en est allé à pied; nous l'avons guetté tout le long de la route; nous ne l'avons pas vu; et nous arrivons ici sans savoir ce qu'il est devenu, et sans être sûrs que ce soit le lieu du rendez-vous.

MADAME ROCHEVILLE.

Elle a raison, et je suis vraiment inquiète de monsieur Rocheville.

M. DUMONT.

Il n'est pas perdu, il se retrouvera.

MADAME ROCHEVILLE.

Y a-t-il plusieurs routes pour venir ici?

M. DUMONT.

Il y en a vingt. A propos, expliquez-moi donc un peu à quel usage vous avez destiné ces énormes draps qui nous ont tant gênés dans le chemin?

MADAME ROCHEVILLE.

C'est pour faire tendre au-dessus de l'endroit où nous dînerons.

M. DUMONT, riant.

La précaution est admirable.

MADAME ROCHEVILLE.

Ne peut-il pas tomber mille ordures dans les

plats? des papillons, des mouches. (Monsieur Dumont rit plus fort.) Vous riez; je ne veux pas manger des mouches... des araignées peut-être.

M. DUMONT.

Vous avez peur des araignées?

MADAME ROCHEVILLE.

Une peur affreuse.

HENRIETTE.

Et moi aussi.

M. DUMONT.

Alors il ne faut pas faire de partie de campagne. Que diriez-vous donc s'il vous arrivait, comme à une dame de ma connaissance, de vous asseoir sur un gros crapaud noir qui ferait coac?

HENRIETTE.

Monsieur Dumont, finissez.

M. DUMONT.

Mademoiselle Henriette en frissonne déjà. Cela arrive très-souvent.

HENRIETTE.

J'aime bien mieux dîner dans une salle à manger.

M. DUMONT.

Il est vrai qu'on n'y craint pas les crapauds, les papillons et les araignées; mais quand vous avez dîné, vous avez dîné; il ne vous reste aucun souvenir; vous n'avez rien à raconter. Au lieu

qu'à un dîner comme celui que nous allons faire, il y a toujours mille incidens qui sont drôles. C'est du pain, c'est de l'eau qui manquent..... Que sais-je, moi?

HENRIETTE.

Il doit souvent manquer de fraises, quand c'est vous qui vous chargez de les apporter. Vous aviez si bien promis d'en faire mettre dans la voiture. C'est comme votre melon.

M. DUMONT.

Ah! ah! vous avez de la mémoire. Mais vraiment, c'est que j'ai eu peur que cela ne sentît trop fort, et que vous n'en fussiez incommodée.

HENRIETTE.

Vous avez toujours des excuses pour ne rien donner, et même pour ne pas rendre les éventails que vous cassez.

M. DUMONT, riant.

Vous pensez encore à cela?

HENRIETTE.

Je vous en parlerai jusqu'à ce que vous m'en ayez rendu un autre.

M. DUMONT.

Vous m'en parlerez long-temps.

HENRIETTE.

Vous n'avez guère de honte, toujours.

M. DUMONT.

Êtes-vous contente d'avoir un sujet de querelle contre moi !

MADAME ROCHEVILLE.

Henriette a de la rancune, comme vous voyez.

M. DUMONT.

C'est la malice en personne.

HENRIETTE.

Voilà comme il se tire de tout.

MADAME ROCHEVILLE, regardant dans la coulisse.

Ma bonne amie, va un peu présider à l'arrangement des draps. Je vois d'ici que les domestiques ne s'y prennent pas bien.

HENRIETTE.

Oui, maman.

(Elle sort.)

## SCÈNE II.

MADAME ROCHEVILLE, M. DUMONT.

MADAME ROCHEVILLE.

Devinez-vous ce que peut être devenu monsieur Rocheville ?

M. DUMONT.

Qui sait? il a peut-être fait une petite rencontre.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous plaisantez toujours.

M. DUMONT.

C'est très-possible.

MADAME ROCHEVILLE.

Je ne crains pas cela de monsieur Rocheville.

M. DUMONT.

Vous ne craignez pas.... Croyez-vous qu'il vous conte tout ce qu'il fait?

MADAME ROCHEVILLE.

Oui, je le crois.

M. DUMONT.

Les honnêtes femmes sont d'une confiance admirable.

MADAME ROCHEVILLE.

Il ne peut pas vous entrer dans la tête qu'un homme puisse être rangé.

M. DUMONT.

Si fait; mais, tenez, nous ne pourrions jamais nous entendre.

MADAME ROCHEVILLE.

Avec qui nous faites-vous dîner aujourd'hui?

M. DUMONT.

Avec l'univers. Je vois déjà plus de vingt personnes sans nous compter.

MADAME ROCHEVILLE.

Vingt personnes!

M. DUMONT.

Au moins.

MADAME ROCHEVILLE.

Et qui sont-elles donc?

M. DUMONT.

Je ne crois pas que vous en connaissiez une seule. C'est, par exemple, le gros procureur Ruinard, sa femme, son maître clerc, et une certaine demoiselle Sophie que Ruinard traîne partout, et qui est bien véritablement sa cousine; Guéridon, le médecin, avec une espèce de parente aussi; que sais-je, moi? le petit Blaye et sa sœur, qui chante tout ce qu'on veut; plusieurs employés de mon administration; enfin tous gens qui aiment à rire et qui se moquent du reste.

MADAME ROCHEVILLE.

Monsieur Dumont, je ne suis pas ridicule, vous le savez; mais il me semble que je vais être bien gauche avec ce monde-là.

M. DUMONT.

Que non. On hurle avec les loups.

MADAME ROCHEVILLE.

J'aime si peu la grosse joie.

M. DUMONT.

Cela vous paraîtra drôle; quand ce ne serait que la nouveauté.

MADAME ROCHEVILLE.

Je n'ai été qu'une seule fois dans ma vie au bal de l'Opéra avec monsieur Rocheville; on dit que c'est fort gai; nous nous y sommes ennuyés à mourir. Cependant nous étions sur de bonnes banquettes, assis bien à notre aise.

M. DUMONT.

Sur de bonnes banquettes! De quoi vous avisez-vous aussi d'aller au bal de l'Opéra pour rester sur des banquettes? On se mêle dans la foule. Demandez aux femmes qui s'y amusent, si elles savent seulement qu'il y ait des banquettes.

MADAME ROCHEVILLE.

Eh bien, elles se fatiguent et n'en sont pas plus avancées.

M. DUMONT.

Véritablement vous n'êtes pas de ce siècle-ci.

MADAME ROCHEVILLE.

Que voulez-vous? Je ne m'ennuie jamais chez moi, il est rare que je m'amuse ailleurs.

M. DUMONT.

Aussi n'avais-je pas trop compté sur le plaisir de vous avoir avec nous. C'est monsieur Rocheville qui a pensé que cela pourrait vous être agréable.

MADAME ROCHEVILLE.

Moi, qui ne savais pas ce que ce devait être, je n'ai pas fait difficulté d'amener Henriette; je crains à présent qu'elle n'y soit bien déplacée.

M. DUMONT.

A parler franchement, elle pourra y entendre des choses assez drôles; mais bast, bast, elle n'y comprendra rien.

MADAME ROCHEVILLE.

Nous gênerons votre monde, j'en suis sûre.

M. DUMONT.

Gêner, eux! Ah! je vous réponds bien que non. Le Roi serait là, qu'il ne les gênerait pas. Une fois qu'ils sont en train, c'est comme des écervelés. A la dernière partie que nous avons faite à Meudon, il y avait des jeunes gens qui avaient mis de l'eau dans des vessies qu'ils avaient apportées sans rien dire; et, au beau milieu du dîner, les voilà qui montent comme des chats sur les arbres qui nous entouraient, et qui nous inondent. (Il rit aux éclats.) Les femmes criaient, c'était un sabbat d'enfer.

MADAME ROCHEVILLE.

Croyez-vous qu'on renouvelle cette plaisanterie-là.

M. DUMONT.

Non, non. Il est rare que l'on fasse deux fois

de même. Mais nous aurons quelque autre chose. Je m'y attends bien.

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Maman, avait-on mis l'argenterie dans la voiture ?

MADAME ROCHEVILLE.

Oui : est-ce qu'on ne la retrouve pas?

HENRIETTE.

Non, maman.

MADAME ROCHEVILLE.

Il faut que j'aille voir cela.

(Madame Rocheville sort avec sa fille.)

## SCENE IV.

M. DUMONT, SEUL.

Cet innocent Rocheville qui s'avise d'amener sa femme et sa fille à un dîner sur l'herbe ! Il ne peut se passer d'elles un seul jour. Je suis

sûr qu'on est à la Croix-de-Fer, et qu'ils s'amusent déjà comme des bienheureux. Ils ne penseront seulement pas à nous faire avertir. J'avais bien besoin de parler de cela à Rocheville. Me voilà consigné auprès de deux mijaurées, sans savoir ce que je deviendrai. Ah ! si je ne dînais pas toutes les semaines dans cette maison-là, comme j'aurais bientôt pris mon parti!

## SCÈNE V.

M. DUMONT, L'ABBÉ MIDOUCET, GUSTAVE.

M. DUMONT.

Eh! c'est monsieur l'abbé Midoucet et son cher élève.

L'ABBÉ, froidement.

Bonjour, monsieur Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur Rocheville vous a donc aussi engagé?

L'ABBÉ.

Monsieur Rocheville a craint que madame Rocheville ne fût un peu dépaysée avec toutes vos dames, et il m'a prié de venir, pour qu'elle ait au moins quelqu'un à qui parler.

M. DUMONT, d'un air contraint.

C'est fort bien fait; plus on est de fous et plus on rit.

L'ABBÉ.

J'aurais été à la Croix-de-Fer, si je n'eusse aperçu la voiture de madame Rocheville arrêtée ici.

M. DUMONT.

Vous êtes de mon sentiment; je suis sûr qu'il y a du malentendu, et que nous perdons un temps précieux.

GUSTAVE.

Eh bien, mon bon ami, il faut aller à la Croix-de-Fer.

L'ABBÉ.

Prenez patience, Gustave; nous avons le temps. (A monsieur Dumont.) Où est donc madame Rocheville?

M. DUMONT.

Elle est là qui cherche son argenterie.

L'ABBÉ.

Il faut que j'aille lui présenter mes respects.

## SCENE VI.

M. DUMONT, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Monsieur, faites donc entendre raison à mon bon ami et à madame Rocheville pour aller à cette Croix-de-Fer, puisque vous croyez que c'est là qu'on est.

M. DUMONT.

Je ne demanderais pas mieux.

GUSTAVE.

On sera beaucoup de monde, n'est-ce pas? Y a-t-il des jeunes gens de mon âge? Je veux m'en donner aujourd'hui. Monsieur l'abbé ne pourra rien dire; c'est une partie extraordinaire.

M. DUMONT.

Il n'y a pas de précepteur à la campagne.

GUSTAVE.

C'est ce que je pense.

M. DUMONT.

D'ailleurs, on ne veut pas faire de vous un abbé?

GUSTAVE.

Je ne sais pas. On ne veut jamais me laisser

courir; et cependant je cours bien, car j'attrape toujours mon bon ami.

M. DUMONT.

Nous l'attraperons aujourd'hui ensemble; ne vous inquiétez pas.

GUSTAVE.

Maman m'a tant fait de recommandations avant de partir.

M. DUMONT.

Elle ne vous a pas recommandé de ne pas vous amuser.

GUSTAVE.

Au contraire.

M. DUMONT.

Eh bien, c'est tout ce qu'il faut. J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre père; c'est lui qui était un bon espiègle.

GUSTAVE.

Mon papa?

M. DUMONT.

Oui, oui, votre papa. Il me racontait souvent les tours qu'il faisait à son précepteur.

GUSTAVE.

On m'a pourtant assuré qu'il avait toujours été bien sage.

M. DUMONT.

Être un peu espiègle, cela n'empêche pas d'être sage.

GUSTAVE.

Vous avez raison.

## SCENE VII.

MADAME ROCHEVILLE, L'ABBÉ, M. DUMONT, GUSTAVE.

MADAME ROCHEVILLE.

L'argenterie est retrouvée.

M. DUMONT.

Ah! tant mieux.

L'ABBÉ.

A propos, avons-nous de la soupe à dîner?

M. DUMONT.

De la soupe!

L'ABBÉ.

Mais oui. Pour moi, je ne puis pas dîner sans soupe. Il en faut aussi au petit bonhomme pour prendre sa rhubarbe.

GUSTAVE.

Je ne prendrai pas de rhubarbe aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Comment, vous ne prendrez pas de rhubarbe?

GUSTAVE.

On ne prend pas de rhubarbe à la campagne.

L'ABBÉ.

Où avez-vous vu cela?

M. DUMONT.

Mais monsieur Gustave a raison. Un bon air fait plus de bien que toutes les drogues du monde.

L'ABBÉ.

De grace, monsieur, laissez-moi gouverner mon élève à ma manière.

MADAME ROCHEVILLE, à l'abbé.

Est-ce qu'il a toujours l'estomac délicat?

L'ABBÉ.

Plus que jamais, madame. Il grandit beaucoup.

GUSTAVE.

Tenez, madame, comme j'ai l'estomac délicat (Il chante avec une grosse voix.): *O Richard, ô mon roi!* Est-ce là un estomac délicat?

L'ABBÉ.

La preuve que vous prétendez donner n'est qu'une sottise. On ne chante pas de l'estomac; on chante de la poitrine.

M. DUMONT.

Je crois cependant qu'on chanterait fort mal sans estomac.

(Gustave rit.

L'ABBÉ, à demi voix.

Il y a des gens qui comptent l'estomac pour tout.

GUSTAVE.

Si vous voulez que je prenne de la rhubarbe, il faudra que vous me rendiez mon petit canon de cuivre.

L'ABBÉ.

Je ne vous rendrai rien du tout.

GUSTAVE.

Eh bien, je ne prendrai pas de rhubarbe.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que cela veut dire?

GUSTAVE.

A la campagne, il n'y a pas de précepteur.

M. DUMONT, à part.

Mes leçons profitent. Il est drôle le petit bonhomme.

L'ABBÉ.

A la campagne il n'y a pas de précepteurs! Gustave, cela ne vient pas de vous.

M. DUMONT, bas à madame Rocheville.

L'élève et le précepteur vont se boxer; je le parierais.

MADAME ROCHEVILLE.

Taisez-vous donc.

L'ABBÉ.

Vous me faites bien de la peine, Gustave; et

madame Rocheville va prendre une singulière opinion de vous.

MADAME ROCHEVILLE.

Monsieur Gustave, soyez donc raisonnable. Votre bon ami m'a dit que madame votre mère ne vous avait laissé venir ici qu'à ma considération; ainsi je la remplace. Vous comporteriez-vous ainsi devant elle?

GUSTAVE, en pleurant.

Mais, madame, dans un dîner sur l'herbe, on ne prend pas de rhubarbe.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous vous êtes fait une grande idée d'un dîner sur l'herbe, à ce qu'il me paraît?

GUSTAVE.

Je n'en ai pas dormi de la nuit.

MADAME ROCHEVILLE.

Pauvre enfant!

L'ABBÉ.

Écoutez, mon bon ami: êtes-vous mon bon ami?

GUSTAVE.

Oui, mon bon ami.

L'ABBÉ.

Alors, mon bon ami, ne faites donc pas le raisonneur; (Bas.) je vous rendrai votre petit canon de cuivre.

GUSTAVE, sautant au cou de l'abbé.

Vrai? Ah! mon bon ami, il faut que je vous embrasse.

L'ABBÉ, avec assurance.

Je n'ai qu'un mot à lui dire.

MADAME ROCHEVILLE.

Mais conçoit-on que monsieur Rocheville ne soit pas encore arrivé?

M. DUMONT.

Madame, si vous m'en croyez, nous irons à la Croix-de-Fer; je suis persuadé que nous l'y trouverons.

MADAME ROCHEVILLE.

A présent que notre établissement est fait ici.

GUSTAVE.

Mon bon ami, voulez-vous que je me promène un peu dans cette allée-là, pour voir si je ne trouverai pas à herboriser?

L'ABBÉ.

Oui; mais ne nous perdez pas de vue, et ayez bien soin de garder votre chapeau sur la tête, de peur de vous enrhumer.

GUSTAVE.

N'ayez pas d'inquiétude.

(Il s'en va en sautant.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ GUSTAVE.

L'ABBÉ.

C'est un enfant charmant, mais qu'il faut tenir un peu, comme tous les enfans. Au surplus, je ne l'ai jamais vu aussi récalcitrant qu'aujourd'hui.

MADAME ROCHEVILLE.

Sa petite mutinerie était pourtant bien peu de chose.

M. DUMONT.

On la pardonnerait à une demoiselle.

L'ABBÉ.

Tout est relatif, monsieur : comme jamais il ne m'a désobéi en rien....

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE. (Elle arrive en courant.)

HENRIETTE.

Maman! maman! monsieur l'Abbé! voilà monsieur Gustave qui vient de monter sur un de nos chevaux, et qui s'enfuit dessus à toute bride.

L'ABBÉ.

Juste ciel! Y a-t-il là un autre cheval tout prêt, sur lequel je puisse courir après lui?

(Il sort.)

## SCENE X.

MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! l'abbé Midoucet à cheval avec une culotte de soie.

MADAME ROCHEVILLE.

Comment pouvez-vous rire? Je suis toute tremblante.

HENRIETTE.

C'est bien mal à vous, monsieur Dumont.

MADAME ROCHEVILLE.

Cet enfant n'a peut-être pas l'usage du cheval.

M. DUMONT.

Cela lui vaudra la meilleure leçon.

MADAME ROCHEVILLE.

Maudite partie de campagne!

HENRIETTE.

C'est bien vrai, maman.

MADAME ROCHEVILLE.

Si ton papa était avec nous, je l'engagerais à retourner à Paris.

M. DUMONT.

Pourquoi cela donc? Qu'est-il donc arrivé de si fâcheux jusqu'à présent? Ah! si vous vous alarmez pour si peu de chose.

MADAME ROCHEVILLE.

Nous n'avons encore eu que du tourment.

M. DUMONT.

Bast! bast! des bagatelles.

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME RUINARD.

MADAME RUINARD, à la cantonade.

Ayez bien soin de mon âne, vous autres. Songez que vous m'en répondez sur vos têtes. (Apercevant M. Dumont.) Tiens, voilà le reste de nos écus. Bon jour, petit papa; avez-vous vu notre maître-clerc? (Elle fait la révérence.) Mesdames, je suis votre servante. Imaginez-vous, petit papa, que je viens de le perdre de vue, sans concevoir comment cela s'est fait. Il aura tourné le grand taillis. C'est que vous ne savez pas que

nous venons de la Croix-de-Fer, que nous avons loué des ânes, qu'il y a une calvacade superbe.

M. DUMONT.

On s'est donc réuni à la Croix-de-Fer?

MADAME RUINARD.

Sans doute.

M. DUMONT, à madame Rocheville.

Je vous le disais bien.

MADAME ROCHEVILLE, à madame Ruinard.

Vous n'auriez pas vu mon mari, madame?

MADAME RUINARD, riant.

Je parierais que si.

MADAME ROCHEVILLE.

Comment! vous parieriez.

MADAME RUINARD.

C'est que je ne connais pas monsieur votre mari; mais je devine, à la manière dont vous venez de me faire cette question, que ce doit être un monsieur qui, dès en arrivant, nous a demandé si nous n'avions pas vu sa femme. (Bas à M. Dumont.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

M. DUMONT, bas à madame Ruinard.

Ah! ne m'en parlez pas; ils me font damner depuis ce matin.

MADAME ROCHEVILLE.

Croyez-vous qu'il vienne ici, madame?

MADAME RUINARD.

Il n'y a pas de doute. Il s'est rappelé qu'il pouvait avoir fait un quiproquo, et il doit venir vous chercher. Au surplus, ma chère dame, n'en soyez pas inquiète; car il a déjeuné avec nous, et fort bien déjeuné.

M. DUMONT.

Vous avez donc déjeuné?

MADAME RUINARD.

Nous avons fait bien d'autres choses, vraiment. Nous sommes là depuis dix heures. Ah! que je vous ai regretté! Jamais nous n'avons été si fous. Vous savez bien Croquet que nous avons surnommé l'Éléphant à cause de sa grosse taille, eh bien, il est peut-être mort à l'heure où je vous parle.

M. DUMONT.

Mort!

MADAME RUINARD.

Ou peu s'en faut. Tant pis pour lui. De quoi s'avise-t-il aussi de vouloir faire le jeune homme, et de sauter les fossés comme s'il n'avait que vingt ans? Il s'est laissé tomber, et vous jugez ce que c'est qu'une masse comme cela qui tombe. Ses ceintures, ses corsets, ses buscs, enfin tout s'est rompu en plein. Il y avait de quoi se pâmer de le voir enterré dans la glaise humide, et fai-

sant les efforts les plus comiques pour s'en retirer.

(M. Dumont et madame Ruinard rient aux éclats.)

MADAME ROCHEVILLE.

Mais, madame, est-ce que personne ne portait secours à ce monsieur?

MADAME RUINARD.

Oh! bien oui, secours. Il est assez fort pour se secourir tout seul. N'est-ce pas donc, petit papa?

M. DUMONT.

Enfin, vous ne l'avez pas laissé là.

MADAME RUINARD.

Non, il est remonté, mais dans un pauvre état. Mademoiselle Maigret ne sait où donner de la tête. Il fallait l'entendre prier son parent, le médecin Guéridon, de voir tout de suite, tout de suite, si monsieur Croquet n'avait rien de démis. Rien de démis! Ah! ah! ah! ah! quelle prévoyance!

(Madame Ruinard et M. Dumont rient.)

M. DUMONT.

Savez-vous que c'est fort mal à nous de rire?

MADAME RUINARD.

Bon hypocrite! C'est vrai que vous aimez beaucoup Croquet.

M. DUMONT.

Sans l'aimer, pourtant, je ne lui souhaite pas de mal.

MADAME RUINARD.

C'est à cause de ces dames que vous faites le bon apôtre. Pour moi, je suis franche, je ne puis pas le souffrir. Il veut toujours qu'on s'amuse à sa manière; il n'est jamais de l'avis de personne; partout où il est, on dirait qu'il est le maître. Je me soucie bien qu'il ait été colonel. Je lui romps toujours en visière, moi.

MADAME ROCHEVILLE, à part.

Quelle société! (A Henriette.) Ma bonne amie, de toute façon nous ne resterons pas ici; il faut que tu ailles faire détendre les draps que tu avais si bien fait arranger.

HENRIETTE, bas à sa mère.

Maman, quand papa sera revenu, tâchez d'obtenir que nous retournions à Paris.

MADAME ROCHEVILLE.

J'en ai autant envie que toi.

(Henriette sort.)

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ HENRIETTE.

M. DUMONT.

Et quelle mine le docteur faisait-il en voyant l'intérêt que la demoiselle Maigret prenait au piteux état de Croquet?

MADAME RUINARD.

Le docteur n'est pas jaloux, comme vous savez; cependant il n'avait pas l'air content. C'est si ridicule aussi de s'intéresser à un colosse comme cela, qui a la manie de vouloir rivaliser avec des jeunes gens, et surtout avec notre maître-clerc. Voilà une vraie taille de sauteur; parlez-moi de cela.

M. DUMONT.

Et vous avez bien déjeuné?

MADAME RUINARD.

Si bien, que nous pourrions nous passer de dîner.

M. DUMONT.

Alte-là. Je n'ai mangé que quelques côtelettes chez madame, et pris une tasse de café; cela ne mène pas loin.

MADAME RUINARD.

Nous vous avons laissé sept ou huit dindes en daube à choisir.

M. DUMONT.

Sept ou huit!

MADAME RUINARD.

Chacun a apporté la sienne.

M. DUMONT.

On ne s'était donc pas entendu?

MADAME RUINARD.

Apparemment si, pour apporter des dindes.

M. DUMONT.

Quelle partie mal faite! Qui donc s'est mêlé de tout cela?

MADAME RUINARD.

Qu'importe? Il y a une auberge tout près.

M. DUMONT.

Une auberge! Je n'aime pas à faire intervenir les auberges dans des pique-niques.

MADAME RUINARD.

Qu'est-ce que cela vous fait? Vous savez bien que vous passez toujours par-dessus le marché, vous, petit papa. Mais quelle est cette figure qui nous arrive?

## SCÈNE XIII.

MADAME ROCHEVILLE, M. DUMONT, MADAME RUINARD, L'ABBÉ, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Monsieur l'Abbé, on peut bien être espiègle sans cesser d'être sage.

L'ABBÉ.

Vous êtes un petit vaurien, monsieur, et je m'en plaindrai à votre chère maman. Me forcer de courir à cheval!

GUSTAVE.

Vous n'avez pas fait vingt pas.

MADAME RUINARD, bas à M. Dumont.

Est-ce que c'est aussi des nôtres?

M. DUMONT, en levant les épaules.

Sans doute.

MADAME RUINARD.

En ce cas, il faut que je m'amuse. (Haut à l'Abbé.) Ah! monsieur l'Abbé, qu'est-ce que vous avez donc dans vos cheveux?

(Elle lui prend la tête entre les deux mains, et le décoiffe entièrement. Gustave et M. Dumont se mettent à rire.)

L'ABBÉ, en colère.

Voilà une bien mauvaise plaisanterie, madame.

MADAME ROCHEVILLE, bas à l'Abbé.

D'où connaissez-vous cette femme ?

L'ABBÉ, bas à madame Rocheville.

Je ne l'ai jamais vue.

MADAME RUINARD, riant.

C'est une plaisanterie de campagne.

L'ABBÉ.

C'est une plaisanterie de guinguette.

MADAME RUINARD.

On m'en a bien fait d'autres; que de robes, que de bonnets on m'a déchirés!

L'ABBÉ.

Je le crois sans peine.

MADAME RUINARD.

Est-ce que vous me gardez rancune, mon révérend?

L'ABBÉ.

Finissons, madame, je vous prie.

MADAME RUINARD.

C'était pour faire rire votre petit bonhomme, et vous empêcher de le gronder.

GUSTAVE.

J'ai ri de surprise, mais sans vous approuver cependant.

MADAME RUINARD.

Tiens, ce petit pédant.

L'ABBÉ, à madame Rocheville.

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

MADAME ROCHEVILLE, à part.

Dieu soit loué! Voici monsieur Rocheville, et nous ne resterons pas long-temps avec ces gens-là.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M. ROCHEVILLE, un peu en gaieté.

M. ROCHEVILLE, à sa femme.

Je vous demande pardon, ma bonne amie; je ne comprends rien à ma bévue; je suis dans mon tort.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous arrivez bien à propos.

M. ROCHEVILLE.

Je ne me trompe pas. Il me semble que j'ai eu l'honneur de voir madame au déjeuner de ce matin.

MADAME RUINARD.

A telles enseignes, que c'est moi qui vous ai fait boire du rhum.

MADAME ROCHEVILLE.

Vous avez pris du rhum à déjeuner! Cela ne vous incommode pas?

MADAME RUINARD.

Pourquoi donc incommoder? J'en ai bu aussi, moi. Dites-moi, monsieur, vous n'êtes donc pas venu directement de la Croix-de-Fer ici? car nous sommes partis en même temps, et voilà une grande demi-heure que je suis arrivée. Il est vrai que mon âne était vigoureux.

M. ROCHEVILLE.

Le mien était assez bon; mais je ne l'ai pas forcé, au lieu que vous avez mis le vôtre au galop pour suivre monsieur votre mari.

MADAME RUINARD.

Ce jeune homme n'était pas mon mari.

M. ROCHEVILLE.

Je le croyais. (A sa femme.) Oh! ma bonne amie, la drôle de société! On jurerait d'une même famille. Tout le monde se tutoie, s'embrasse.... Vous n'avez jamais rien vu comme cela. J'ai dansé, moi qui ne danse jamais.

MADAME RUINARD.

Étiez-vous là lors de la chute du gros Croquet?

M. ROCHEVILLE.

A propos, il est blessé.

MADAME RUINARD.

Blessé!

(Elle rit.)

M. ROCHEVILLE.

Sa femme en est inconsolable.

MADAME RUINARD, riant plus fort.

Sa femme!

M. ROCHEVILLE.

Oui. Heureusement elle avait avec elle un médecin.

MADAME RUINARD.

Petit papa, monsieur a pris la demoiselle Maigret pour la femme de l'Éléphant.

M. ROCHEVILLE.

Comme j'ai vu que c'était la seule qui prît intérêt à lui....

MADAME RUINARD, riant.

Je le crois bien. Les extrêmes se touchent.

M. ROCHEVILLE.

Au surplus, il faut croire que c'est peu de chose; car cela n'a pas empêché tout le monde de bien se divertir. (A l'Abbé.) Ah! mon cher Abbé, je ne vous voyais pas. Bonjour, Gustave.

GUSTAVE.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

M. ROCHEVILLE.

Vous êtes bien ébouriffé, mon cher Abbé.

L'ABBÉ.

C'est une gentillesse de madame.

M. ROCHEVILLE.

Cette gentillesse-là n'a pas dû être de votre goût; mais c'est l'usage, dans ces sortes de parties, de se faire toutes les niches qui passent par la tête. (A monsieur Dumont.) Bonjour, Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur, je vous présente mes respects.

M. ROCHEVILLE.

Tout le monde demande après vous.

M. DUMONT.

Si ces dames eussent voulu me croire, nous vous aurions rejoints plus tôt.

M. ROCHEVILLE, à sa femme.

Avez-vous amené Henriette?

MADAME ROCHEVILLE.

Oui; elle est là.

M. ROCHEVILLE.

Tant pis. J'aurais autant aimé qu'elle ne fût pas venue. Cette société pourra nous divertir; mais je ne crois pas qu'une jeune personne...

MADAME RUINARD.

J'ai bien amené ma nièce, qui est de l'âge de votre demoiselle.

M. ROCHEVILLE.

Vous m'avouerez cependant que la conversation du déjeuner...

MADAME RUINARD.

Était drôle.

M. ROCHEVILLE.

Plus que drôle.

MADAME RUINARD.

J'ai mes principes là-dessus. Je me suis dit: si elle n'y entend rien, ça ne lui fait pas de tort; et si elle y entend quelque chose, ça ne lui apprend rien.

MADAME ROCHEVILLE.

Monsieur Rocheville, si vous m'en croyez, nous retournerons à Paris.

M. ROCHEVILLE.

Pourquoi cela? à cause d'Henriette?

MADAME ROCHEVILLE.

Mais oui, d'abord. Ensuite...

M. DUMONT.

Comment, madame, vous nous quitterez?

MADAME RUINARD, bas, en le tirant par le bras.

Laissez-les donc partir. Que voulez-vous que nous fassions de cette ménagerie-là?

M. DUMONT, bas à madame Ruinard.

Soyez sûre qu'ils ne resteront pas.

MADAME RUINARD, à part.

Est-il dissimulé!

M. ROCHEVILLE, à sa femme.

Je vous réponds que pour vous qui aimez à observer...

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, puis HENRIETTE d'abord, ensuite VICTOIRE.

VICTOIRE, dans la coulisse.

Au secours! au secours! à l'aide!

HENRIETTE, accourant avec effroi.

Maman! ma chère maman!

MADAME ROCHEVILLE.

Grands dieux! qu'y a-t-il?

HENRIETTE.

Je ne sais pas; mais j'ai entendu crier ma bonne, et je viens me réfugier près de vous.

VICTOIRE, entrant sur le théâtre.

Ah! le scélérat! ah! le monstre!

M. ROCHEVILLE.

Expliquez-vous, Victoire.

VICTOIRE.

Il n'y a pas de supplice pour un pa reil bandit.

MADAME ROCHEVILLE.

Qu'avez-vous donc? Que vous a-t-on fait?

VICTOIRE.

Rien, madame, graces au ciel! Mais, en vérité,... je le reconnaîtrais entre cent.

M. ROCHEVILLE.

Que veut-elle dire, et de qui parle-t-elle?

VICTOIRE.

Ne pas respecter mon âge.

M. ROCHEVILLE.

Il paraît que nous ne saurons rien.

VICTOIRE.

Le brigand!

M. ROCHEVILLE.

Est-ce qu'on nous a volé?

VICTOIRE.

Non, monsieur.

M. ROCHEVILLE.

Mais enfin que vous est-il arrivé?

VICTOIRE.

Attendez donc que je sois un peu remise, monsieur. Je ne sais encore où j'en suis. J'avais tant dit que je n'irais jamais dans les bois.

MADAME RUINARD.

Je ne devine pas à qui elle en a.

M. DUMONT.

Ni moi.

VICTOIRE.

Les hommes de ce temps-ci sont bien abandonnés du ciel.

M. ROCHEVILLE.

Nous vous attendons, Victoire, et je commence terriblement à m'impatienter.

VICTOIRE.

Eh bien, monsieur, j'étais donc occupée à ramasser le linge pour en faire un paquet; je le repliais auprès d'un arbre, bien tranquillement, quand un démon, un vrai diable incarné, est sorti je ne sais d'où, m'a prise à bras-le-corps en m'appelant son amour.

M. ROCHEVILLE.

Après.

VICTOIRE.

La surprise, la frayeur m'ont d'abord rendue toute je ne sais comment; mais j'ai vu bien vite que je n'avais d'autre parti à prendre que de crier, et j'ai crié.

MADAME ROCHEVILLE.

En voilà assez.

M. ROCHEVILLE.

Quelle espèce d'homme était-ce?

VICTOIRE.

Quelle espèce d'homme?... Mais, je ne puis pas trop dire à monsieur. Cependant, il m'a bien

semblé que c'était un homme de l'espèce... des hommes.

M. DUMONT.

Était-ce un paysan?

VICTOIRE.

Fi donc! monsieur... Un paysan!

MADAME RUINARD.

Était-il jeune ou vieux?

VICTOIRE.

C'était, en vérité, un beau jeune homme.

M. ROCHEVILLE.

Mais un manant.

VICTOIRE.

Pas du tout manant. Il était mis comme monsieur. De beaux yeux, des couleurs bien fraîches, le nez un peu gros; mais des dents..... ah! des dents d'une blancheur éblouissante.

M. ROCHEVILLE.

Il paraît que vous l'avez bien regardé.

VICTOIRE.

Pardine, monsieur, il était si près de moi.

MADAME RUINARD.

Qu'est-il devenu?

VICTOIRE.

Je n'en sais rien. Quand il a vu que je criais, il est remonté sur son âne.

MADAME RUINARD.

Il était venu sur un âne? Dites-moi, ma chère, n'a-t-il pas un signe sur le milieu de la joue gauche?

VICTOIRE.

Oui, madame, un petit signe. Est-ce que madame le connaît?

MADAME RUINARD.

Si je le connais? C'est mon pendard de maître-clerc. Ah! l'enragé; il va avoir affaire à moi.

(Elle sort.)

## SCENE XVI.

M. ROCHEVILLE, MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, L'ABBÉ, GUSTAVE, M. DUMONT, VICTOIRE.

MADAME ROCHEVILLE.

Je crois bien, mon ami, que vous devez en avoir assez.

M. ROCHEVILLE.

Mais oui.

HENRIETTE.

Maman, je ne comprends rien à tout cela.

GUSTAVE.

Mademoiselle, c'est ce qu'on appelle des plai-

santeries de campagne. N'est-ce pas, monsieur Dumont?

HENRIETTE.

Mais cela n'a fait rire personne, pas même cette dame qui paraît si gaie.

M. ROCHEVILLE.

Tout est-il emballé?

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

M. ROCHEVILLE.

Alors retournons à Paris. Y revenez-vous aussi, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Oh! certainement.

M. ROCHEVILLE.

Pour Dumont, il ne sera pas des nôtres, à coup sûr.

M. DUMONT.

Si vous le permettez, j'irai rejoindre la société pour ne pas vous gêner dans votre voiture.

M. ROCHEVILLE.

Vous êtes parfaitement libre.

M. DUMONT.

Et si madame ne tient pas au pâté qu'elle avait apporté, je ne serais pas fâché de leur en faire une petite offrande, pour les dédommager du désagrément d'être privés de votre société.

M. ROCHEVILLE.

Ma foi, non. Nous rentrerons, nous ne trouverons sûrement pas de cuisinier, et nous serons trop heureux d'avoir ce pâté. Tout ce que je puis faire, c'est de vous abandonner l'âne qui m'a amené, et dont vous acquitterez le loyer, que je vous rembourserai quand nous nous reverrons. Adieu, Dumont.

M. DUMONT, en s'en allant.

J'ai l'honneur de vous saluer.

## SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ M. DUMONT.

M. ROCHEVILLE.

L'Abbé, vous dînerez avec nous.

L'ABBÉ.

Volontiers.

M. ROCHEVILLE, avec gaieté.

Voyez donc l'air de madame Rocheville. Je suis persuadé qu'elle donnerait tout au monde à présent pour ne pas s'être dédite de ce dîner sur l'herbe.

MADAME ROCHEVILLE.

Si jamais on me reparle de semblable corvée, je ne serai pas embarrassée de ma réponse :

UN BON AVERTI EN VAUT DEUX.

# LE JURY,

OU

# DANS LE DOUTE ABSTIENS-TOI *.

* Il ne faut pas attacher aux choses légères une importance qu'elles ne comportent pas; j'abandonnerais le proverbe du *Jury* comme mes autres proverbes au jugement des lecteurs, si le mot même de jury n'annonçait un objet sérieux, et qui tient à l'ensemble de notre législation. Je n'ai pas besoin de dire que je ne fais pas de peinture de mœurs ou de ridicules avec mes opinions, mais d'après mes observations, et que par conséquent je ne touche jamais au fond des choses sérieuses pour les juger.

## PERSONNAGES.

M. PARLAVIDE, avocat, président du jury.
M. BENIN,
M. JOVIAL,
M. PONCTUEL,
M. DURET,
M. PRESSÉ,
M. INDÉCIS,
M. LÉVEILLÉ,
} jurés.

NEUVIEME JURÉ.

DIXIEME JURÉ.

ONZIEME JURÉ.

DOUZIEME JURÉ.

UN JEUNE HOMME.

UN GARÇON DE BUREAU.

La scène est au Palais de Justice.

Le théâtre représente un salon où l'on voit une table couverte d'un tapis, des siéges, etc.

# LE JURY.

## SCENE I.

LE JEUNE HOMME, LE GARÇON DE BUREAU.

LE JEUNE HMOME.

Monsieur, n'est-ce pas dans cette pièce que s'assemble le jury?

LE GARÇON DE BUREAU.

Oui, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, je voudrais bien remettre un billet à l'un des jurés, monsieur Parlavide, avocat.

LE GARÇON DE BUREAU.

Cela n'est pas possible, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Comment donc?

LE GARÇON DE BUREAU.

Il m'est défendu, sous les peines les plus graves, de laisser communiquer ces messieurs avec le dehors, tant qu'ils sont en fonctions.

LE JEUNE HOMME.

Qui êtes-vous donc, monsieur, s'il vous plaît?

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, je suis garçon de bureau.

LE JEUNE HOMME.

Et vous avez cette autorité-là sur messieurs les jurés?

LE GARÇON DE BUREAU.

La fonction de juré étant une des plus importantes que puisse remplir un citoyen, celui qui est revêtu d'un tel honneur doit être impassible comme la loi dont il est l'un des organes.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, vous parlez bien.

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, je répète ce que j'entends dire tous les jours.

LE JEUNE HOMME.

Alors, monsieur, vous avez une bonne mémoire, et c'est une faculté qui sert d'esprit à beaucoup de gens.

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

LE JEUNE HOMME.

J'aurais pourtant bien voulu que monsieur Parlavide pût avoir ce billet.

LE GARÇON DE BUREAU.

Et moi je donnerais tout au monde pour qu'il me fût possible de vous obliger; mais cela est

d'une trop grande conséquence. Il y a vingt-cinq ans que je suis en place, tantôt dans un poste, tantôt dans un autre, sans aucune interruption; j'ai été successivement employé comme huissier près messieurs du comité de Salut Public; garde-vestiaire au Tribunat, puis aux Cinq-Cents, et de là au Corps Législatif; enfin me voici au Palais de Justice, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais transigé avec mes devoirs. C'est à ma bonne conduite que j'ai dû la protection constante des personnes qui depuis si long-temps veulent bien s'intéresser à moi. Vous jugez qu'il y aurait de l'ingratitude de ma part à m'écarter de la route qui m'est tracée par l'honneur.

LE JEUNE HOMME, faisant sonner de l'argent.

Aussi, monsieur, suis-je loin de vous proposer rien d'indigne de l'honneur d'un garçon de bureau.

LE GARÇON DE BUREAU.

Si je savais ce que contient ce billet....

LE JEUNE HOMME.

Une invitation à dîner.

LE GARÇON DE BUREAU.

Alors, donnez. Je croyais que c'était quelque chose qui avait rapport au tribunal.

LE JEUNE HOMME.

Oh, bien oui. (Il lui donne le billet et de l'argent.) Vous aurez donc la complaisance de remettre ce billet à monsieur Parlavide aussitôt qu'il rentrera pour la délibération.

LE GARÇON DE BUREAU.

Oui, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Croyez-vous qu'il y en ait pour long-temps?

LE GARÇON DE BUREAU.

Je sais que monsieur le président a demandé un fiacre pour trois heures. Nous n'avons qu'une cause aujourd'hui. Une fille Mengin qui a volé des lapins. Ça ne peut pas traîner beaucoup.

LE JEUNE HOMME, à part.

C'est bien cela. (Haut.) Je ne le crois pas non plus. Je vous prie de ne point oublier mon billet, aussitôt que monsieur Parlavide reviendra.

LE GARÇON DE BUREAU.

Regardez-le comme remis.

LE JEUNE HOMME.

Je vous salue.

LE GARÇON DE BUREAU.

Monsieur, je suis votre serviteur.

(Le jeune homme sort.)

## SCENE II.

LE GARÇON DE BUREAU, seul.

C'est dommage que les assises soient si courtes cette fois-ci. Il n'y en a jamais eu de meilleures pour moi. Ces diables de prévenus finissent toujours par connaître quelques-uns de leurs jurés. Je parierais que ce petit billet est encore une recommandation. La fille Mengin, qu'on juge aujourd'hui, est une assez jolie créature; et une jolie créature est toujours connue de quelqu'un. Quant à monsieur Parlavide, avocat, c'est à coup sûr ce grand sec qui a fait durer si longtemps la séance d'hier. Quand il y a des avoués ou des avocats dans le jury, c'est à n'en plus finir. Il me semble que ces messieurs-là, qui vendent si cher leurs paroles, devraient en être plus avares quand ça ne leur rapporte rien. Apparemment la force de l'habitude les entraîne. Ils veulent se tenir en haleine. (Il tourne autour de la table et range des papiers.) Que de papier perdu! Tous les jours j'emporte chez moi des rames de griffonnage. Tiens! en voilà un qui a dessiné un petit hussard. Ça n'est pas trop mal, ma foi!...

Je crois que les voilà qui reviennent. Je ne me trompe pas... Ils parlent dans les corridors; c'est bon signe pour l'accusée.

(Il ouvre la porte aux jurés.)

## SCÈNE III.

M. PARLAVIDE, M. JOVIAL, M. PONCTUEL, M. DURET, M. PRESSÉ, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ, M. BENIN, NEUVIÈME JURÉ, DIXIÈME JURÉ, ONZIÈME JURÉ, DOUZIÈME JURÉ, LE GARÇON DE BUREAU.

M. PARLAVIDE.

Des lapins! des lapins! cela vous paraît une misère; mais il n'en est pas moins constant que, dans le cas de vol, qui peut le moins peut le plus.

M. LÉVEILLÉ.

Ah! sans doute.

M. BENIN.

Remarquez pourtant que la fille Mengin n'a que seize ans.

M. PONCTUEL.

Et deux mois.

M. DURET.

Canaille, canaille que tout cela, qui ne mérite pas la moindre indulgence.

M. JOVIAL.

Elle est fort jolie, et c'est une sotte de s'être amusée à voler des lapins; sur mon honneur, elle pouvait faire mieux. (Il rit.) Ah! ah! ah!

M. PRESSÉ.

Allons, messieurs, perdons le moins de temps possible.

M. INDÉCIS.

Tâchons pourtant d'y voir un peu plus clair qu'hier; car il ne m'est pas démontré que cet homme, que nous avons condamné, soit bien véritablement le voleur de la montre.

M. DURET.

Cela ne vous est pas démontré ?

M. BENIN.

Si l'on m'eût écouté....

M. JOVIAL, avec ironie.

Non, il n'avait fait que l'emprunter.

M. PRESSÉ.

Messieurs, il ne s'agit pas de ce que nous avons fait hier, mais de ce que nous avons à faire aujourd'hui.

M. PONCTUEL.

Il faut d'abord nous asseoir, et demander lecture des questions posées par la cour.

(Les jurés s'asseyent.[1])

M. PARLAVIDE.

C'est à moi, comme président du Jury, à faire cette lecture.

LE GARÇON DE BUREAU, à M. Parlavide d'un air de mystère.

Est-ce vous, monsieur, qui êtes monsieur Parlavide?

M. PARLAVIDE.

Oui; qu'avez-vous à me dire?

LE GARÇON DE BUREAU, toujours avec mystère.

Rien, monsieur.

M. PARLAVIDE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE GARÇON DE BUREAU, même jeu.

C'est une lettre pour vous.

(Il lui donne la lettre.)

M. PARLAVIDE, mettant la lettre dans sa poche.

C'est bon. Retirez-vous. Le Jury va délibérer. (Le garçon de bureau sort.) Messieurs, ce n'est pas

---

1. Le président au milieu de la table vis-à-vis les spectateurs. A sa droite MM. Benin, Pressé, Ponctuel, Jovial, Léveillé, Indécis. A sa gauche M. Duret, les autres jurés dans l'ordre de leurs numéros.

dans un temps où toute espèce de crimes semble sourdre autour de nous, que nous devons ouvrir notre cœur à des émotions dont le dangereux exemple pourrait entraîner les plus tristes résultats. Un grand écrivain a dit que la société ne reposait point sur des affections, mais sur des devoirs; et en cela il s'est trouvé d'accord avec l'expérience des siècles. Les lois ne sont déjà que trop indulgentes; que sera-ce si nous ajoutons encore à l'indulgence des lois? Un fruit à sa naissance porte le germe de sa corruption; le laisser mûrir, c'est vouloir nuire aux autres sans espoir de le rendre meilleur; il faut donc en débarrasser l'arbre qu'il fatigue inutilement, et, par une sage prévoyance, empêcher le préjudice qu'il pourrait lui porter. Ne nous arrêtons point à l'enveloppe dont il a plu à la nature de revêtir la coupable qui vient de comparaître devant nous. La fille Mengin, dans un âge tout voisin de l'enfance, a déjà entrepris et exécuté un crime que des scélérats plus âgés qu'elle regarderaient comme un tour de force, et qu'ils préconiseraient entre eux comme un chef-d'œuvre. Le peu d'importance du vol ne détruit pas le crime. Elle n'a emporté que des lapins; parce qu'obligée de franchir une muraille, elle ne pouvait emporter que des lapins; mais je ne fais

pas de doute, et la Cour vous a assez fait pressentir la même opinion, que, si elle avait pu se procurer la clef de la basse-cour du sieur Lelong, elle n'eût tout aussi bien dérobé son âne, une vache, et même un bœuf.

(Il s'essuie le front.)

NEUVIÈME JURÉ, bas au dixième.

C'est aussi beau au moins que le discours de M. l'avocat-général.

DIXIÈME JURÉ.

C'est plus beau.

NEUVIÈME JURÉ.

Vous croyez?

DIXIÈME JURÉ.

Oui.

NEUVIÈME JURÉ.

Ah!

M. PARLAVIDE.

Voici les questions sur lesquelles vous devez asseoir votre décision :

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins?

Est-elle coupable de les avoir volés la nuit?

Les a-t-elle volés à l'aide d'escalade?

Louis Mengin, son frère, et Thérèse Friclo étaient-ils de complicité avec elle?

Sur le premier point : la fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins? il ne doit y avoir qu'un seul avis. Je ne le mets donc aux voix que pour la forme.

M. BENIN.

M. le président, quelle peine croyez-vous qu'encourra cette petite malheureuse?

M. DURET.

Monsieur le juré, la loi vous interdit de pareilles questions. Vous devez ignorer la peine. La loi ne vous consulte que sur l'existence du crime.

M. BENIN.

Je ne suis point accoutumé à être juré, moi, et je ne veux pas, pour une fois peut-être que je le serai en ma vie, me charger du malheur de personne.

M. DURET.

M. le président, rappelez le juré à l'ordre.

M. JOVIAL.

Mon voisin Benin, vous allez vous faire de mauvaises affaires, sur ma parole.

M. PONCTUEL.

Il n'est pas rare de voir des personnes, qui débutent dans la carrière du jury, faire de semblables questions; mais monsieur Benin doit, à présent qu'il est instruit, s'interdire la récidive.

M. PRESSÉ.

Tout cela n'avance à rien. Pas de doute que la fille Mengin ne soit coupable.

M. PONCTUEL.

Monsieur le président, reposez encore la question, pour que chacun réponde à son tour par oui ou par non.

M. PARLAVIDE.

C'est à vous à répondre le premier, monsieur Benin. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins ?

M. BENIN.

Non.

M. DURET.

Comment! non.

M. PONCTUEL.

Si c'est l'opinion de monsieur, vous n'avez pas le droit de l'influencer.

M. DURET.

Mais il y a mauvaise foi évidente. Je dis plus, il y a connivence.

M. BENIN.

Monsieur, le mot connivence ne se prend qu'en mauvaise part, et il ne peut pas y avoir de connivence pour faire le bien. J'ai soixante ans; je ne me suis jusqu'ici occupé que de mon commerce, dans lequel je n'ai jamais fait que des opérations sûres; je ne changerai rien à ma

manière, et je préfère le repos de ma conscience à la part d'honneur qui me reviendrait dans la condamnation d'une personne qui, après tout, peut être innocente.

(Le neuvième et le dixième juré sont attendris.)

M. PARLAVIDE.

Passons au second juré. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins?

M. PRESSÉ.

Oui.

M. PONCTUEL.

Oui.

M. JOVIAL.

Ma foi, oui.

(Il pousse M. Léveillé qui dort.)

M. LÉVEILLÉ.

Heim!

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins?

M. LÉVEILLÉ.

Je ne sais pas.

M. DURET.

Vous ne savez pas?

M. LÉVEILLÉ.

Comment a-t-on dit avant moi?

M. PARLAVIDE, d'un ton sévère.

Vous êtes donc occupé d'autre chose que de la délibération?

M. LÉVEILLÉ.

Mon Dieu! non. Oui, oui, cette fille a volé par-dessus les murs.

M. PARLAVIDE.

Aux autres.

M. INDÉCIS.

C'est à moi à donner mon avis. Je suis fort embarrassé. Dans le fait, je ne l'ai pas vue. Sans monsieur Lelong et sa servante qui l'ont dénoncée, personne n'en saurait rien. On devrait prendre les témoins pour jurés. Ils seraient bien plus sûrs que d'autres. Malgré cela, pour ne pas retarder le tribunal, je dis non. Non, non, je dis oui.

M. PARLAVIDE.

Mais, c'est se moquer que cela.

M. INDÉCIS.

Eh bien, je dis non.

M. PARLAVIDE.

A vous, monsieur Duret.

M. DURET.

Oui, cent fois oui.

NEUVIÈME JURÉ.

Non.

DIXIÈME JURÉ.

Non.

ONZIÈME JURÉ.

Non.

DOUZIÈME JURÉ.

(A part.) Je n'aurai l'air que d'un écho. (Haut.) Oui.

M. PARLAVIDE.

Il est vraiment déplorable, messieurs, que sur une question aussi évidente, il n'y ait que la majorité d'une voix pour la culpabilité. Remarquez bien que cette manière d'opérer, laissant en quelque sorte à la Cour la décision du sort de l'accusée, nous n'avons aucune influence sur le jugement, et que notre participation dans cette affaire devient tout-à-fait nulle.

M. PRESSÉ.

Posez la seconde question.

M. PARLAVIDE.

Seconde question : La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins la nuit? Il n'y a pas plus de doute sur cette seconde question que sur la première, et je commence par dire, oui.

M. BENIN.

Puisque c'est à mon tour à parler, je me permettrai de demander s'il est bien sûr que, le 22 juillet dernier, il fît nuit à neuf heures du soir.

M. PONCTUEL.

Ah! ah! ceci mérite examen.

M. PRESSÉ.

La nuit s'entend du moment où on allume les réverbères, et, à neuf heures, les réverbères sont toujours allumés dans quelque saison que ce soit.

M. BENIN.

Mais, monsieur, il n'y a pas de réverbères à Villejuif où le vol s'est commis, soit disant, et il ne faut pas juger d'après Paris.

M. INDÉCIS.

D'ailleurs, je crois bien me rappeler que, le 22 juillet, il y avait lune, et dans la belle saison la lune est comme une prolongation du jour.

M. JOVIAL.

Voilà qui est clair. La lune, le jour, les réverbères; il n'y a rien d'obscur dans tout cela.

M. PRESSÉ.

Messieurs, nous ne sommes pas ici chez Brunet pour faire des pointes. Il s'agit d'en finir. Allons aux voix.

M. LÉVEILLÉ.

Messieurs, messieurs, je suis sûr que, le 22 juillet, il n'y a pas eu de nuit.

M. JOVIAL, riant.

C'est plus fort.

M. LÉVEILLÉ.

J'étais en voyage, et je me rappelle qu'il faisait

clair toute la nuit à distinguer les feuilles des arbres.

M. DURET.

Pour prouver qu'il n'y a pas eu de nuit, monsieur dit qu'il a fait clair toute la nuit.

M. PARLAVIDE.

La nuit est l'absence du jour. Aussitôt que le soleil est couché, et que ses derniers rayons ont disparu de l'horizon, il fait nuit.

M. PONCTUEL.

Pour notre hémisphère.

M. PARLAVIDE.

Il fait nuit à Villejuif.

M. PONCTUEL.

Sans contredit.

M. BENIN.

Je n'en persiste pas moins à dire que, quand il fait clair, il ne fait pas nuit; et s'il y avait lune le 22 juillet dernier à neuf heures du soir, la fille Mengin, en supposant qu'elle ait volé, n'a pas volé de nuit.

M. INDÉCIS, tirant un almanach de sa poche.

Messieurs, voici un almanach qui va nous tirer d'embarras.

NEUVIÈME JURÉ, au dixième.

C'est une bonne idée.

M. PRESSÉ.

Monsieur, il ne s'agit pas de cela. A neuf heures du soir il fait toujours nuit.

M. PONCTUEL.

Non pas.

M. DURET.

Mais, messieurs...

M. INDÉCIS, lisant.

Vingt-deux juillet, premier quartier.

M. BENIN.

Vous voyez bien.

M. DURET.

Qu'est-ce que nous voyons?

M. BENIN.

Premier quartier.

M. DURET.

Est-ce qu'un premier quartier a jamais éclairé jusqu'à neuf heures!

M. INDÉCIS.

C'est à quoi je n'ai jamais pris garde.

NEUVIÈME JURÉ.

Ni moi non plus.

DIXIÈME JURÉ.

Ni moi.

M. PRESSÉ.

Messieurs, messieurs, au fait.

M. PONCTUEL.

Monsieur, il y va de la liberté d'une de nos

semblables. Nous ne pouvons pas être trop circonspects.

M. BENIN.

Rappelez-vous la messe de la pie, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ, au dixième.

C'est vrai, au moins.

DIXIÈME JURÉ.

Cela fait frémir.

M. JOVIAL, avec ironie.

Et les Calas si bien défendus par Voltaire.

M. BENIN.

Votre Voltaire était un philosophe.

M. PRESSÉ.

Eh! la question, messieurs, la question!

M. BENIN.

Dieu merci! elle est abolie.

M. PRESSÉ.

Je ne parle pas de celle-là; je parle de celle qui devrait nous occuper.

M. BENIN.

C'était une chose horrible.

M. PARLAVIDE.

Messieurs, pour l'honneur de l'institution du jury, institution grande, louable et imposante, je vous supplie, au nom des immortels législateurs à qui nous devons cette noble conception....

M. JOVIAL, l'interrompant.

Ces immortels législateurs étaient Anglais pourtant.

M. PARLAVIDE.

Le génie n'a point de patrie, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ, au dixième.

Ce sont les Anglais qui nous ont donné cette loi.

DIXIÈME JURÉ.

Apparemment.

ONZIÈME JURÉ.

Quand cela donc ?

M. PRESSÉ.

Monsieur le président, nous n'en finirons pas.

M. PARLAVIDE.

Messieurs, la Cour nous attend.

M. PRESSÉ.

Il est près de trois heures.

NEUVIÈME JURÉ, bas.

Heureusement je ne dîne qu'à cinq aujourd'hui.

M. DURET.

La Bourse sera fermée.

M. PRESSÉ.

Président, passez au second juré.

M. PARLAVIDE.

Je vais reposer la seconde question pour que le premier juré réponde par oui ou par non, et je déclare que je ne permets plus d'objections.

M. PONCTUEL.

Cependant il faut bien éclairer mutuellement notre religion.

M. PRESSÉ.

La discussion du tribunal ne l'a éclairée que de reste.

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé de nuit?

M. BENIN.

Non.

M. PONCTUEL.

Oui, si la lune constitue la nuit.

M. JOVIAL, d'un ton d'hésitation.

Non.

M. LÉVEILLÉ.

Premier quartier de lune.

M. PARLAVIDE.

Répondez par oui ou par non.

M. LÉVEILLÉ.

En mon ame et conscience, non.

M. INDÉCIS.

Pour moi, je suis fort embarrassé.

M. PARLAVIDE.

Répondez par oui ou par non.

M. INDÉCIS.

Monsieur, si mon opinion n'est pas encore assise, pouvez-vous me passer?

M. PARLAVIDE.

Non.

M. INDÉCIS.

Non?

M. PARLAVIDE.

A l'autre juré.

M. INDÉCIS.

Un instant. J'ai répondu non, c'est-à-dire, vous ne pouvez pas me passer. C'était comme une seconde interrogation que je vous faisais; mais je n'ai pas prétendu dire : non, la fille Mengin n'est pas coupable d'avoir volé de nuit.

M. DURET.

Que dites-vous donc? car il faut en finir.

M. INDÉCIS.

Eh bien, je m'en tiens à non.

M. DURET.

Quant à moi, je dis oui. A vous, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ, bas au dixième.

Depuis que je sais que cette loi est de création anglaise, je suis tout drôle.

DIXIÈME JURÉ.

Dites non.

NEUVIÈME JURÉ.

Non.

DIXIÈME JURÉ.

Non.

ONZIÈME JURÉ.

Non.

DOUZIÈME JURÉ, à part.

C'est impatientant d'être le dernier. Morbleu, tant pis pour elle. (Haut.) Oui.

M. PARLAVIDE.

Je ne puis m'empêcher de vous faire observer, messieurs, que votre indulgence est non-seulement préjudiciable à la morale publique, à laquelle vous portez une atteinte sensible en dépouillant le crime de ces craintes salutaires qui le retiennent souvent au bord du précipice, mais qu'elle est encore attentatoire à votre sécurité personnelle. Et, en effet, messieurs, si vous ne considérez dans un malfaiteur que le mal qu'il a fait à un autre, si vous ne voyez qu'un délit qui vous est étranger dans un délit qui pouvait vous atteindre, je ne crains pas de vous le dire, messieurs, vous déviez de la route qui vous est tracée; oui, messieurs, vous manquez à votre devoir. Voilà deux questions résolues à

la majorité d'une voix contre l'accusée. La cour peut renvoyer la fille Mengin à Villejuif, pour attester notre faiblesse ou plutôt notre insouciance.

M. INDÉCIS.

Mais, dame! si le tribunal la renvoie, ce sera la faute du tribunal, puisque nous aurons donné le compte de voix nécessaires pour la condamner.

M. PARLAVIDE.

Mauvaise subtilité qui ne conduirait qu'à détruire l'effet du jury, que du reste on n'entend point encore en France. Eh bien! moi, messieurs, j'invente le jury et je le professe. Le jury n'est autre chose que la coalition de la partie saine de la société contre la partie malade de cette même société. Avant de passer plus avant, je vous prie de réfléchir à cette définition, qui est grande, morale et positive.

(Un moment de brouhaha, pendant lequel M. Parlavide tire de sa poche la lettre qu'on lui a remise. Après l'avoir lue, il se lève, s'avance au bord de la scène, et dit à part avec une émotion marquée.)

Grand Dieu! cette fille Mengin serait..... Ce nom aurait dû me frapper. Son âge se rapporte à l'époque où je mis sa mère hors de chez moi pour céder aux importunités de ma femme. Malheureuse enfant! la misère l'aura conduite.....

Ses traits, d'ailleurs, ont une conformité frappante avec ceux de sa mère... Tâchons de détourner le mal que j'ai pu faire.

M. PRESSÉ.

Que de temps perdu! nous resterons ici jusqu'à demain, si vous n'y prenez garde.

M. DURET.

On veut nous faire un cours.

M. PONCTUEL.

On s'éclaire par la discussion.

M. INDÉCIS.

Moi, je trouve qu'on s'embrouille.

M. PRESSÉ.

Condamnons ou absolvons, et finissons-en.

M. PARLAVIDE, se rasseyant.

Condamnons! Eh! messieurs, qui vous parle de condamner? Serais-je assez malheureux pour que vous eussiez tiré une aussi triste conclusion des doctrines que je viens de professer? Condamnons! Ce mot doit-il se trouver dans le vocabulaire d'un juré? Prenez-y garde, messieurs, le siècle n'est que trop enclin à dénaturer des principes vrais par de fausses conséquences; et lorsque je soutenais, en thèse générale, que nous devions nous armer d'une juste sévérité, je n'ai pas dû prévoir que vous donneriez à ma

pensée une extension aussi blâmable que dangereuse. Ne sommes-nous pas, avant tout, les défenseurs de la veuve et de l'orphelin?

M. PRESSÉ.

Mais il n'y a ni veuve ni orphelin dans cette affaire. La fille Mengin n'a jamais été mariée, et elle a encore sa mère.

M. BÉNIN.

Qu'est-ce que cela fait? Monsieur dit de bonnes choses.

M. PARLAVIDE, continuant.

La société ne nous a-t-elle pas interposés entre la loi et le coupable pour que l'innocent n'eût rien à redouter de la justice?

M. PONCTUEL, bas.

Quelle palinodie!

M. DURET, de même.

Quels lieux communs!

M. JOVIAL, de même.

C'est du talent.

M. DURET, de même.

Il se moque de nous.

M. PRESSÉ, haut.

Passons donc à la troisième question.

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé à l'aide d'escalade? Mon avis est non.

M. BÉNIN.

Non.

M. PRESSÉ.

Oui, elle a volé à l'aide d'escalade.

M. PONCTUEL

Si elle a volé dans un endroit clos, que la porte n'ait pas été ouverte, ou qu'elle n'en ait pas eu les clefs, point de doute qu'elle n'ait volé à l'aide d'escalade.

M. PARLAVIDE.

Monsieur, dites-vous oui ou non?

M. PONCTUEL.

A cause de l'incertitude, je dis non.

M. JOVIAL.

Non. (Poussant M. Léveillé qui dort.) A vous.

M. LÉVEILLÉ, mal éveillé.

Après vous.

M. JOVIAL.

J'ai parlé, moi.

M. LÉVEILLÉ, bas.

Comment avez-vous dit?

M. JOVIAL, de même.

J'ai dit : non.

M. LÉVEILLÉ, haut.

Non.

M. INDÉCIS.

Escalade vient du mot latin *scala*, qui signifie échelle en français. Or, il ne m'est pas démontré

que l'échelle trouvée non loin de l'endroit par lequel la fille Mengin aurait franchi la muraille, lui ait véritablement servi à cet usage.

M. DURET.

Monsieur, veuillez conclure positivement.

M. INDÉCIS.

Positivement... non.

M. DURET.

Quant à moi, je déclare, en mon ame et conscience, qu'il est prouvé que la fille Mengin a volé des lapins, la nuit, à l'aide d'escalade.

M. PARLAVIDE, souriant.

Votre déclaration est faite d'un ton qui ferait supposer de l'animosité contre la prévenue.

M. DURET.

Je ne me laisse point influencer.

M. PARLAVIDE, affectant de la légèreté.

Qui pense à vous influencer?

DIXIÈME JURÉ, bas au neuvième.

Comme le ton du président est radouci!

NEUVIÈME JURÉ, de même.

Il a lu une lettre.

DIXIÈME JURÉ, de même.

Tiens, vous êtes aussi bon observateur que moi. J'avais bien vu aussi qu'il avait lu une lettre.

M. PARLAVIDE, au neuvième juré.

A vous, monsieur.

NEUVIÈME JURÉ.

Plaît-il?

M. PARLAVIDE.

La fille Mengin...

NEUVIÈME JURÉ, l'interrompant.

Ah! j'y suis. Eh bien! non.

DIXIÈME JURÉ.

Non.

ONZIÈME JURÉ.

Non.

DOUZIÈME JURÉ.

Oui.

M. PARLAVIDE, d'un ton très-attendri.

Messieurs, si l'honneur que j'ai d'être votre président, si l'habitude des affaires que m'a donnée l'exercice imposant des fonctions d'avocat que je professe depuis plus d'un quart de siècle; si la considération personnelle que l'on veut bien m'accorder, me donnent quelque crédit près de vous, permettez-moi de vous féliciter de cet esprit de paternité qui vient de présider à cette dernière décision. Oubliant un moment que vous étiez des jurés, vous vous êtes considérés comme des pères de famille; vous avez craint de déployer une rigueur peut-être injuste

envers une infortunée, à peine âgée de seize ans, que la misère a portée à faire un chétif vol de lapins. Je dis plus, messieurs, et j'écarte l'idée de la misère, pour en laisser planer une plus simple, plus innocente, et peut-être plus vraie : le jeune âge de ma cliente.....

PLUSIEURS JURÉS.

De sa cliente !

M. PARLAVIDE, se reprenant.

De l'accusée, messieurs. Le jeune âge de l'accusée, dis-je, ne peut-il pas faire admettre la possibilité d'un enfantillage, le désir de se procurer un jouet, un amusement? et les moyens de se procurer ce jouet, cet amusement, n'étaient-ils pas pour la petite Mengin un jouet et un amusement de plus? Pourrions-nous consentir à flétrir pour jamais l'avenir d'une pauvre enfant qui n'a pas même l'idée de son crime, et que nous allions corrompre en la plongeant dans d'infâmes lieux de réclusion, où elle eût partagé la société des plus viles créatures.

(Plusieurs jurés s'essuient les yeux.)

DOUZIÈME JURÉ, pleurant.

Mais, monsieur le président, comment donc faire? Monsieur l'avocat-général ne nous a pas dit un mot de tout cela. Il est bien d'avis que cette pauvre petite est déjà une scélérate. Si

nous nous permettons d'en juger autrement, nous allons manquer à un magistrat; et comme un magistrat est toujours un magistrat respectable, nous allons manquer à un magistrat respectable.

M. PONCTUEL.

Il est la partie publique, c'est son devoir d'accuser.

M. BENIN.

Moi qui lui en voulais. Ah! c'est son devoir.

M. PARLAVIDE.

Je vais poser la quatrième et dernière question; question de peu d'importance, et qui confirmerait encore ce que je vous disais tout à l'heure, que tout ceci pouvait n'être considéré que comme un enfantillage, puisque les prétendus complices ne sont que des enfans.

M. PRESSÉ.

Monsieur, la quatrième question.

M. PARLAVIDE.

Louis Mengin et Catherine Friclot, l'un frère, l'autre camarade de la prévenue, étaient-ils de complicité avec elle? (Riant avec une sorte d'affectation.) Un enfant de treize ans, l'autre de quatorze; quels complices!

M. BENIN.

Bast! messieurs, votons *non* par acclamation.

M. PONCTUEL.

On ne peut pas voter par acclamation dans un jury.

M. BENIN.

Je commence donc par dire non.

M. PRESSÉ.

Oui.

M. PONCTUEL.

Je me fais ce raisonnement. Le petit Mengin n'a que treize ans; il ne doit pas sortir seul; il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait trouvé près de sa sœur, sans que pour cela on puisse induire qu'il y eût complicité entre eux. Quant à Catherine Friclot, comme il est prouvé qu'elle chantait, et qu'on n'a jamais entendu de complice chanter....

M. DURET.

Quel raisonnement! Un enfant de treize ans, à la campagne, qui ne peut sortir qu'avec sa sœur! Les bourgeois de Paris sont drôles; ils ne savent pas que, même dans nos faubourgs, les enfans courent les rues en venant au monde.

M. JOVIAL.

Mais quant aux chants de mademoiselle Friclot, que répondrez-vous?

M. DURET.

Qu'elle cherchait à couvrir le bruit que faisait sa complice.

M. JOVIAL.

Vous croyez donc que son chant n'était que du bruit; en ce cas, il faut la faire débuter à l'Opéra.

(Tous les jurés rient.)

M. PARLAVIDE.

Messieurs, messieurs, de la gravité, je vous en prie. (à M. Ponctuel.) Et vous, monsieur, veuillez bien répondre par oui ou par non. Louis Mengin et Catherine Friclot étaient-ils d'accord avec la prévenue?

M. PONCTUEL.

Non.

M. JOVIAL.

Il est possible qu'il y eût de l'accord, s'il n'y en avait qu'un qui chantât.

M. PARLAVIDE.

Encore des quolibets! Monsieur, vous allez vous faire rappeler à l'ordre. Répondez oui ou non.

M. JOVIAL.

Sérieusement, non.

M. PARLAVIDE, à M. Léveillé.

A vous, monsieur.

M. LÉVEILLÉ, se frottant les yeux.

Sérieusement, non.

M. INDÉCIS.

Plonger un enfant de seize ans dans d'infâmes lieux de réclusion! Non.

M. DURET.

Je dis oui.

LES QUATRE DERNIERS JURÉS, après s'être concertés quelque temps ensemble, se levent, et disent tous ensemble :

Non.

M. PARLAVIDE.

Messieurs, vous voici arrivés au terme de cette discussion. Quoique son objet fût de peu d'importance, vous avez généralement fait preuve d'une sagacité et d'un amour de la justice qui décèlent une réunion d'hommes probes et éclairés, appelés à porter leur jugement sur le sort d'un de leurs semblables. Je dis semblable aux yeux de la nature; car la société ne reconnaît de similitude qu'entre ceux qui professent les mêmes principes, soit en bien, soit en mal.

(Il reste assis, occupé à transcrire les votes. Les jurés viennent sur le devant du théâtre, où ils se groupent.)

M. DURET, à demi voix.

Quel pathos!

M. BENIN, de même.

Pas un mot de religion; les yeux de la nature!

Est-ce qu'il n'était pas plus simple de dire que tous les hommes sont égaux devant Dieu?

M. JOVIAL.

Ce n'est pas éloquent cela.

NEUVIÈME JURÉ, d'un air de satisfaction au dixième.

Notre président a l'air content de nous. Il nous l'a dit, du moins.

DIXIÈME JURÉ.

Une belle avance.

NEUVIÈME JURÉ.

Enfin.... quand on se donne de la peine.

M. PARLAVIDE, se levant avec un papier à la main.

Il y a tout lieu d'espérer qu'elle s'en tirera. Elle n'a contre elle que la majorité d'une voix dans les deux premières questions; les deux autres sont résolues tout-à-fait à son avantage. (Il sonne; le garçon de bureau paraît.) Dites à la Cour que nous sommes en mesure.

M. PRESSÉ.

Allons, messieurs.

(Tous les jurés prennent leurs chapeaux, à l'exception de MM. Benin, Jovial, Indécis et Léveillé.)

LE GARÇON DE BUREAU.

La Cour attend messieurs les jurés.

(Tous les jurés sortent.)

## SCÈNE IV.

LE GARÇON DE BUREAU, seul.

Voyons la place du président. Je mets toujours à la loterie le nombre des votes pour la condamnation... N'est-ce pas un sort!... voilà que je ne peux rien y deviner... si fait. Première question, sept; seconde, encore sept; troisième, trois; quatrième, rien que deux. Ah! que c'est embarrassant, deux fois sept.... Tiens, deux fois sept font quatorze; je mettrai deux, trois et quatorze : c'est d'assez bons numéros.

## SCENE V ET DERNIERE.

LE GARÇON DE BUREAU, M. BENIN, M. JOVIAL, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ.

M. LÉVEILLÉ.

J'avais peur pour nos chapeaux; mais les voilà.

M. BENIN.

Messieurs, nous avons fait de la bonne besogne.

M. INDÉCIS.

Trop bonne, peut-être.

M. JOVIAL.

Comment cela?

M. INDÉCIS.

Je n'ai pas été content de l'air de la petite Mengin, quand on lui a annoncé sa grace.

M. BENIN.

Parce qu'elle a ri?

M. INDÉCIS.

Elle avait l'air d'une petite effrontée.

M. BENIN.

Elle avait l'air joyeux, cette pauvre enfant.

M. INDÉCIS.

Ce n'est pas l'air qu'elle devait avoir.

M. JOVIAL.

Vouliez-vous qu'elle pleurât?

M. INDÉCIS.

Non; mais quand elle aurait été attendrie, certainement....

M. JOVIAL.

Elle ne sait pas encore cela. Qu'elle se fasse reprendre dans deux ou trois ans, vous verrez qu'elle sera plus habile.

M. INDÉCIS.

Ce président du jury était si bavard qu'on ne savait pas ce qu'on faisait.

M. LÉVEILLÉ.

Qu'est-ce donc qu'il a dit? je n'étais pas très-attentif, moi.

M. JOVIAL.

Monsieur Indécis a l'air d'avoir des regrets.

M. INDÉCIS.

Je ne m'en cache pas, l'air de cette petite m'a déplu.

M. BENIN.

On n'est pas coupable pour avoir un air plutôt qu'un autre.

M. INDÉCIS.

Je m'entends : l'homme d'hier, par exemple, était très-bien; il s'est évanoui quand on lui a lu son arrêt.

M. BENIN.

Un arrêt qui le condamnait !

M. INDÉCIS.

Enfin, il n'y avait rien à dire.

M. BENIN.

Allez, allez, monsieur, il vaut toujours mieux pour de braves gens, qui n'ont qu'une fois par an une occasion aussi importante de se tromper; il vaut mieux, dis-je, qu'ils pèchent par indulgence que par trop de sévérité. Je sais bien que

je passe pour être faible; mais je me suis fait une règle de conduite, basée sur le proverbe qui dit :

DANS LE DOUTE, ABSTIENS-TOI.

# TOUS LES COMÉDIENS

## NE SONT PAS AU THÉATRE.

## PERSONNAGES.

M. PARTOUT, avocat.
LÉON, son neveu.
M. DE ROCHERON.
MADAME BERNARD, gouvernante de M. Partout.
PAULINE, fille de madame Bernard.

La scène se passe à Paris, chez M. Partout.

Le théâtre représente un salon avec une table, des livres, etc.

# TOUS LES COMÉDIENS

## NE SONT PAS AU THÉATRE.

## SCENE I.

LÉON, PAULINE.

PAULINE.

Quoi! monsieur Léon, c'est vous? Vous avez quitté Montpellier. Vous ne voulez donc plus apprendre à être médecin? Monsieur votre oncle sait-il au moins votre retour?

LÉON.

Non, ma chère Pauline, et je ne viens que pour lui demander réponse à une lettre qu'il doit avoir reçue.

PAULINE.

Une lettre de vous?

LÉON.

Non.

PAULINE.

Une lettre d'un autre! Vous avez fait tant de chemin pour cela. Vous avez donc un grand in-

térêt dans cette affaire? (Elle soupire.) Ah! mon Dieu, si je devinais. Regardez-moi, monsieur Léon. C'est cela, vous voulez vous marier.

LÉON.

Pauline, mon oncle a parlé de cette lettre à ta mère ou à toi.

PAULINE.

Pas un mot; mais je vois que je ne me suis pas trompée. Ah! monsieur Léon.

(Elle met son tablier sur ses yeux.)

LÉON.

Qu'est-ce que tu as donc, Pauline?

PAULINE.

C'est vrai, monsieur, ce que je fais n'est pas raisonnable; mais c'est plus fort que moi. J'ai beau savoir que je ne suis qu'une pauvre fille, dont la mère est gouvernante de monsieur votre oncle, je ne puis pas oublier que nous avons été élevés ensemble, et que j'ai toujours eu bien de l'amitié pour vous.

LÉON.

Je ne vois pas pourquoi cette amitié cesserait.

PAULINE.

Effectivement, elle doit même s'augmenter par votre mariage.

LÉON.

Ma chère Pauline, tu m'embarrasses beaucoup; je t'aime de tout mon cœur, mais enfin....

PAULINE.

Vous en épousez une autre; n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

LÉON.

Tu n'as jamais pensé à être ma femme.

PAULINE.

Monsieur Léon, j'ai déjà pensé à bien des choses.

LÉON.

Dis-moi, mon oncle sera-t-il long-temps dehors.

PAULINE.

Il a son habit de l'Institut, et quand il sort avec cet habit-là, il rentre toujours fort tard.

LÉON.

Et ta mère?

PAULINE.

Ma mère est ici près, elle va revenir.

LÉON.

J'attends un monsieur.

PAULINE.

Un monsieur de Montpellier?

LÉON.

Oui.

PAULINE.

Celui qui a écrit la lettre, peut-être?

LÉON.

C'est vrai.

PAULINE.

Votre beau-père futur?

LÉON.

Tu devines on ne peut mieux.

PAULINE.

Vous serez venus ensemble pour mieux décider monsieur.

LÉON.

Tu es vraiment gentille.

PAULINE.

Voilà un beau-père bien pressé.

LÉON.

Écoute donc, on ne trouve pas tous les jours des gendres comme moi.

PAULINE.

Pouvez-vous badiner ainsi? Pauvre Pauline!

LÉON.

Tu m'affliges, mon enfant. Jamais je ne t'ai dit un mot qui pût te faire la moindre illusion.

PAULINE.

Vous n'avez guère de mémoire. Qu'est-ce que je devais donc croire quand vous m'appeliez votre petite femme?

LÉON.

Nous étions des enfans.

PAULINE.

Pas si enfans, monsieur. Je vous entends encore me dire que j'étais la plus jolie fille du monde; les enfans ne disent pas de ces choses-là.

LÉON.

Je le répéterai encore.

PAULINE.

Oh! que non, je suis changée.

LÉON.

En bien.

PAULINE.

Que les hommes sont trompeurs!

LÉON.

Pauvre petite!

PAULINE.

Allons, allons, voilà qui est fini; je croyais être aimée, je ne le suis pas; c'est à moi à savoir cacher mon chagrin.

LÉON, avec chaleur.

Mais je t'aime beaucoup.

PAULINE, le regardant tendrement.

Comme vous avez dit cela, monsieur Léon!

LÉON.

C'est la vérité.

PAULINE.

Vous m'abandonnez cependant.

LÉON.

Que veux-tu, Pauline?

PAULINE.

Rien, monsieur Léon. Il faut me pardonner. Pourvu que vous ne m'oubliiez pas.

LÉON, avec expression.

T'oublier! jamais.

PAULINE, d'une voix entrecoupée.

Je suis contente, je n'en demande pas plus. Au revoir, monsieur Léon; j'entends ma mère, vous allez lui parler de votre mariage; je n'en sais que trop sur ce sujet, et je vous laisse.

(Pauline sort.)

## SCÈNE II.

LÉON, et un peu après MADAME BERNARD.

LÉON, regarde sortir Pauline d'un air attendri.

Pauvre enfant, comme elle est intéressante!

MADAME BERNARD.

Ah! qu'il est devenu gentil! (Elle fait une révérence.) Monsieur Léon, permettez-vous que je vous embrasse?

LÉON, l'embrassant.

Très-volontiers, madame Bernard.

MADAME BERNARD.

Eh! mais, vous voilà tout-à-fait un homme! Le cher oncle va être bien surpris; il ne vous attendait guère. Moi, ça ne m'étonne pas; l'impatience d'un amoureux....

LÉON.

Vous savez donc le motif de mon voyage?

MADAME BERNARD.

Est-ce que monsieur me cache quelque chose?

LÉON.

En ce cas, vous devez savoir aussi pourquoi il n'a pas répondu à la lettre de monsieur de Rocheron.

MADAME BERNARD.

Ah! pourquoi, pourquoi? Parce que vous vous y êtes mal pris. Si vous vous fussiez borné à demander un consentement pur et simple pour vous marier avec qui bon vous semblerait, pas de doute que monsieur ne vous l'eût envoyé courrier par courrier; mais votre monsieur de Rocheron veut avoir des renseignemens sur vous, sur votre enfance, sur vos goûts; il veut en quelque sorte avoir une caution de votre caractère; et c'est une autre chose.

LÉON.

Quel danger y aurait-il à la donner?

MADAME BERNARD.

Monsieur votre oncle, avec la rigidité de son caractère, la gravité de son état, la belle réputation qu'il s'est acquise, a plus qu'un autre le droit d'être difficile.

LÉON.

Qu'il le soit tant qu'il lui plaira; je défie qui que ce soit de pouvoir m'attaquer.

MADAME BERNARD.

Je ne suis plus de ce temps-ci, monsieur Léon, nous ne pouvons pas nous entendre; mais certainement, dans ma jeunesse, quoiqu'on aimât à s'amuser tout comme à présent, un monsieur comme vous qui aurait joué la comédie....

LÉON.

Voilà donc mon grief?

MADAME BERNARD.

N'avez-vous pas joué la comédie à Montpellier?

LÉON.

Sans doute, quelquefois, mais en société.

MADAME BERNARD.

Vraiment, je crois bien que ce n'était pas sur un théâtre public; il ne manquerait plus que cela.

LÉON.

Eh bien?

MADAME BERNARD.

Eh bien! mais vous n'avez pas dû espérer que monsieur, qui est franc comme l'or, pût répondre en conscience d'un homme qui joue la comédie.

LÉON.

Mais tout le monde la joue, ma bonne madame Bernard.

MADAME BERNARD.

En voici bien d'un autre; tout le monde joue la comédie; monsieur votre oncle aussi, peut-être?

LÉON.

Mon oncle plus que personne.

MADAME BERNARD.

Juste ciel! monsieur Léon, y pensez-vous? (Elle rit.) Monsieur un comédien! Il a bien le temps de cela, ma foi! Un homme qui est avocat, membre de l'Institut, capitaine de la garde nationale, et qui va devenir marguillier.... Qui est-ce qui a pu vous faire de pareils contes?

LÉON, riant.

Mon oncle va devenir marguillier?

MADAME BERNARD.

Qu'y a-t-il donc là de si plaisant? Ça lui ira à merveille.

LÉON.

Mon oncle fera toujours très-bien tout ce qu'il fera.

MADAME BERNARD.

Ah! certainement. Si vous l'entendiez parler à ces messieurs de la Fabrique; un prédicateur ne dirait pas mieux.

LÉON.

Engagez-le donc à être moins sévère avec moi.

MADAME BERNARD.

Dame? aussi votre comédie...

LÉON.

Mais, ma chère madame Bernard, vous me feriez devenir fou avec ma comédie. Je ne la joue pas seul cette comédie, et les personnes avec lesquelles je la joue, ont au moins autant de franchise et de loyauté que mon oncle. Grace à ma comédie, je me suis ouvert les premières maisons de la ville; on m'y reçoit avec distinction; et la preuve, c'est le mariage que je suis sur le point de contracter, et que je n'aurais jamais trouvé sans ma comédie. Vous voyez donc bien que ma comédie n'est pas une si méchante chose.

MADAME BERNARD.

Mais quand votre beau-père viendra à savoir...

LÉON.

Achevez : que je joue la comédie ; mais c'est chez lui et avec lui que je la joue.

MADAME BERNARD, avec étonnement.

En vérité ?

LÉON.

Sans doute.

MADAME BERNARD.

Quand je vous dis que je n'entends plus rien à ce qui se passe aujourd'hui. Un beau-père !.... Eh bien, mais, si c'est ainsi, qu'est-ce donc qu'il demande à monsieur?

LÉON.

Il lui demande d'abord si je suis véritablement son neveu ; car j'aurais pu lui en imposer. Il ne me connaît que sur ce que je lui ai dit de moi. Vous comprenez qu'on ne donne pas de but en blanc sa fille à un jeune homme rien que sur sa bonne mine et les contes qu'il lui aurait plu de faire sur sa famille..

MADAME BERNARD.

C'est assez raisonnable.

LÉON.

Il a dû lui demander si j'avais effectivement la fortune que je lui avais annoncée.

MADAME BERNARD.

Cela me paraît prudent.

LÉON.

Il veut être informé des défauts que je pourrais avoir.

MADAME BERNARD.

Il les connaît, vos défauts.

LÉON.

Il peut craindre que je n'en aie d'autres.

MADAME BERNARD.

C'est vrai : allons, allons, votre monsieur de Rocheron, malgré tout, n'est pas aussi léger que je l'aurais cru d'abord.

LÉON.

C'est un homme parfait.

MADAME BERNARD.

Sa fille est-elle jolie ?

LÉON.

Charmante, madame Bernard, et une fortune considérable. Il doit m'attendre dans une maison ici près ; je vais l'aller chercher pour le présenter à mon oncle, et tâcher de terminer l'affaire la plus importante de ma vie.

## SCÈNE III.

MADAME BERNARD, SEULE.

Quel mélange de raison et de folie! De mon temps, les hommes étaient tout un ou tout autre; à présent ils sont tout à la fois. Voilà pourtant un médecin, un docteur! Qu'est-ce qui pourra jamais avoir confiance à cela? Il est vrai qu'il y a tant de maladies pour rire.

## SCENE IV.

LÉON, MADAME BERNARD, M. DE ROCHERON.

LÉON.

Madame Bernard, j'ai rencontré monsieur comme je sortais pour le chercher.

MADAME BERNARD, faisant une révérence à M. de Rocheron.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. DE ROCHERON, à Léon en saluant madame Bernard.

Madame est une de vos parentes?

LÉON.

Par l'amitié qui nous unit à madame Bernard, elle est de la famille.

M. DE ROCHERON.

Répétez-moi donc encore une fois, mon cher ami, que le motif que vous m'avez donné du silence de monsieur votre oncle envers moi n'est pas une plaisanterie.

LÉON.

Il n'y a rien de si sérieux. Demandez à madame.

M. DE ROCHERON.

Vous ne me ferez jamais croire qu'un avocat de Paris, un homme d'esprit, puisse être timoré à ce point-là.

LÉON.

Il n'y a peut-être que madame Bernard qui trouve cela tout simple.

MADAME BERNARD.

Il ne faut pas me mettre en jeu. Je répète ce qu'il m'a dit; il peut avoir ses raisons. A présent surtout que les mœurs sont à la mode, on blâme beaucoup de choses auxquelles on n'aurait pas fait attention il y a quelque temps.

M. DE ROCHERON, souriant.

Je commence à être sur la voie. Et puis, s'il m'avait répondu, il n'a pas d'enfans, vous êtes son seul héritier, il aurait pu craindre que nous ne voulussions l'engager. Qu'il se rassure; je suis assez riche, Dieu merci, pour choisir le

gendre qui me convient; à moins cependant qu'il n'y ait quelque autre chose que vous ne voulez pas me dire.

LÉON.

Quelque autre chose!

M. DE ROCHERON.

Un petit tour de jeunesse, quelque fredaine, bien excusable, sans doute, mais dont un oncle si sévère conserve cependant de la rancune.

MADAME BERNARD.

Ah! pour cela, monsieur, je puis vous assurer, qu'excepté ce que vous savez, il n'y a rien à reprocher à monsieur Léon.

LÉON.

Je vous jure que mon oncle n'a pas d'autre plainte à faire de moi.

M. DE ROCHERON.

Je sais des gens qui se sont faits rigoristes; mais je n'en connais point encore qui se soient élevés à ce point de perfection.

MADAME BERNARD.

Monsieur a tant d'esprit; il est si prévoyant. Il pense toujours six mois d'avance comme il faudra penser dans six mois.

M. DE ROCHERON.

C'est une heureuse faculté...

MADAME BERNARD.

Et qui demande bien du courage; car il faut savoir rompre à temps avec certaines gens, et se lier à propos avec d'autres; aussi est-on bien sûr de ne rencontrer jamais ici que des personnes que l'on peut voir.

M. DE ROCHERON, avec légèreté.

Sur ce pied-là, j'ai grand'peur qu'il ne me reçoive pas.

LÉON.

Si vous pouviez seulement être témoin de l'entrevue que nous allons avoir ensemble.

M. DE ROCHERON.

A quoi bon?

LÉON.

Vous seriez à même de nous juger tous les deux. Il me vient une idée, madame Bernard; ce cabinet est-il toujours inhabité?

MADAME BERNARD.

Toujours.

LÉON.

Vous en avez les clefs?

MADAME BERNARD.

Oui.

LÉON.

C'est on ne peut mieux. (A M. de Rocheron.) Vous pourrez vous y tenir tout le temps qu'il vous

plaira, et sortir ensuite par l'antichambre, sans que personne vous voie.

M. DE ROCHERON.

Comment! vous voulez me mettre en embuscade?

LÉON, avec instance.

Monsieur, ne me refusez pas.

M. DE ROCHERON.

Si fait, vraiment, mon cher ami. Votre expédient est au moins inutile.

LÉON.

Ah! monsieur, je vous en conjure. Songez combien il est important pour moi que vous me connaissiez bien.

MADAME BERNARD.

Je commence à concevoir le désir de monsieur Léon; et je me range à son avis. Dans une affaire aussi sérieuse, il ne faut laisser aucun louche. Méfiance est mère de sûreté. Mais, attendez donc : n'est-ce pas trahir mon maître, que de me prêter à cela?

LÉON.

Au contraire, ma chère madame Bernard, vous mettez monsieur à même de pouvoir l'apprécier.

MADAME BERNARD.

C'est vrai.

LÉON.

Et vous me rendez à moi un service essentiel.

MADAME BERNARD.

Je n'hésite plus. Je vous ai presque élevé, monsieur Léon; et je ne voudrais pas que monsieur s'imaginât ce qui n'est pas. Vous êtes un bon et honnête jeune homme; je le dis, je le répète. Monsieur verra bien que votre oncle ne me démentira pas. Il y va de mon honneur; et certainement, si vous ne m'eussiez jamais quittée.... Enfin, enfin, je vais toujours chercher les clefs.

## SCÈNE V.

M. DE ROCHERON, LÉON.

M. DE ROCHERON.

Dès qu'il y va de l'honnenr de madame Bernard, je ne puis plus reculer; mais soyez bien certain, mon cher ami, que ce n'est pas à cause de vous, mais bien à cause de votre oncle, que je me prête au stratagème que vous avez imaginé. Sa conduite envers moi commence à me paraître si offensante, que, tout pacifique que

je sois, l'idée de m'en venger pourrait bien me passer par la tête.

LÉON.

Vous venger!

M. DE ROCHERON.

Je suis de bonne composition. Je fais volontiers la part d'une douce et honnête hypocrisie pour les personnes qui la croient nécessaire à leur petite ambition. Tant de gens manquent de mérite, qu'il faut bien qu'ils y suppléent par quelque chose. Mais de penser que monsieur Partout aurait craint d'entrer en correspondance avec moi, cela passe la mesure, et mérite une leçon.

LÉON.

Je ne sais que vous répondre. J'ai vu mon oncle si gai, si aimable, que j'ai peine à le reconnaître dans le portrait qu'on m'en fait.

M. DE ROCHERON.

Nous allons en juger. Notre cause est commune, puisque vous allez devenir mon gendre; et je ne veux pas quitter Paris sans avoir prouvé qu'un homme qui ne joue la comédie que pour son plaisir, vaut bien celui qui ne la joue qu'à son profit.

## SCENE VI.

M. DE ROCHERON, LÉON, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Voici monsieur Partout. Entrez vite dans ce cabinet.

LÉON.

Madame Bernard, je vais y entrer aussi, pour que vous ayez le temps de le prévenir de mon arrivée. Je rentrerai par l'antichambre, quand je jugerai qu'il en sera temps.

MADAME BERNARD.

Comme vous voudrez. Remarquez seulement la manière dont je vais m'y prendre pour le préparer à vous bien recevoir.

LÉON, bas à M. de Rocheron.

La pauvre madame Bernard brûle aussi de jouer un petit rôle.

(Ils entrent tous deux dans le cabinet.)

## SCÈNE VII.

MADAME BERNARD, SEULE.

Deux hommes cachés dans un cabinet, c'est ce qu'on appelle une intrigue. C'est amusant une intrigue; tâchons de nous en tirer avec adresse. C'est la première fois de ma vie que pareille chose m'arrive; mais il y a commencement à tout; et quand on n'est pas une sotte.... Paix!

## SCENE VIII.

MADAME BERNARD, M. PARTOUT, en habit de l'Institut.

M. PARTOUT. (Il se promène sur le théâtre, avec l'air de la plus grande satisfaction.)

Ah! quel succès! ah! quelle chose étonnante! Madame Bernard, je n'en puis plus; mais je viens d'être bien brillant.

MADAME BERNARD.

Tant mieux, monsieur.

M. PARTOUT.

Je ne puis vous expliquer cela. Il ne sied pas

de faire son éloge; d'ailleurs, vous ne pourriez pas me comprendre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis très-fatigué.

(Il s'assied.)

MADAME BERNARD.

Monsieur, tout le monde peut avouer qu'il est fatigué.

M. PARTOUT, se levant, et marchant à grands pas.

Mais le succès que je viens d'avoir à l'Institut! Ils n'en reviendront de long-temps, je vous en réponds. M'avez-vous déjà entendu parler du Zodiaque de Denderah?

MADAME BERNARD.

A peu près.

M. PARTOUT.

Ce zodiaque met tous les esprits à la torture. Les uns veulent qu'il prouve une antiquité inconnue; d'autres, au contraire, prétendent qu'il prouve la vérité des anciens livres: eh bien, moi, par un bonheur inouï, je viens de prouver qu'il ne prouve rien. Cela m'est venu tout d'un coup, sans y penser, sans avoir aucune idée arrêtée. Je n'étais ni pour, ni contre. Dans cette indécision, mon étoile a voulu que je trouvasse un terme moyen qui a le grand avantage de ne me mettre mal avec personne, et qui m'a fourni

l'à-propos le plus étonnant qu'on ait peut-être jamais entendu.

MADAME BERNARD.

Monsieur, je disais bien que vous étiez un homme extraordinaire.

M. PARTOUT.

Oui, vraiment, extraordinaire, ce n'est pas trop. Trouver autant de raisons à l'appui d'une opinion qui, au bout du compte, m'est fort indifférente.

MADAME BERNARD, se tournant du côté du cabinet.

Que j'aurais voulu que ces messieurs fussent là!

M. PARTOUT.

Quels messieurs?

MADAME BERNARD, avec embarras.

Ces messieurs.... de la Fabrique; ceux qui veulent vous faire marguillier.

M. PARTOUT.

Parbleu! ils y auraient compris grand'chose.

MADAME BERNARD.

Ils trouvent que vous parlez si bien.

M. PARTOUT.

Quand je suis avec eux, je parle pour eux. Mais à l'Institut! un succès à l'Institut! c'est une autre affaire. (Il prend une lettre sur son bureau.) Ah! ah! c'est pour mon oraison funèbre de demain. (Il lit.) «Monsieur, j'ai l'honneur de vous rappe-

» ler que c'est demain que vous vous êtes chargé
» de jeter des fleurs sur la tombe de l'illustre
» confrère que nous venons de perdre. »

MADAME BERNARD.

Combien de fleurs comme cela n'avez-vous pas déjà jetées!

M. PARTOUT.

Ça commence à en faire beaucoup.

MADAME BERNARD.

Je ne conçois pas que vous puissiez être toujours prêt à vous attendrir ainsi publiquement pour le premier venu.

M. PARTOUT.

Dites donc pour le premier qui s'en va. (Il rit.) Ah! ah! ah! J'en ai l'habitude; et puis, cela fait bien dans le public. Vous n'avez vu personne?

MADAME BERNARD.

Pardonnez-moi, monsieur. D'abord, cette pauvre dame qui a tant à se plaindre d'un grand personnage.

M. PARTOUT.

Ah, bast! je ne m'étais chargé de son affaire que parce que j'espérais que cela me mettrait en relation avec sa partie adverse; mais puisqu'il n'en est rien, ma foi!... Est-ce tout?

MADAME BERNARD, à part.

Voici le moment de le préparer, comme il

faut. (Haut, en se tournant du côté du cabinet.) Il est encore venu une autre personne qui vous est bien chère, et que vous aurez bien du plaisir à revoir.

M. PARTOUT.

Qui cela donc?

MADAME BERNARD.

Votre cœur ne vous l'indique pas?

M. PARTOUT.

Finissons. Quelle est cette personne?

MADAME BERNARD.

C'est un jeune homme qui a des torts assurément, de très-grands torts; mais la jeunesse excuse bien des choses: et d'ailleurs, à tout péché miséricorde.

M. PARTOUT.

Est-ce que ce serait mon neveu, par hasard?

MADAME BERNARD.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

M. PARTOUT.

Qui vient de Montpellier, sans me prévenir! Vous seriez-vous chargée de parler pour lui?

MADAME BERNARD.

Non, monsieur.

M. PARTOUT.

Vous l'avez bien assuré que je ne consentirais jamais à son mariage.

MADAME BERNARD.

Il n'y a pas de doute.

M. PARTOUT.

De quel air a-t-il reçu cela?

MADAME BERNARD.

Il a l'air assez résolu, et son beau-père aussi.

M. PARTOUT.

Son beau-père! Son beau-père est donc avec lui?

MADAME BERNARD.

Mais oui, monsieur.

M. PARTOUT.

Ah! son beau-père est avec lui.... Ils se seront concertés pour me faire une scène de pathos.

MADAME BERNARD, à part, d'un air effrayé.

Une scène de pathos! où me suis-je fourrée?

M. PARTOUT.

Ils n'ont qu'à bien se tenir. Je les recevrai de la bonne façon. Dites à Philippe de me donner un autre habit.

MADAME BERNARD.

J'y vais, monsieur. (A part, en sortant.) Une scène de pathos! Je me suis prêtée à une scène de pathos!

M. PARTOUT.

Je ne puis pas empêcher ce mariage, qui du

reste m'est fort indifférent; mais j'aurai fait ce que je dois faire dans ma position, et madame Bernard aura soin de répandre jusqu'à quel point je pousse les scrupules. Elle est excellente pour cela.

(Il rit.)

MADAME BERNARD, apportant un habit.

Je n'ai pas trouvé Philippe; mais voici votre habit.

M. PARTOUT, quitte son habit de l'Institut, et met l'autre.

C'est bon. Ah! messieurs les comédiens!

## SCÈNE IX.

M. PARTOUT, MADAME BERNARD, LÉON.

LÉON, courant vers son oncle.

Bonjour, mon cher oncle.

M. PARTOUT.

Madame Bernard, laissez-nous.

(Madame Bernard s'en va. Un intervalle de silence pendant lequel l'oncle et le neveu se regardent.)

LÉON, d'un air timide.

Mon cher oncle, comme vous me regardez! Serait-il donc vrai que vous fussiez courroucé contre moi? Qu'ai-je fait pour m'attirer un pareil malheur?

M. PARTOUT, de l'air le plus sérieux.

Vous ne l'ignorez pas, monsieur, et lorsque, malgré les avertissemens que je vous ai fait donner, vous avez persisté à vous livrer à la frivolité de vos goûts, au lieu de chercher à acquérir la gravité nécessaire à un homme de votre profession, vous avez dû penser que tout lien entre nous était rompu.

LÉON.

Je vous assure, mon cher oncle, que je n'ai reçu aucun avertissement de votre part; et cela est si vrai, que je ne sais pas encore ce que vous entendez par la frivolité de mes goûts.

(Il se tourne du côté du cabinet.)

M. PARTOUT.

C'est le métier d'histrion que vous faites.

LÉON.

Quoi! mon oncle, ce sont là les seuls reproches que vous ayez à me faire?

M. PARTOUT.

La corruption du siècle vous entraîne, mon neveu; vous vous faites esprit fort pour mépriser toutes les convenances; je souhaite que cela vous réussisse. Au surplus, Pantalon était médecin.

LÉON, riant aux éclats.

Tenez, mon cher oncle, il y a tant de probité dans votre talent, qu'il vous est impossible de

soutenir long-temps une mauvaise cause; il faut que votre esprit vous décèle.

M. PARTOUT, d'un ton plus radouci.

Il n'y a point d'esprit là dedans.

LÉON.

Votre Pantalon médecin est très-drôle.

M. PARTOUT, riant.

Tu vas me faire rire, et ce n'est pas ce que je voulais.

LÉON.

Si vous avez à me corriger, vous me corrigerez plutôt en riant qu'avec le ton sévère que vous avez pris.

M. PARTOUT.

*Castigat ridendo*, ce doit être ta devise, c'est la prétention de tous les baladins. Au fait, que me veux-tu?

LÉON.

Mais, mon oncle, que vous receviez monsieur de Rocheron, et que vous vouliez bien lui dire quelque petite chose en ma faveur.

M. PARTOUT.

Je ne recevrai pas ton monsieur de Rocheron; je ne veux pas transformer mon cabinet en foyer de théâtre. Ne faudrait-il pas le remercier aussi du bel exemple qu'il t'a donné? Un père de famille, un des principaux bourgeois d'une ville,

qui ne trouve rien de mieux que de se donner en spectacle! Comment faire entendre raison à des jeunes gens, après cela?

LÉON.

Vous êtes devenu trop rigoriste.

M. PARTOUT.

J'ai toujours été de même, et je ne me départirai jamais de la méfiance que m'inspire toute espèce de gens faisant le métier d'acteur, métier de fausseté et de déception, et qui ne peut aucunement s'allier avec le caractère d'un galant homme.

LÉON.

Voilà une proscription bien étendue.

M. PARTOUT.

Cette étude continuelle que vous vous faites de feindre tous les sentimens, doit finir par vous corrompre le cœur.

LÉON.

Cette étude ne corrompt rien du tout; je puis vous en répondre, moi qui m'y suis livré; et je la trouve même tellement nécessaire aujourd'hui, que si j'ai jamais des enfans, ce sera la première chose à laquelle je les formerai.

M. PARTOUT.

L'idée est admirable; tu vas faire souche de marionnettes.

LÉON.

A présent que tout le monde peut prétendre à tout, il faut pourtant bien préparer les enfans à jouer tous les rôles. Ne puis-je pas avoir un fils magistrat, grand seigneur, ministre même? Voyez quel avantage ce sera que de lui sauver le début. Et s'il vit dans des temps de parti, qu'il lui faille prendre feu pour et contre la même chose en moins de vingt-quatre heures, où trouvera-t-il le ton, l'air de persuasion qui lui seront nécessaires? Non, non, mon cher oncle, croyez-moi, savoir jouer la comédie est une chose indispensable aussitôt qu'on est en évidence.

M. PARTOUT.

Pour la vie publique, comme pour la vie privée, ce qui est indispensable, c'est la loyauté et la franchise.

LÉON.

Mais ceux qui en manquent doivent-ils le laisser voir?

M. PARTOUT.

Ah! petit misérable, tu n'es que trop du siècle.

LÉON.

Vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai?

M. PARTOUT.

Je t'en veux cent fois davantage; car c'est être

arrivé au dernier degré de la corruption que d'ériger ses défauts en principes.

LÉON.

Eh bien! si je suis sans espérance, mon cher oncle, ne me prêchez donc plus.

M. PARTOUT.

Je dois chercher à te remettre dans le bon chemin.

LÉON.

Il n'y a qu'un moyen : laissez-moi terminer mon mariage.

M. PARTOUT.

Je ne veux pas que tu entres dans une famille de fous.

LÉON.

M. de Rocheron est la raison même.

M. PARTOUT.

Je suis responsable de ta conduite, et vraiment ce mariage me ferait du tort. On est devenu fort pointilleux. Il y a comme un vernis d'austérité à présent qui s'étend sur tout, et que l'on doit ménager quand on n'est pas hors d'ambition; et je t'avoue que je ne le suis pas.

LÉON.

Je comprends.

M. PARTOUT.

Reste avec moi; fais-toi médecin à Paris. Si tu

veux te laisser gouverner, je te réponds d'une nombreuse clientelle; mais quitte tes airs évaporés, prends un maintien plus modeste; c'est tout ce que je te demande. Ce n'est pas trop quand il s'agit d'acquérir de la réputation. Du reste, tu feras tout ce que tu voudras.

LÉON.

Je ne jouerai plus la comédie?

M. PARTOUT.

Oh! non.

LÉON.

Mon oncle, ce sacrifice m'est impossible.

M. PARTOUT.

Mon neveu, vous perdez la tête.

LÉON.

Je vous prouverai par vous-même, mon cher oncle, que quand on l'a jouée une fois...

M. PARTOUT.

J'espère bien ne la jouer jamais.

LÉON.

Bast!

M. PARTOUT.

C'est trop fort.

LÉON.

On ne pourrait pas vivre dans le monde sans cela.

M. PARTOUT.

Tu es ensorcelé, mon ami. On ne pourrait pas vivre sans jouer la comédie!

LÉON.

Non, mon oncle; et si le respect ne me retenait pas, je parierais bien vous prendre en flagrant délit, d'ici à très-peu de temps.

M. PARTOUT.

Moi!

LÉON.

Oui, mon oncle.

M. PARTOUT.

Tu ne crois donc pas à ma sincérité?

LÉON.

Voulez-vous que nous convenions d'une chose? c'est que si je vous surprends à faire le comédien, vous vous engagez non-seulement à consentir à mon mariage, mais encore à parler de moi à monsieur de Rocheron dans les termes les plus favorables.

M. PARTOUT.

A faire le comédien?

LÉON.

Oui.

M. PARTOUT.

Et jusqu'à ce que je joue la comédie, tu res-

teras avec moi, et tu ne te conduiras que par mes conseils.

LÉON.

Volontiers.

M. PARTOUT.

Je ne risque pas beaucoup.

LÉON.

C'est donc convenu.

M. PARTOUT.

Pourvu que tu tiennes exactement ta promesse, et que tu ne me parles plus de ton monsieur de Rocheron d'ici à ce temps-là.

LÉON.

J'en donne ma parole.

M. PARTOUT.

Malgré ta légèreté, tu prendras un air grave.

LÉON.

Je prendrai un air grave.

M. PARTOUT.

Le ton réservé.

LÉON.

Le ton réservé.

M. PARTOUT.

Tu tiendras les yeux baissés, au lieu de les laisser trotter comme tu fais toujours.

LÉON.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

M. PARTOUT.

Tu auras des scrupules pour les moindres vétilles, et un éloignement extrême pour les personnes que l'on t'indiquera.

LÉON.

Rien de plus facile.

M. PARTOUT.

Tu te garderas, par dessus tout, de rire de la plupart des gens que je reçois ici.

LÉON.

Devant eux.

M. PARTOUT.

Cela va sans dire. Avec moi, tu t'en dédommageras tant que tu voudras.

LÉON.

De cette manière, je crois que je pourrai me passer de jouer la comédie sur le théâtre.

M. PARTOUT.

Voilà ce que j'appelle être raisonnable. Tu verras que l'on prend très-facilement les habitudes que je veux te donner. Pour moi, je n'y pense plus.

## SCÈNE X.

M. PARTOUT, LÉON, PAULINE.

PAULINE.

Monsieur, il y a là un parent d'un monsieur pour qui vous devez plaider dans trois jours, et qui demande à vous parler.

M. PARTOUT.

Dites-lui, Pauline, que je suis en affaire; mais que mon plaidoyer est achevé. (A Léon.) Il faut que je te le fasse voir. C'est vraiment un chef-d'œuvre. Je vais le chercher.

(Il sort.)

## SCENE XI.

LÉON, PAULINE.

PAULINE, d'un air composé.

Eh bien! monsieur, votre mariage s'avance-t-il?

LÉON.

Je crois que oui, Pauline.

PAULINE, même jeu.

Vous le devrez sans doute aux vœux ardens que je viens d'adresser au ciel.

LÉON.

Quel langage !

PAULINE.

Laissez-moi achever. Ah ! ne confondez pas la malheureuse Pauline dans la foule de ces femmes légères qui ne sont capables d'aucun sacrifice ; leur amour n'est qu'un égoïsme trompeur ; mais, moi, je veux que vous soyez heureux.

LÉON.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

PAULINE.

Si la naissance, si la fortune ont élevé entre nous une barrière qui doit nous séparer pour jamais, je vous rends vos sermens. Léon, vous êtes libre. Formez de nouveaux nœuds, et croyez que votre bonheur fera celui de Pauline.

LÉON.

Tu as lu cela quelque part.

PAULINE, d'un ton naturel.

Pourquoi donc ? Est-ce que je ne puis pas penser aussi bien qu'un livre ?

LÉON.

A la bonne heure ; mais cette manière de parler ne t'est pas habituelle.

PAULINE.

Voilà tout l'effet que cela produit sur vous?

LÉON.

Je suis très-touché de tes sentimens.

PAULINE.

Vous ne les admirez pas?

LÉON.

Au contraire.

PAULINE.

N'est-ce pas bien généreux à moi de chercher à vous tranquilliser, au lieu de vous faire des reproches?

LÉON.

Je t'en remercie.

PAULINE, avec humeur.

Votre séjour à Montpellier vous a gâté. Autrefois, si je vous avais dit la moitié de ce que je viens de vous dire, vous auriez été comme un fou.

LÉON, la prenant à bras le corps.

C'est donc cela que tu voulais?

PAULINE.

Vous êtes devenu trop raisonnable.

LÉON.

Ce n'est pas l'avis de mon oncle.

PAULINE.

Vous avez pris surtout un ton de persiflage

qui vous fera du tort auprès des femmes, je vous en avertis.

LÉON.

Je ne sais à qui tu en as.

## SCÈNE XII.

LÉON, PAULINE, M. PARTOUT.

M. PARTOUT.

Vous êtes encore là, Pauline? Allez donc rendre réponse à ce monsieur. (Pauline sort avec une démarche théâtrale.) Qu'est-ce que vous disiez ensemble? Sûrement elle te parlait de son mariage.

LÉON, avec étonnement.

Pauline va se marier?

M. PARTOUT.

La semaine prochaine, je crois. Elle n'a rien que cette petite figure que tu lui connais, et peut-être un trousseau qu'il m'en coûtera; eh bien, avec cela, elle a trouvé un grand nigaud fort à son aise, ma foi! et qui est en admiration devant ses phrases de roman.

LÉON, à part.

C'est charmant! Une comédienne de plus.

(Il rit.)

M. PARTOUT.

De quoi ris-tu ?

LÉON.

Voyons votre plaidoyer, mon oncle.

M. PARTOUT.

Je ne crois pas avoir rien fait de plus convenable. L'histoire est assez vilaine; c'est un tuteur qui a voulu soustraire à ses pupilles la fortune de leurs parens, et qui a pris pour cela des moyens un peu étranges..... mais le sujet est beau pour un avocat. Après avoir éludé les plus grandes difficultés, et donné à ma cause tous les traits du roman le plus touchant, je m'écrie...

LÉON.

Mon oncle, mettez votre robe, cela donnera plus d'aisance à votre débit.

M. PARTOUT, passant une robe d'avocat.

Tu te rappelles donc que c'est mon habitude quand j'étudie mes plaidoyers.

LÉON.

Elle est excellente.

M. PARTOUT.

Écoute bien : je m'adresse aux jurés et aux juges. (Il lit d'un ton déclamatoire.) « Malgré l'innocence bien reconnue de mon client, je tremblerais encore, messieurs, si le hasard nous « eût donné un jury moins éclairé, et si nous

« avions des juges moins intègres; mais le Ciel a « voulu que la cause la plus juste fût soumise « aux hommes les plus vertueux. » Ce n'est pas cela que je voulais te lire; c'est commun.

LÉON.

Qu'importe? cela fait toujours de l'effet, surtout avec le ton que vous y mettez.

M. PARTOUT.

Tu dois trouver que j'ai gagné sous ce rapport-là?

LÉON.

Étonnamment.

M. PARTOUT.

J'ai bien travaillé pour devenir aussi naturel.

LÉON.

Vous faites peut-être encore un peu trop de gestes.

M. PARTOUT.

Je le sais bien; mais il y a tel jury qui nous condamnerait si nous en faisions moins. Laisse-moi continuer. (Il reprend son manuscrit, qu'il feuillète.) Tu vas voir..... c'est d'une force, d'une chaleur entraînantes... (toujours feuilletant); je n'hésite pas à le dire, c'est ce que j'ai fait de mieux...Voyons... ah! ceci tient au fond de l'affaire et ne t'intéresserait pas... (Il lit bas.) Hon, hon, hon... remplissage obligé... cela ne vaut rien... (toujours feuilletant.)

Je voudrais te trouver quelque beau passage... Ah! m'y voici... non, non, ce n'est pas encore là... (Il passe plusieurs feuillets); c'est que tu es difficile... Il faudrait lire entièrement... Comment! je ne trouverai rien que je puisse détacher... c'est singulier... (Il lit bas.) Hon; hon, hon, il y a trop d'ensemble... c'est trop parfait. Voilà deux pages cependant que je pourrais retrancher... Enfin, tu vas entendre la péroraison, que je trouve un chef-d'œuvre. (Il lit d'un ton solennel.) « L'honnête » homme, à la fin de sa carrière, désabusé des » prestiges de la vie, ne conserve plus qu'une » espérance; son cœur ne bat plus que pour une » seule ambition, ambition louable, qui n'aspire » qu'à laisser après soi un nom recommandable. » C'est cette ambition que nos adversaires ont » voulu combattre; c'est cette espérance qu'ils ont » voulu détruire. S'ils eussent pu mettre en dé- » faut l'équité de ce tribunal auguste, un vieil- » lard vénérable eût passé le peu de jours qui » lui restent à vivre dans les angoisses du plus » affreux supplice, celui de ne laisser à sa famille » qu'un nom flétri et une mémoire déshonorée. »

LÉON, applaudissant.

Bravo!

M. PARTOUT.

Tu es donc content?

LÉON.

Bravo! bravo!

M. PARTOUT.

Qu'est-ce que veut dire bravo? Bravo est une expression de théâtre; voudrais-tu me traiter en camarade, et ne devinerais-je pas ta prétention?

LÉON.

Ah! mon cher oncle, que vous êtes difficultueux!

M. PARTOUT.

C'est peut-être là ton espérance de me trouver en flagrant délit. Entendons-nous; il a toujours été permis à un orateur de varier son débit, et on ne l'a jamais taxé d'être un comédien pour donner à ses inflexions le ton qui convient à l'effet qu'il veut produire.

LÉON.

Puisque l'éloquence est l'art de persuader, je sais bien qu'il faut, en plaidant pour un malhonnête homme, employer le même ton et les mêmes expressions que si l'on défendait l'homme le plus vertueux.

M. PARTOUT.

Certainement. Sans cela les juges auraient le droit de nous dire : « Quoi! vous voulez nous

toucher, nous émouvoir, et vous n'avez pas l'air de penser un mot de ce que vous dites. »

LÉON.

Je suis d'accord avec vous.

M. PARTOUT.

Le malheur du goût qui te domine, c'est de travestir tout en imitation de théâtre.

LÉON.

Au contraire; il n'y a personne plus souvent dupe que moi. Pour peu que le ton soit approprié aux paroles, je crois aux maris qui adorent leur femme, aux pères qui n'amassent de fortune que pour leurs enfans, aux gens qui seraient bien fâchés d'avoir des places. Que de fois j'ai admiré le désintéressement qui brille à la tribune, et cette noble fierté qui dédaigne de répondre à des accusations embarrassantes! Est-ce là voir de la comédie partout?

M. PARTOUT.

C'est faire de mauvaises plaisanteries sur tout. Tiens, laisse-moi, j'ai à travailler, et tu brouilles toutes mes idées.

LÉON, d'un air pénétré.

Dès que vous me renvoyez, mon oncle...

M. PARTOUT.

Je ne te renvoie pas; nous dînerons ensemble; mais j'ai une oraison funèbre à composer, et tu

finirais par m'ôter toute la fraîcheur de mon imagination. Reviens à cinq heures.

LÉON.

Oui, mon oncle. (A part en s'en allant.) Vous ne travaillerez pas long-temps.

## SCENE XIII.

M. PARTOUT, SEUL.

Je ne sais pas si j'agis bien sagement en engageant ce drôle-là à venir habiter avec moi. Ce sera un hôte fort gênant, une espèce de Mentor que je me donnerai là. Comme deux ans changent un jeune homme! C'était un petit saint, à présent c'est un démon. Il est clair qu'il ne croit plus à rien; un honnête homme, pour lui, n'est qu'un homme qui joue bien son rôle. C'est effrayant. Il a de l'esprit, il est amusant; si nous étions du même âge, sa conversation me conviendrait assez; mais, comme son oncle, je ne dois pas souffrir qu'il me juge. On n'est pas toujours sur le qui vive. (Il rit.) Ah! ah! ah!... Occupons-nous de mon oraison funèbre.

# SCÈNE XIV.

M. PARTOUT, M. DE ROCHERON, sous le nom de M. Prudent, habillé en ancien bourgeois.

M. DE ROCHERON, à part.

A mon tour, à présent. (Haut.) Monsieur, c'est bien vous qui êtes monsieur Partout?

M. PARTOUT.

Oui, monsieur.

M. DE ROCHERON.

C'est que j'ai à vous confier une chose qu'il est de la dernière conséquence de ne pas divulguer, et sur laquelle je ne me suis décidé à vous consulter, qu'après m'être bien assuré que vous étiez le plus honnête homme du monde, et le jurisconsulte le plus habile que l'on connaisse. Ces deux conditions sont essentielles pour une affaire très-fâcheuse dont je désire bien que vous puissiez me tirer.

M. PARTOUT.

Monsieur, avec l'aide du Ciel, peut-être y parviendrons-nous. Quelle est cette affaire ?

M. DE ROCHERON, après avoir regardé de tous côtés.

Monsieur, je me nomme monsieur Prudent; j'ai fait, pendant vingt-cinq ans, le commerce avec

assez de bonheur pour acquérir une fortune qui me suffit. J'ai épousé, il y a quinze ans, une femme fort aimable, mais qui se trouve en partie cause du malheur qui m'arrive aujourd'hui. Elle avait un fils d'un premier lit.

M. PARTOUT.

Ce fils est un mauvais sujet?

M. DE ROCHERON.

Le Ciel me préserve de me plaindre de mon beau-fils! C'est un jeune homme rempli de bonnes qualités; mais qui, pour passer le temps, s'amuse à chercher querelle aux uns et aux autres, ce qui lui attire parfois des lettres pareilles à celle-ci, qui, par le plus grand hasard du monde, est tombée ce matin entre les mains de ma femme.

(Il présente une lettre à M. Partout.)

M. PARTOUT.

C'est un cartel.

M. DE ROCHERON.

Hélas! oui, monsieur.

M. PARTOUT.

Je ne puis rien faire à cela.

M. DE ROCHERON.

Nous espérions cependant, ma femme et moi, qu'il ne vous serait pas impossible de donner une forme judiciaire à cette affaire.

M. PARTOUT.

Eh! monsieur, nous avons les mains liées à cet égard. Nous pouvons nous interposer entre des gens qui se disputent de misérables sommes d'argent, et nous ne pouvons rien contre des écervelés qui veulent s'arracher la vie. Toutes les lois sur le duel semblent n'avoir été rendues que pour attester l'impuissance de la raison contre la folie. Elles sont toutes tombées en désuétude à leur naissance; et un vain mot, qu'on appelle honneur, leur a été substitué.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, comme vous parlez bien!

M. PARTOUT, s'échauffant par degrés.

J'appelle l'honneur un vain mot, lorsqu'il s'applique à cette rage de cannibale, qui ne veut que du sang pour laver la plus légère offense. O honte des préjugés! Dans combien de familles ne portez-vous pas la désolation! Que de citoyens, utiles à l'état, moissonnés par votre inflexible barbarie!

M. DE ROCHERON, d'un air attendri.

Je n'espérais pas trouver un cœur aussi compatissant.

M. PARTOUT.

Quel est l'homme raisonnable qui ne se sente pas ému à l'idée de cette affreuse barbarie? Au

milieu d'un siècle de philosophes, d'un siècle qui se décore du beau nom de siècle des lumières, loin de flétrir des derniers mépris ce délire d'un orgueil effréné, nous l'honorons du titre de bravoure; un duéliste est un homme respecté. Pauvre espèce humaine! Que ton admiration pour de pareils êtres décèle et de sottise et de lâcheté!

M. DE ROCHERON.

Mon cher monsieur, vous prenez la chose trop vivement.

M. PARTOUT, avec véhémence.

Malheureux père! quel bénéfice retirez-vous de vivre au milieu d'un pays policé, au sein de la civilisation la plus ancienne? Tout est muet autour de vous; l'autorité même ne peut vous prêter aucun secours... Il faut que votre enfant périsse.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, monsieur, ce n'est que mon beau-fils.

M. PARTOUT.

Mais sa mère, votre épouse, que deviendra-t-elle?

M. DE ROCHERON.

Vous touchez l'endroit sensible; c'est bien là ce qui m'embarrasse. Si ma femme voulait être

aussi raisonnable que moi, nous dirions : c'est un malheur; et nous n'en parlerions plus. Mais que de cris, que de pleurs, que de scènes de tout genre il va me falloir endurer! Bien heureux encore si elle ne finit pas par m'imputer ce duel. Donnez-moi donc un conseil, monsieur; dites-moi quel moyen, à défaut de la justice, je pourrais employer pour éviter tous ces désagrémens.

M. PARTOUT.

Écrivez à la famille du jeune homme qui a envoyé le cartel; avertissez-la; elle a le même intérêt que vous.

M. DE ROCHERON.

Je ne voudrais pas écrire.

M. PARTOUT.

En ce cas, allez la trouver.

M. DE ROCHERON.

Encore moins.

M. PARTOUT.

Envoyez-y madame Prudent.

M. DE ROCHERON.

Ma femme, ce serait comme moi.

M. PARTOUT.

Alors, tâchez d'éloigner votre beau-fils de gré ou de force; évitez, à quelque prix que ce soit, la rencontre de demain. Et quant aux grands

mots de gloire et de déshonneur qu'il ne manquera pas de faire sonner à vos oreilles, ne les écoutez pas. Le duel est une folie. Vous paraissez un homme sage; soyez certain que vous serez approuvé de tous les hommes sages, en empêchant le plus ridicule des homicides.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, je vous suis obligé; je vais aller causer de cela avec madame Prudent.

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

M. PARTOUT, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Dieu merci! voilà ce monsieur parti. Je vous ai entendu parler si haut, que je croyais que vous aviez querelle ensemble, et j'ai été vingt fois au moment d'entrer.

M. PARTOUT.

Une querelle avec monsieur Prudent! Il faudrait être bien malencontreux.

MADAME BERNARD.

Ce monsieur s'appelle...

M. PARTOUT.

Monsieur Prudent.

MADAME BERNARD.

Vous êtes bien sûr? Je croyais que c'était monsieur de Rocheron.

M. PARTOUT.

Vous êtes physionomiste. Vous avez pris cet homme-là pour un comédien? C'est bien là leur allure.

MADAME BERNARD.

Cependant, permettez-moi de vous dire...

M. PARTOUT.

Faites-moi grace, madame Bernard. Vous vous êtes imaginé que je parlais avec humeur; vous vous êtes trompée. Le discours que j'ai improvisé si heureusement ce matin m'avait mis en haleine; je n'avais pas épuisé toute mon éloquence à l'Institut, et c'est comme un reste de verve que j'ai satisfait avec cet homme qui venait me consulter sur un duel.

MADAME BERNARD.

Monsieur, il y a quelque chose là-dessous, parce que monsieur Léon....

M. PARTOUT.

Monsieur Léon, monsieur Léon est un goguenard avec lequel il est impossible d'être éloquent. Quelle heure est-il? (Il tire sa montre.) Ah! grands dieux, quatre heures! J'ai conseil de discipline pour la garde nationale; je n'arriverai jamais à

temps. Faites-moi donner mon uniforme tout de suite. (Madame Bernard sort.) On ne sait auquel entendre. Et mon oraison funèbre... Il faut avouer qu'elle a du malheur. Bast! je l'improviserai comme je pourrai, et je la ferai avec soin après, pour l'envoyer aux journaux. (Madame Bernard rentre en tenant un uniforme complet, habit, chapeau, épée. M. Partout ôte sa robe d'avocat, et s'habille en officier[1].) Transformons-nous en héros. (Il rit.) Je suis un véritable Protée. Mais, qu'est-ce qui vient là? (M. de Rocheron entre, madame Bernard s'en va.)

## SCENE XVI.

M. PARTOUT, M. DE ROCHERON, en redingote militaire, avec des moustaches.

M. DE ROCHERON, à part.

O l'heureux hasard! il est en militaire. (Haut.) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

M. PARTOUT.

Monsieur, je vous salue.

M. DE ROCHERON.

Oserais-je vous demander, monsieur, si vous

---

1. Chaque fois que M. Partout change de costume, il a soin de placer celui qu'il quitte sur chacune des chaises rangées dans le fond du théâtre.

avez déjà eu la visite de mon beau-père, M. Prudent?

M. PARTOUT.

Oui, monsieur.

M. DE ROCHERON, d'un ton léger.

Vous avez sans doute admiré l'analogie de son nom avec son caractère. Il venait vous consulter pour moi, pour me sauver la vie.

M. PARTOUT.

Je n'ai rien trouvé de déplacé dans sa démarche.

M. DE ROCHERON.

Ah! monsieur, vous le flattez.

M. PATROUT.

Il m'a parlé comme un galant homme.

M. DE ROCHERON.

Sans doute; mais comme un galant homme qui a peur. Un cartel pour monsieur Prudent, c'est la fin du monde.

(Il rit.)

M. PARTOUT.

Il faut se mettre à la place d'un bourgeois.

M. DE ROCHERON.

Vous avez raison. L'honneur, pour monsieur Prudent, doit se borner à bien administrer sa fortune et à conserver la réputation qu'il s'est faite dans son commerce; mais pour nous autres militaires, monsieur!

M. PARTOUT, se redressant.

C'est tout différent.

M. DE ROCHERON.

Quand on porte une épée.

M. PARTOUT.

On doit se soumettre aux lois que l'honneur militaire a faites.

M. DE ROCHERON, après s'être détourné pour rire.

Qui est-ce qui distinguera l'homme brave du lâche, si le premier ne sait pas venger ses injures? Je n'hésite pas à le dire, un pays où le duel viendrait à être proscrit, serait un pays condamné.

M. PARTOUT.

Nous n'avons pas ce malheur à craindre.

M. DE ROCHERON.

Pardonnez-moi, monsieur. Il y a partout une classe pusillanime, énervée, sans vigueur, la classe des pères de famille, qui tend toujours à pacifier, et dont l'apathie soutenue finira par triompher de l'opinion. Pourquoi ne s'éleverait-il pas un brave dont la plume courageuse lutterait victorieusement contre cette mollesse qu'on cherche à introduire parmi nous?... C'est que les braves n'aiment pas à écrire, et que ceux qui écrivent n'aiment pas à se battre. Il faut à ces

messieurs une guerre de plume. Une guerre de plume! L'étrange alliance de mots!

M. PARTOUT, avec exaltation.

Croyez, monsieur, que si les vrais principes de l'honneur venaient à se trouver en péril, il y aurait encore des hommes qui les défendraient et de leur plume et de leur épée; mais autant il serait bien de prendre cette défense, si elle était nécessaire, autant il serait inconvenant de révéler des craintes qui ne sont pas fondées.

M. DE ROCHERON.

Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ce langage me fait plaisir.

M. PARTOUT.

Aujourd'hui nos aïeux passent pour des barbares, et cependant tout ce qui reste de sentimens nobles en Europe leur appartient; ils ne confiaient leur réputation qu'à leur épée, ne connaissaient de justice que par l'épée. Ce serait une étrange civilisation que celle qui mettrait l'honnête homme à la merci du premier insolent.

M. DE ROCHERON.

C'est vrai.

M. PARTOUT.

Qui ne lui laisserait de ressource que dans la chicane.

M. DE ROCHERON.

Très-bien.

M. PARTOUT.

Une affaire d'honneur qui commencerait par des paperasses, qui mettrait des huissiers et des avoués en campagne.

M. DE ROCHERON.

Les beaux exploits !

M. PARTOUT.

J'avoue que, dans ce cas, nos aïeux, au milieu de leurs forêts, me paraîtraient plus civilisés que nous.

M. DE ROCHERON.

Ah! monsieur, nos aïeux!

M. PARTOUT.

Nos aïeux avaient des idées simples, droites, justes. S'ils ne connaissaient pas le raffinement de nos lois modernes, ils s'étaient donné celles qui leur étaient nécessaires. Elles suffisaient à leurs besoins. Leur législation sur le duel est encore un chef-d'œuvre. Elle laissait les paroles pour des paroles, *verba volant*, et ne s'en tenait qu'aux faits. La gloire d'un preux était toute dans ses actions; elle devait être brillante comme son armure.

(Il essuie la poignée de son épée.)

M. DE ROCHERON.

En vous entendant parler, on se sent presque

heureux d'avoir reçu un cartel. Je ne vous demanderai plus si je dois me battre.

M. PARTOUT.

Je crois que vous n'avez besoin de l'avis de personne pour savoir ce qu'un militaire se doit à lui-même. Dans ces sortes d'affaires, on prend des témoins, et on les laisse agir. Et remarquez, monsieur, que ceux que nous appelons témoins aujourd'hui, ne sont autre chose que les juges du combat du temps de nos pères. Leurs attributions sont les mêmes; ils règlent la satisfaction due, ils fixent le choix des armes, et quand ils s'écrient, comme dans nos anciens tournois : «Ouvrez la barrière aux combattans,» on se croit revenu à ces nobles temps de chevalerie dont on parle encore, mais qu'on ne comprend plus.

M. DE ROCHERON.

Monsieur, il faut malheureusement que je vous quitte ; mais soyez persuadé que j'emporte pour votre talent et pour votre caractère l'admiration la plus profonde, et que je regarderai toute ma vie, comme un jour fortuné, celui où j'ai eu l'honneur de faire une aussi précieuse connaissance. (Avec enthousiasme.) Adieu, camarade.

(Il sort.)

## SCÈNE XVII.

M. PARTOUT, LÉON, et un peu après, MADAME BERNARD ET PAULINE.

M. PARTOUT, regardant sortir M. de Rocheron.

Adieu, camarade.

LÉON, avec joie.

Enfin, mon cher oncle, vous voilà donc des nôtres.

M. PARTOUT.

Que veut dire cet étourneau?

LÉON.

Je vous vois camarade avec monsieur de Rocheron....

M. PARTOUT.

Ce jeune homme est monsieur de Rocheron ?

LÉON.

Et monsieur Prudent tout à la fois.

MADAME BERNARD.

Je vous le disais bien, monsieur.

M. PARTOUT.

Taisez-vous donc, madame Bernard. Ah ça! mon neveu, ceci passe la plaisanterie.

LÉON.

Vous allez vous fâcher, mon cher oncle; vous

aurez tort. Le tour est drôle, et vous l'aviez autorisé. J'étais si persuadé que vous aviez un talent parfait pour prendre avec chacun le ton qui lui convient, que je ne faisais nul doute que vous ne donnassiez à la fois satisfaction à monsieur Prudent et à son fils. Vous qui êtes un homme du monde, vous appelez cela l'esprit du monde; moi, qui suis un comédien, j'appelle cela de la comédie. C'est toujours la même chose, sous un nom différent.

M. PARTOUT.

Est-ce une leçon que vous voulez me donner?

LÉON.

Ah! mon cher oncle, j'en recevrais plutôt de vous.

M. PARTOUT.

Vas-tu recommencer tes quolibets?

LÉON.

En vérité, je vous parle sérieusement. Vous avez un feu, une chaleur, un entraînement, une facilité d'élocution, une franchise surtout qu'on ne peut jamais assez admirer. Pourquoi vous en défendre? Ce sont des dons fort précieux. Si je pouvais jouer aussi naturellement la comédie dans le monde, je me soucierais fort peu de la jouer sur la scène. Monsieur de Rocheron, qui est bon juge, en est stupéfait. (D'un

ton de confidence.) Il faut tout vous avouer. Il était là, dans ce cabinet, quand vous m'avez lu ce plaidoyer si touchant en faveur de ce fripon de tuteur. Il ne connaît pas de talent comparable au vôtre. Quatre rôles en un seul jour!

M. PARTOUT.

Quatre rôles!

LÉON, montrant les différents habits de son oncle.

En voilà encore les costumes.

M. PARTOUT.

Mon neveu, je me fâcherai à la fin. Je trouve fort indécente votre conduite et celle de ce monsieur de Rocheron. Jouez vos farces dans votre tripot, puisque rien ne peut vous en détourner; mais au moins, sachez respecter la maison de votre oncle.

MADAME BERNARD.

Monsieur, pardonnez-lui.

PAULINE.

Monsieur, consentez à son bonheur.

LÉON se met à genoux, et fait signe à Pauline et à madame Bernard de l'imiter.

Mon oncle, nous embrassons vos genoux.

M. PARTOUT.

Va-t'en au diable, maudit comédien; et vous, folles, relevez-vous donc. Ne voyez-vous pas qu'il se moque de vous?

(Les femmes se relèvent.)

LÉON, toujours à genoux.

Mon oncle, mon bon oncle, mon cher oncle, j'implore un dénoûment.

M. PARTOUT.

Je te l'accorde de bon cœur. Marie-toi cent fois si tu le veux, et que je n'entende plus parler de toi de ma vie. Depuis ce matin, tu n'as fait que me bouleverser la cervelle, et je ne sais plus où j'en suis.

LÉON.

Vous recevrez donc mon beau-père?

M. PARTOUT.

Non, assurément; je ne l'ai que trop reçu.

LÉON.

Vous lui écrirez, au moins.

M. PARTOUT.

Je répondrai à sa lettre pour en finir; et je l'engagerai très-vivement à te donner sa fille. C'est la meilleure vengeance que je puisse tirer de lui.

LÉON.

Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites; et, si vous aviez une fille, je suis sûr que vous me la donneriez.

M. PARTOUT.

Heureusement, je n'en ai pas.

(Il s'en va.)

## SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LÉON, MADAME BERNARD, PAULINE.

LÉON.

Mon oncle est un excellent homme.

MADAME BERNARD.

Qu'est-ce que je vous disais? Je n'ai jamais douté qu'il ne finît par vous satisfaire.

LÉON.

Et vous, madame la fiancée, trouvez-vous encore extraordinaire que je me marie?

PAULINE, souriant.

Vous savez donc que je suis fiancée?

LÉON.

Oui, je le sais; et ce n'est pas vous qui me l'avez appris, assurément.

PAULINE.

Je m'en serais bien donné de garde; je me serais privée d'un trop joli rôle.

LÉON.

Quelle était donc votre idée?

PAULINE.

Je n'en avais pas : cela m'est venu tout d'un coup. Votre retour imprévu, certain air de fa-

tuité que j'ai cru remarquer dans vos manières, le désir, toujours vif chez nous, de tourmenter un infidèle, le peu de temps qui me reste pour cela; car vous croyez bien qu'une fois mariée....

LÉON, avec ironie.

Je n'en doute pas.

PAULINE.

Enfin, j'ai voulu essayer mon savoir-faire, et vous convaincre que, quand nous le voulons bien, nous pouvons nous jouer d'un homme d'esprit, tout aussi facilement que d'un sot.

LÉON.

Vous ne m'avez convaincu que d'une chose : c'est que si tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons,

TOUS LES COMÉDIENS NE SONT PAS AU THÉATRE.

# LES DOTS,

OU

# SELON LES GENS L'ENCENS.

## PERSONNAGES.

MADAME DE COEURY.
MADAME DE LA RABATTERIE.
M. DE THÈCLE.
LE DOCTEUR.
PERRINE.
FRANCISC.

La scène se passe aux eaux de ***.

Le théâtre représente un salon.

# LES DOTS.

## SCÈNE I.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR.

MADAME DE COEURY.

Mais, Docteur, vous me disiez à Paris que je m'amuserais tant aux eaux; je ne vois pas cela.

LE DOCTEUR.

Attendez donc; nous n'avons pas la moitié de notre monde.

MADAME DE COEURY.

J'avais cru aussi que vous ne receviez que des gens très-malades.

LE DOCTEUR.

A cette condition-là, vous ne seriez pas des nôtres.

MADAME DE COEURY.

J'aurais fait exception.

LE DOCTEUR.

Mais, s'il n'y avait ici que des gens très-malades, vous vous y ennuieriez bien davantage.

MADAME DE COEURY.

Au contraire.

LE DOCTEUR.

Vous trouveriez cela plus amusant?

MADAME DE COEURY.

Beaucoup plus amusant que votre madame de Sennecé, qui fait des toilettes extravagantes, et qui a toujours une foule d'hommes autour d'elle.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez pas seulement ici madame de Sennecé. Vous êtes voisine d'appartement d'une dame fort respectable, madame de Mélay.

MADAME DE COEURY.

Elle ne parle que de la santé de sa fille.

LE DOCTEUR.

Elle l'aime tant, et elle est si intéressante!

MADAME DE COEURY.

A la bonne heure; mais voilà tout.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous pas encore madame de la Rabatterie?

MADAME DE COEURY.

Une femme de province!

LE DOCTEUR.

Je vous croyais liée avec elle.

MADAME DE CŒURY.

Liée! je ne la connais que depuis que je suis ici. Il n'y a aucun rapport entre nous; et son bavardage ne m'amuse que quand je pense à autre chose. Non; si je trouvais un agrément aux eaux, ce serait d'y être sans mon mari.

LE DOCTEUR, riant.

C'est toujours cela.

MADAME DE CŒURY.

Eh bien! Docteur, ce n'est pas assez.

LE DOCTEUR.

Que feriez-vous dans cette saison-ci à Paris?

MADAME DE CŒURY.

Peut-être m'y ennuierais-je; mais il y a tant de manières de s'ennuyer à Paris! Ici, il n'y en a qu'une.

LE DOCTEUR.

Je vais proposer une souscription aujourd'hui.

MADAME DE CŒURY.

Quel en sera l'objet?

LE DOCTEUR.

Une bonne action à faire.

MADAME DE CŒURY.

Ce sera-t-il amusant?

LE DOCTEUR.

Un mariage.

MADAME DE COEURY.

Vous appelez cela une bonne action?

LE DOCTEUR.

Oui; car les jeunes gens s'aiment beaucoup.

MADAME DE COEURY.

Alors, pourquoi les marier? C'est donc pour les guérir?

LE DOCTEUR.

C'est leur affaire.

MADAME DE COEURY.

Tous les médecins ont la fureur des mariages. L'amour de vos protégés est donc bien touchant?

LE DOCTEUR.

Le jeune homme est un bon Allemand dont je me sers pour toutes sortes de choses pendant la saison.

MADAME DE COEURY.

Et l'amoureuse?

LE DOCTEUR.

Une petite ouvrière de ce pays.

MADAME DE COEURY.

Francisc est Allemand aussi.

LE DOCTEUR.

C'est précisément lui dont il s'agit.

MADAME DE COEURY.

Eh! mais, j'en fais grand cas.

LE DOCTEUR.

Tout le monde s'en loue.

MADAME DE COEURY.

Pourquoi veut-il se marier, cet imbécile-là?

LE DOCTEUR.

Tenez, le voilà; demandez-le-lui.

## SCÈNE II.

LE DOCTEUR, MADAME DE COEURY, FRANCISC.

FRANCISC.

Je fiens pour que matame la Marquise il me tonne ses ortres.

MADAME DE COEURY.

Vous voulez donc vous marier, Francisc?

FRANCISC.

Est-ce que monsieur la Docteur il a dit à matame?

LE DOCTEUR.

Oui, mon garçon.

MADAME DE COEURY.

Vous êtes d'âge à attendre, ce me semble.

FRANCISC.

Au contraire, matame: si ch'attentais, che serais plus t'âge.

MADAME DE COEURY.

Vous n'avez rien.

FRANCISC, riant.

Hi! hi!

MADAME DE COEURY.

Docteur, de quoi rit-il?

LE DOCTEUR.

C'est de votre question.

FRANCISC.

S'il fallait être riche pour la mariache, comment les paufres ils feraient?

MADAME DE COEURY.

Ils ne se marieraient pas.

FRANCISC.

Il n'y a donc que les riches ils seraient heureux?

MADAME DE COEURY.

Pauvre garçon! Eh bien, Francisc, amenez-moi votre future.

FRANCISC.

Mon future! mamzelle Perrine l'est pas encore : son mère il est trop raisonnable.

MADAME DE COEURY.

Comment! sa mère est trop raisonnable.

FRANCISC.

Foui, matame, il troufe comme matame, nous sommes pas assez avancés.

MADAME DE CŒURY.

Docteur, que me disiez-vous donc ?

LE DOCTEUR.

C'est pour cela que je veux faire une souscription en leur faveur.

MADAME DE CŒURY.

Je comprends. Dans ce cas-là, je m'en charge toute seule. Je vous prie de n'en parler à qui que ce soit.

LE DOCTEUR.

Francisc, remerciez madame.

FRANCISC.

Ch'ai pas ententu ce que matame il a tit; mais che remercie touchours.

LE DOCTEUR.

Madame s'intéresse à vous, elle veut faire votre mariage.

FRANCISC.

O mon Dieu !

LE DOCTEUR.

Qu'avez-vous donc?

FRANCISC.

Che sais pas remercier pour un si grand chose; che sais pas comment on fait.

MADAME DE CŒURY.

Je suis contente, Francisc. Amenez-moi Perrine.

LE DOCTEUR.

Entendez-vous?

FRANCISC.

Foui, monsieur la Docteur, foui, matame. C'est comme si ch'étouffais.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

MADAME DE CŒURY, LE DOCTEUR.

MADAME DE CŒURY.

Il est comique.

LE DOCTEUR.

Vous le rendez bien heureux.

MADAME DE CŒURY.

Voilà tout ce qu'il y aura de plaisant là-dedans; le reste sera un mariage comme tous les mariages; n'importe, j'ai promis, et je tiendrai ma parole.

# SCÈNE IV.

MADAME DE CŒURY, LE DOCTEUR, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Madame, faisiez-vous au Docteur une querelle sur l'incommodité des logemens qu'il nous donne? On ne peut s'y tenir. Il faut donc toujours être dans ce salon quand on reste à la maison?... Dans mon château de la Rabatterie, mes valets de cour sont mieux logés que nous ne le sommes ici.

MADAME DE COEURY.

Devinez, madame, à quoi je me suis occupée ce matin.

MADAME DE LA RABATTERIE.

A imiter quelque mode de madame de Sennecé.

MADAME DE COEURY.

C'est mieux que cela.

LE DOCTEUR, bas à madame de Cœury.

Vous m'aviez recommandé le secret.

MADAME DE COEURY, bas au Docteur.

Oui, mais pour madame de la Rabatterie...

MADAME DE LA RABATTERIE.

Si je vous gêne...

LE DOCTEUR.

Nullement. Je demandais à madame la permission de la quitter; voilà l'heure de mes consultations.

(Il salue et s'en va.)

## SCÈNE V.

MADAME DE CŒURY, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE.

C'est bien agréable d'être médecin des eaux; car si on est une partie de l'année à rien faire, on a trois ou quatre mois où l'on peut se croire un docteur. Que vouliez-vous donc me dire?

MADAME DE CŒURY.

Je voulais vous offrir d'être de moitié dans une belle action. C'est pour Francisc, ce domestique allemand qui sert ici. Le Docteur veut le marier.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Ah! bast, je n'entends jamais un mot de ce qu'il me dit; il a un baragouin insupportable.

MADAME DE COEURY.

Moi, je l'aime assez.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qu'est-ce que vous faites à ce mariage?

MADAME DE COEURY.

Je compte donner une petite dot.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Il me semble que vous allez un peu vite, ma chère dame. Je ne sais pas comment on fait les mariages à Paris; mais, en province, on y regarde à deux fois. C'est une affaire très-importante.

MADAME DE COEURY.

Pour des gens comme cela?

MADAME DE LA RABATTERIE.

Pour des gens comme cela plus que pour d'autres. On s'informe s'ils n'ont pas quelques défauts, s'ils sont dans le cas de donner une bonne éducation à leurs enfans.

MADAME DE COEURY.

En effet, on a raison.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Très-grandement raison. L'essentiel n'est pas de faire des mariages, mais de bons mariages. Sait-on si ce Francisc n'est pas un ivrogne; si la petite fille n'est pas une coquette?

MADAME DE COEURY.

Le Docteur ne s'y intéresserait pas.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Le Docteur! cela est bien égal au Docteur. Tous ces médecins des eaux cherchent à établir leur patronage aux dépens de qui ils peuvent. Vous ne reviendrez peut-être plus ici, et, graces à vous pourtant, le Docteur va passer pour le généreux protecteur de ces jeunes gens.

MADAME DE COEURY.

Que faut-il donc que je fasse?

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je ne vous engage pas à retirer votre promesse; je ne dis même pas que je n'entrerai pour rien là-dedans; mais prenons notre temps; voyons, examinons.

MADAME DE COEURY.

Je ne suis guère bonne pour examiner.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je m'en charge, moi.

MADAME DE COEURY.

A la bonne heure.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Et je puis vous répondre que le bien que nous ferons sera bien fait, ou que nous ne nous en mêlerons pas.

# SCÈNE VI.

MADAME DE CŒURY, MADAME DE LA RABATTERIE, M. DE THÈCLE.

M. DE THÈCLE.

Mesdames, je vous annonce une nouvelle recrue du Docteur, madame, madame... Ah! je suis toujours brouillé avec les noms; mais c'est une femme charmante.

MADAME DE CŒURY.

Une femme charmante! Toutes les femmes dont parle monsieur de Thècle sont toujours des femmes charmantes. Les hommes se connaissent bien à cela! Ils ne devraient jamais vanter une femme que les autres femmes ne se soient prononcées.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je ne connais d'ailleurs rien de plus impertinent que cette manie généralement adoptée de ne nous juger que sur notre visage. N'avons-nous donc que cette qualité-là? Une femme charmante, c'est une femme qui a les traits faits d'une façon plutôt que d'une autre. C'est révoltant.

MADAME DE COEURY.

Cette belle inconnue est-elle malade, au moins?

M. DE THÈCLE.

Comme nous.

MADAME DE COEURY.

Ces eaux-ci sont admirables; leur efficacité est si grande, que l'on est guéri rien que pour avoir eu la pensée d'y venir.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Ah! madame, il ne faut pas d'exagération.

M. DE THÈCLE.

Est-ce que vous souffrez réellement?

MADAME DE LA RABATTERIE.

Oui, monsieur. Du vivant de monsieur de la Rabatterie, j'étais toujours bien partout où nous étions ensemble; depuis que je l'ai perdu, je ne puis pas rester en place.

MADAME DE COEURY.

Madame, si nous parlions de notre affaire à monsieur de Thècle? Il a de l'imagination; il nous donnerait des conseils.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je vous ai dit que je m'en chargeais.

MADAME DE COEURY, à M. de Thècle.

Nous voulons marier Francisc.

M. DE THÈCLE.

Quoi! ce grand Allemand?

MADAME DE COEURY.

Cela nous occupera. Le Docteur dit que c'est une belle action.

M. DE THÈCLE.

Madame de Sennecé est là-dedans aussi, je crois?

MADAME DE COEURY.

Madame de Sennecé!

M. DE THÈCLE.

N'est-il pas question d'une petite Perrine?

MADAME DE COEURY.

Oui.

M. DE THÈCLE.

Vous voyez bien que je suis au fait.

MADAME DE COEURY.

Alors je ne m'en mêle plus; je ne veux rien avoir de commun avec madame de Sennecé.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Voilà de l'inconséquence, ma chère dame, permettez-moi de vous le dire. Monsieur de Thècle est-il bien sûr de ce qu'il avance? On ne se joue pas ainsi du sort de pauvres gens à qui on a promis sa protection.

M. DE THÈCLE.

C'est vrai. Moi-même je puis me tromper. Ah! mesdames, venez donc voir un cheval que j'ai

acheté, et qu'on vient de m'amener; il est dans la cour.

MADAME DE COEURY.

Je ne demande pas mieux.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISC, PERRINE.

FRANCISC, à madame de Cœury.

Matame, foilà mamselle Perrine.

MADAME DE COEURY, négligemment.

Elle est gentille.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Très-gentille.

M. DE THÈCLE, à part.

C'est ma petite ouvrière. Certainement qu'elle est gentille.

(Il donne le bras aux deux dames, et sort avec elles.)

## SCÈNE VIII.

FRANCISC, PERRINE.

PERRINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ce pauvre Francisc!

FRANCISC, d'un ton d'abattement.

Il est chentille!

PERRINE.

Qu'est-ce que je vous disais, Francisc?

FRANCISC.

Il est chentille! et les foilà partis.

PERRINE.

Cela ne me surprend pas. Vous ne connaissez rien à tous ces étrangers qui viennent ici dans la saison des eaux. Au commencement, tout les enchante: le pays, le changement, les nouvelles connaissances, à qui on se donne pour ce qu'on veut, l'étonnement de trouver si loin des gens qui ne sont pas tout-à-fait des Iroquois. Il n'y en a pas un qui ne croie, en arrivant, qu'il ne passerait ici fort agréablement le reste de sa vie; mais l'ennui qui les y a amenés les y reprend bientôt, et alors tout leur devient insipide comme chez eux.

FRANCISC.

Vous parlez si vite, je comprends pas.

PERRINE.

Cette dame, qui voulait tantôt faire notre mariage à elle toute seule, elle n'a peut-être pas le sou.

FRANCISC.

Oh! il a le sou; monsieur la Docteur il lui parle avec trop de respect.

PERRINE.

Eh bien, c'est que sa fantaisie est déjà passée.

FRANCISC.

Qu'est-ce que c'est que son fantaisie? je sais pas cela?

PERRINE.

*Son fantaisie*, c'était une envie de s'occuper à quelque chose, et qui s'est passée aussi vite qu'elle lui était venue.

FRANCISC.

Je foudrais être Français pour pien entendre.

PERRINE.

Imaginez-vous que la maladie qui amène aux eaux, c'est le désœuvrement.

FRANCISC.

Désœuvrement! qu'est-ce que c'est?

PERRINE.

C'est de n'avoir rien à faire.

FRANCISC.

Ils viennent tonc ici pour troufer de l'oufrache?

PERRINE, riant.

Oui.

FRANCISC, riant.

Ah! ah! ah! ah! Moi je croyais ils fenaient seulement pour boire et pour se paigner.

PERRINE.

C'est difficile de vous faire comprendre.

FRANCISC.

Ce que je comprends pien, mamselle Perrine, c'est que je fous aime trop, et qu'il faut absolument vous soyez mon femme pour que ça ne me tourmente plus tant.

PERRINE.

Ah! quand vous serez mon mari, ça ne vous tourmentera plus!

FRANCISC.

Non, ça m'amusera.

PERRINE.

Je ne connais pas cette dame qui nous avait pris sous sa protection.... Avec un peu d'adresse....

FRANCISC.

La Docteur il la connaît.

PERRINE.

En flattant l'amour-propre....

FRANCISC.

Fous afez tant d'esprit! mamselle Perrine; arranchez tonc ça.

## SCENE IX.

PERRINE, FRANCISC, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Eh bien, eh bien, mes enfans, qu'est-ce que cela veut dire? Cette petite coquette de madame de Cœury vous laisse donc là? Je parierais que c'est par les conseils de cette importante madame de la Rabatterie, ou de ce fat de monsieur de Thècle.

PERRINE, à part.

Coquette! importante! fat!

LE DOCTEUR.

M'empêcher de faire une souscription!

PERRINE, à part.

Coquette! importante! fat! Il faut que je me mette bien cela dans la tête.

LE DOCTEUR.

Je ne sais qui aura pu dire à madame de Cœury que madame de Sennecé s'intéressait à vous; car voilà pourtant, d'après ce que j'ai deviné, tout ce qui lui a fait changer d'avis. Deux jolies femmes ne peuvent être dans un même endroit, sans qu'aussitôt il ne s'établisse une rivalité.

PERRINE, à part.

Fort bien !

LE DOCTEUR.

Comment vous a-t-elle reçus?

FRANCISC.

Il a tit mamselle Perrine il était chentille, et puis il n'a plus rien tit; il s'en est allée.

LE DOCTEUR.

Et madame de la Rabatterie, qui aime tant les airs de protection?

FRANCISC.

L'autre tame il a tit : très-chentille.

LE DOCTEUR.

Et monsieur de Thècle?

PERRINE.

Monsieur de Thècle ne les a pas démenties.

LE DOCTEUR.

Tout cela est bien galant.

FRANCISC.

Foui; mais ça n'avance pas pour la mariache.

LE DOCTEUR.

Francisc est pour le solide.

FRANCISC.

Pien solide, monsieur la Docteur.

LE DOCTEUR.

Nous allons laisser passer cette journée; et si demain il n'y a rien de plus avancé, je re-

prendrai mon projet. C'est un peu de patience à avoir. Venez, Francisc; j'ai besoin de vous.

( Le Docteur et Francisc sortent. )

## SCÈNE X.

PERRINE, SEULE.

J'aime Francisc; c'est un excellent garcon; et puis, il ne serait pas aussi bon garçon qu'il est, c'est le seul qui me convienne. Ma mère ne veut pas me le laisser épouser, parce qu'il n'est pas riche; il faut donc que je devienne riche pour pouvoir l'épouser. Mais toutes ces petites femmes qui viennent aux eaux ont beau faire de la dépense, ça n'est pas généreux. Il faut que je trouve quelque moyen.... C'est-il bien ce que je vais faire?... Quand l'intention est bonne... Le monde ne se compose que de dupes et de gens adroits; je ne veux pas être dupe, je serai adroite. Mais voici la dame importante.

# SCÈNE XI.

PERRINE, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Dites-moi, ma mie, n'êtes-vous pas la petite fille que le Docteur veut marier? (Perrine a l'air décontenancé, et feint de n'oser répondre.) Parlez, ne soyez pas si timide; une dame comme moi doit vous inspirer de la confiance.

PERRINE.

C'est que....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Eh bien?

PERRINE.

Une pauvre fille....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Après.

PERRINE.

Vis-à-vis d'une aussi grande dame....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Ecoutez, mon enfant : je suis bonne, et j'aime à rendre service aux pauvres gens; mais avant tout, je veux savoir s'ils méritent mes bontés. (Perrine fait la révérence.) Regardez-moi.

PERRINE.

Je n'ose.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Vous voulez donc vous marier ? (Perrine lève les yeux, et les baisse aussitôt.) Puisque je veux bien vous questionner, répondez-moi, au moins.

PERRINE.

Le respect....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je comprends cela. Pourtant, vous n'espérez pas que je m'intéresserai à votre mariage, si vous ne voulez pas me dire un mot.

PERRINE.

Je suis si peu habituée....

MADAME DE LA RABATTERIE.

A quoi ?

PERRINE.

Si c'était mon égale.

MADAME DE LA RABATTERIE.

A la bonne heure.

PERRINE.

Mais une comtesse.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qui vous a dit que j'étais comtesse ?

PERRINE.

Cela se voit.

MADAME DE LA RABATTERIE, lui donnant de l'argent.

Tenez. Serez-vous plus hardie à présent?

PERRINE.

De l'or!

MADAME DE LA RABATTERIE.

Me parlerez-vous, enfin?

PERRINE.

De l'or!

MADAME DE LA RABATTERIE.

Vous me plaisez. (Perrine fait la révérence.) Je veux vous marier. (Perrine fait encore la révérence.) Mais il faut que vous me parliez.

PERRINE.

Je ne puis pas.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Je vous fais donc bien peur?

PERRINE.

Pas peur.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Vous me paraissez remplie de qualités, mon enfant; vos sentimens attestent un cœur excellent. Je vous veux sincèrement du bien. Pourquoi donc ne pas me dire un mot?

PERRINE.

Madame....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Du courage. (Lui donnant de l'argent.) Prenez en-

core cela. Combien vous faut-il pour que vous puissiez vous marier?

PERRINE.

Ce n'est pas moi; c'est ma mère....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qu'est-ce donc que votre mère demanderait?

PERRINE.

Beaucoup.

MADAME DE LA RABATTERIE.

Encore?

PERRINE.

Oh! il n'y a guère qu'une duchesse qui pourrait....

MADAME DE LA RABATTERIE.

Qui pourrait....

PERRINE.

Me donner...

MADAME DE LA RABATTERIE, lui donnant sa bourse.

Tenez, portez-lui cela; et dites-lui que madame de la Rabatterie vous prend sous sa protection. Je suis contente de vous, et je trouve mon argent bien placé. Vous serez une bonne épouse et une bonne mère, j'en suis certaine. Je veux intéresser à vous toutes les personnes qui viendront ici pendant mon séjour aux eaux. Adieu, Perrine.

(Elle sort.)

## SCÈNE XII.

PERRINE, SEULE.

Est-ce un rêve? Comment! je suis aussi habile que cela? En vérité, je n'en reviens pas. Quelques révérences et des réponses sans suite..... (Elle rit.) Ah! ah! ah! Ce que c'est que de connaître les caractères. Cette dame est tout le portrait de madame de Guêtry, que j'ai servie pendant deux mois l'année dernière. Tout le monde la trouvait haute et fière; moi, j'en faisais tout ce que je voulais. Mon pauvre Francisc! Quels grands yeux il va ouvrir en voyant cette bourse! Il faut que je le cherche.

(Elle va pour sortir; madame de Cœury la retient.)

## SCÈNE XIII.

MADAME DE COEURY, PERRINE.

MADAME DE COEURY.

Venez, Perrine. Vous avez donc du mérite? Madame de la Rabatterie vient de m'assurer que vous étiez une perfection.

PERRINE.

Cette dame a bien de la bonté.

MADAME DE COEURY.

Non, elle n'en a pas trop; voilà pourquoi ce qu'elle m'a dit m'a étonnée. Elle a été sur mes brisées; car c'est moi qui devais faire votre mariage. Je l'ai promis à Francisc.

PERRINE.

Vous ne l'auriez pas promis, que je serais bien sûre que ce serait vous qui le feriez.

MADAME DE COEURY.

Qu'elle est gentille! Mais je croyais que vous comptiez sur madame de Sennecé?

PERRINE.

Madame de Sennecé!

MADAME DE COEURY.

Oui. Est-ce qu'elle est généreuse?

PERRINE.

Je n'en sais rien. Voilà deux saisons qu'elle vient aux eaux; j'ai travaillé pour elle; elle est fort difficile, par exemple.

MADAME DE COEURY.

Je le crois.

PERRINE.

Et un peu capricieuse.

MADAME DE COEURY.

Et un peu capricieuse?

PERRINE.

Elle commande mille bagatelles; et puis, que la moindre personne lui dise que c'est de mauvais goût, elle vous les laisse.

MADAME DE CŒURY.

Est-ce qu'elle vous a laissé quelque chose?

PERRINE.

Une collerette et un bien joli petit bonnet que j'ai encore.

MADAME DE CŒURY.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit pour ne pas les prendre?

PERRINE.

Comme elle a le nez long, elle trouvait que le bonnet n'avançait pas assez sur le front; elle me l'avait commandé comme cela; ce n'était pas ma faute.

MADAME DE CŒURY.

Ai-je le nez long, moi?

PERRINE.

Si madame de Sennecé avait une figure comme madame, elle aurait bien pris mon bonnet.

MADAME DE CŒURY.

Elle est ingénue! Vous me le montrerez, je verrai à l'essayer. Vous devez connaître beaucoup des personnes qui sont ici?

PERRINE.

Il n'y a pas une dame pour laquelle je ne travaille.

MADAME DE CŒURY.

Il faut venir chez moi le matin; j'ai mille choses à vous donner à faire; et puis vous me conterez vos amours.

PERRINE.

Cela sera bientôt fait. Il y a deux ans que Francisc est dans ce pays-ci; il y a un an qu'il me fait la cour; il y a six mois que je l'aime; et c'est cette année que je l'épouse.

MADAME DE CŒURY.

On dit que votre mère ne le veut pas.

PERRINE.

Parce que Francisc n'a pas d'argent; mais c'est égal.

MADAME DE CŒURY.

Comment! c'est égal.

PERRINE.

Je sais bien ce que je veux dire.

MADAME DE CŒURY.

Vous comptez sur moi.

PERRINE.

Si madame croyait à la bonne aventure?

MADAME DE CŒURY.

A la bonne aventure!

PERRINE.

Oui, madame.

MADAME DE CŒURY.

Est-ce qu'on vous a dit votre bonne aventure?

PERRINE.

Pas à moi; mais à ma mère quand j'étais toute petite, toute petite. On lui a bien assuré que je serais mariée par la plus jolie dame qui serait jamais venue aux eaux. Ainsi, vous voyez bien...

MADAME DE CŒURY.

Vous êtes une flatteuse, Perrine.

PERRINE, d'un air d'ingénuité.

Pourquoi donc, madame?

MADAME DE CŒURY.

Parce que vous voulez me faire entendre que vous me trouvez la plus jolie dame qui soit jamais venue aux eaux.

PERRINE, toujours avec ingénuité.

Je répète ce que j'entends dire à tout le monde.

MADAME DE CŒURY.

(A part.) C'est très-possible. (Haut.) Tenez, Perrine, voilà un à-compte de ce que je veux faire pour vous. (Elle lui donne une bourse.) Revenez demain; vous serez mariée par moi, entendez-vous; et il y aura une noce, une belle noce.

Vous avez des parens, des amis; invitez-les, je me charge de tout.

(Elle sort.)

## SCÈNE XIV.

PERRINE, SEULE.

Eh! mais, je m'étonne moi-même. Quoi! le grand monde ne serait que cela? En vérité, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas aussi du grand monde, moi; il me semble qu'on ne me séduirait pas aussi facilement. On ne peut répondre de rien. Si je n'avais autre chose à faire que d'écouter des gens qui me diraient que je suis jolie... c'est aussi amusant qu'autre chose. Oh! voici monsieur de Thècle.

## SCÈNE XV.

PERRINE, M. DE THÈCLE.

M. DE THÈCLE, à Perrine, qui va pour sortir.

Où allez-vous donc, mon enfant?

PERRINE.

Monsieur, j'ai affaire.

M. DE THÈCLE.

Comment! vous ne voulez pas rester un instant avec moi? Depuis si long-temps je cherche à vous parler.

PERRINE.

C'est à cause de cela.

M. DE THÈCLE.

Voilà trois ans que je vous vois embellir.

PERRINE.

Monsieur, j'étais sûre que vous alliez commencer ainsi.

(Elle va pour sortir, monsieur de Thècle la retient.)

M. DE THÈCLE.

Qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ce langage?

PERRINE.

Que voulez-vous, monsieur, je suis poltronne.

(Elle va encore pour sortir.)

M. DE THÈCLE.

Mais écoutez-moi, de grace, Perrine.

PERRINE.

J'ai toujours entendu dire que les filles qui vous écoutaient, finissaient par s'en repentir.

M. DE THÈCLE.

Qui donc a pu me calomnier ainsi?

PERRINE.

Enfin, ma mère m'a défendu de jamais lever les yeux sur vous. Chaque fois que vous vous arrêtez devant notre croisée, elle me fait baisser la tête, et elle a raison.

M. DE THÈCLE.

Vous trouvez qu'elle a raison?

PERRINE.

« Ma fille, me dit-elle, monsieur de Thècle » (car tout le monde ici sait votre nom, depuis » le temps que vous venez aux eaux), monsieur » de Thècle est un de ces jeunes seigneurs que » Satan semble avoir faits tout exprès pour perdre » les pauvres innocentes qui ne sont pas sur leurs » gardes. Et comment pourraient-elles se dé- » fendre, quand tant de belles et grandes dames » y succombent elles-mêmes?»

M. DE THÈCLE.

En vérité, Perrine, votre mère est folle. Regardez-moi donc; mais qu'est-ce que Satan m'a donc fait de si particulier?

PERRINE.

Je n'en sais rien. Ma mère a cinquante ans, je n'en ai que dix-huit; elle doit avoir plus d'expérience que moi.

M. DE THÈCLE.

Vous m'avez regardé quelquefois?

PERRINE.

Un peu.

M. DE THÈCLE.

Sans votre mère, est-ce que vous vous seriez mis toutes ces idées dans la tête?

PERRINE.

Ce n'est pas pour donner raison à ma mère, mais je crois bien que oui.

M. DE THÈCLE.

Vous me trouvez donc dangereux?

PERRINE.

Monsieur, je ne voudrais pas vous dire une chose qui vous ferait de la peine; mais je dois épouser Francisc, et je ne dois penser qu'à lui.

M. DE THÈCLE.

Ma chère enfant, je trouve cela parfait. Je ne veux pas vous détourner de ce mariage; Francisc est de mes amis, et je suis loin de vouloir lui faire du tort. Je ne vous demande qu'un peu d'estime; ce n'est pas trop exiger.

PERRINE.

Que vous fait mon estime?

M. DE THÈCLE.

Ma chère Perrine, j'y mets un très-haut prix; tout le monde ici chante vos louanges, et tout le monde a raison. Pourquoi voudriez-vous que je fusse le seul qui eût à se plaindre de vous?

PERRINE, en soupirant.

Ah! monsieur, si je pouvais parler franchement, vous verriez bien que je vous rends justice.

M. DE THÈCLE, avec transport.

Charmante enfant! éloignez un peu votre mariage. (Il présente une bourse.) Je veux y contribuer; mais dites-moi que vous ne me croyez pas dangereux.

## SCENE XVI.

M. DE THÈCLE, PERRINE, FRANCISC.

PERRINE, apercevant Francisc.

Non, monsieur.

FRANCISC, montrant la bourse que tient M. de Thècle.

Mamselle Perrine, qu'est-ce que c'est que cet argent?

PERRINE.

C'est un présent de noce que monsieur vous destine.

FRANCISC, prenant la bourse des mains de M. de Thècle, qui reste confondu.

Monsieur Thècle, c'est un pon action que fous faites, et dont nous devons être pien reconnaissans, mamselle Perrine et moi.

PERRINE, faisant la révérence.

Monsieur, nous aurons pour vous toute l'estime que l'on doit à un bienfaiteur.

FRANCISC.

Il parle bien mamselle Perrine.

M. DE THÈCLE, d'un ton d'humeur concentré.

Francisc, vous aurez une femme...

FRANCISC, faisant sonner la bourse.

Oh! j'en suis bien sûr à présent.

M. DE THÈCLE, même jeu.

Qui est au moins bien adroite.

FRANCISC.

Il fait tout ce qu'il feut.

M. DE THÈCLE, riant.

Il faut finir par en rire... Mais faire plus de cent lieues pour jouer le rôle que je viens de jouer... Enfin je m'en console; c'est la première fois que cela m'arrive. Adieu, madame Francisc.

(Il sort en riant.)

## SCENE XVII ET DERNIÈRE.

FRANCISC, PERRINE.

FRANCISC.

Comme il est gai ce monsieur Thècle! mais je ne croyais pas qu'il fût si riche. Cette bourse est bien garnie au moins!

PERRINE, tirant de sa poche celles qu'elle a reçues de mesdames de Cœury et de la Rabatterie.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans celles-ci.

FRANCISC, se frottant les yeux.

Ah! mon Dieu, j'ai pas pu, et il me semble que je vois touple.

PERRINE, lui donnant les bourses.

Vous voyez bien.

FRANCISC.

C'est-il un songe? Mais, avec toutes ces bourses, je puis vous épouser au moins trois fois.

PERRINE.

Ce n'est encore rien, auprès des promesses qu'on m'a faites.

FRANCISC.

Mamselle Perrine, che sais pas où j'en suis. Ce monsieur la Docteur il est un habile homme.

PERRINE.

Oui ; car m'indiquant le caractère des personnes à qui j'avais affaire, il m'a mis à même de distribuer

SELON LES GENS L'ENCENS.

# LA SAPHO

## DE QUIMPERCORENTIN,

OU

## IL NE FAUT PAS COURIR
### PLUSIEURS LIÈVRES A LA FOIS.

Il arrive quelquefois à la campagne et dans les garnisons qu'on a le désir de jouer des Proverbes, et qu'on est arrêté par la difficulté de trouver des femmes qui consentent à se mêler à ce plaisir. Le proverbe de *La Sapho* a été fait pour cette dernière circonstance, et le principal rôle a été joué, pour la première fois, par un colonel de hussards, qui n'avait pas cru pour cela devoir renoncer à ses moustaches. Les moustaches ne sont pas de rigueur; mais on s'apercevra aisément que cette folie, bien qu'elle ne s'éloigne pas de la décence, que l'on doit toujours respecter, ne peut être jouée que par des hommes.

## PERSONNAGES.

MADEMOISELLE ZEPHIRINE DE LESTENVILLE.
LE PRÉSIDENT, son amant.
AUGUSTE, neveu du Président.
FLORBEL, jouant { milord VASTERBOOROUG. / signor TURLUPINI. / M. MOUTONNET. }
GEORGET, valet de mademoiselle Zéphirine.

La scène se passe à Quimpercorentin, dans la maison de mademoiselle Zéphirine.

Le théâtre représente un salon.

# LA SAPHO
## DE QUIMPERCORENTIN.

### SCENE I.

AUGUSTE, SEUL.

C'est aujourd'hui le grand jour... Je suis mal à mon aise. Si Florbel allait échouer! Jusqu'ici tout va bien. Mademoiselle Zéphirine a reçu les trois lettres, dont elle est enchantée. Elle attend avec la plus vive impatience la visite de ses prétendus; et l'orgueil de trois conquêtes aussi belles la rend d'une humeur insupportable avec mon oncle. Puisse-t-elle le congédier pour jamais!

### SCENE II.

AUGUSTE, GEORGET, et, un peu après, FLORBEL.

GEORGET.

Monsieur, on vous demande.

AUGUSTE.

Qui?

GEORGET.

Un queuqz'un qui d'vient d'cheux vous, et qui n'vous y a pas trouvé.

AUGUSTE.

Mais connais-tu ce queuqz'un?

GEORGET.

Morguenne non.

AUGUSTE.

Fais-le entrer.

GEORGET, à la coulisse.

Entrez, monsieur.

AUGUSTE.

Quoi! c'est toi, Florbel? (A Georget.) Que fait ta maîtresse?

GEORGET.

Elle vient de se mettre à sa toilette.

AUGUSTE.

C'est bon; laisse-nous. (Georget sort.) Nous avons le temps de causer.

FLORBEL.

Je sors de chez toi. On m'a dit que tu étais ici; et je suis venu t'y trouver, pour prendre mes derniers renseignemens.

AUGUSTE.

Il est bien temps, au moment de mettre nos

projets à exécution. Tu es si étourdi! Je parie que tu n'en sais plus un mot.

FLORBEL.

Tu crois. Écoute; je vais te répéter ma leçon. Tu aimes à la fureur Cécile de Valbec; ses parens consentent à te la donner, à condition cependant que ton oncle t'assurera son bien; mais ton oncle ne veut pas prendre d'engagement, qu'il n'ait le dernier mot de mademoiselle Zéphirine de Lestenville, qui lui promet sa main depuis dix ans. Or, c'est pour faire donner un congé dans les règles à ton oncle, que moi, ton ami Florbel, ai déjà écrit trois lettres à ladite demoiselle Zéphirine, dans lesquelles, sous trois noms différens, je lui demande trois fois cette main, objet des désirs amoureux de ton oncle; et j'espère si bien m'y prendre, qu'avant la fin de la journée, elle lui aura préféré au moins un des trois personnages que je vais représenter, et peut-être tous les trois.

AUGUSTE.

A merveille. Que veux-tu savoir de plus?

FLORBEL.

Ce que tu ne m'as appris que bien en gros. Par exemple, qu'est-ce que c'est que cette demoiselle Zéphirine de Lestenville, qui fait soupirer depuis

si long-temps le cœur de ton oncle, le président au grenier à sel?

AUGUSTE.

C'est un composé de tous les ridicules passés, présens et futurs; une vieille folle qui s'imagine tourner toutes les têtes, et qui croit qu'on ne peut lui dire bonjour, sans lui faire une déclaration amoureuse. Tantôt prude et revêche, tantôt sentimentale ou coquette, elle agace et se mutine comme un enfant, et tout à coup s'élance dans des dissertations métaphysiques à perte de vue. Elle n'est remplie que d'un seul désir, celui d'occuper d'elle. Tour à tour poète et musicienne, la ville est inondée de ses vers et de ses sonates. En un mot, nous l'appelons la Sapho de Quimpercorentin.

FLORBEL.

Comment ton oncle, si froid, si compassé, est-il devenu le Phaon de cette nouvelle Sapho?

AUGUSTE.

Il la connaît depuis long-temps; il y est habitué; et puis, elle a été jeune, mon oncle aussi; la chronique même en a jasé dans le temps... C'est une espèce d'acquit de conscience.

FLORBEL.

Enfin, a-t-elle quelques restes de beauté?

AUGUSTE.

C'est une horreur... et quoi que tu t'imagines, je te réponds que tu seras encore surpris.

FLORBEL.

Tu ne la flattes pas.

AUGUSTE.

Je lui rends justice.

FLORBEL.

Mon plan est arrêté. Sous mon costume d'Anglais, j'attaquerai sa sensibilité; sa coquetterie, sous celui d'Italien; et je veux la faire donner au diable sous celui d'un bon propriétaire de Champagne. Laisse-moi faire, et retournons chez toi: on y a porté mes costumes; et, comme ta maison touche à celle-ci, je ne mettrai presque pas d'intervalle entre mes visites.

AUGUSTE.

Tout mon espoir est en toi.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

GEORGET, SEUL.

Tiens! ces messieurs s'en vont. On dirait qu'ils ont peur de mademoiselle. Comme alle est tourmentante aujourd'hui! alle ne trouve rien de

bien. Je l'ai lacée trois fois... j'ai cassé quinze lacets... j'en suis tout en eau. Outre cela, il m'a fallu la badigeonner de la tête aux pieds... Alle est blanche et rose à présent comme une véritable poupée. Apprêtons-ly ses mouches, et plaçons ce miroir bien au jour. Ah! ah! je l'entends chanter. Le vent est changé apparemment; car il g'n'y a qu'un instant, alle était d'une himeur insupportable.

## SCENE IV.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE. (Elle chante.)

Que de graces, que de beauté!
Que d'attraits, que de volupté!

Georget, Georget, mon petit Georget, je me trouve bien, très-bien; cette plume, qu'en dis-tu? Je viens de l'ajouter; elle me va admirablement, n'est-ce pas? Donne-moi un siège.... Devant cette glace, butor.... Tiens, prends mon sac, et relis-moi les trois lettres en question, tandis que je placerai mes mouches.

GEORGET.

Par laqueule que j'commencerai?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

N'importe.

GEORGET.

Voici celle-ci de l'Anglais.

(Il lit.)

« Mademoiselle,

« Plusieurs de mes amis, qui ont été voir les » curiosités de France, m'ont rapporté que ce » qu'il y avait de plus extraordinaire dans ce » pays, c'est vous, mademoiselle; et, comme je » veux une femme qui ne ressemble pas aux » autres, j'ai pris la poste pour aller mettre mon » cœur sous vos pieds.

« Il y sera, si les relais me servent bien, dans » la soirée du 5 courant.

« J'ai l'honneur... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est bon, c'est bon; passe à celle de l'Italien. Je l'aime de préférence aux autres, celle-là : il m'appelle ma princesse. Lis, lis donc.

GEORGET lit.

« Ma princesse... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Ma princesse!... Qu'il est gentil! qu'il est

galant! Georget, je t'avoue que je me sens un terrible penchant pour cet amant-là! Continue... Ma princesse... Eh bien! va donc.

GEORGET.

Où en étais-je?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Eh! imbécile, à ma princesse.

GEORGET.

« Ma princesse,

« S'il est vrai que vous ressembliez à une en-
» seigne de cabaret... » (Il s'interrompt.) Mademoiselle, ce n'est pas trop honnête, une enseigne de cabaret.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Non, c'est vrai; mais il le fait exprès. Continue.... Tu vas voir comme il ennoblit cela ensuite.

GEORGET lit.

« Enseigne de cabaret que j'ai vue sur la route
» de Niort, et que l'on m'a assuré être votre por-
» trait fidèle, je jure, si vous y consentez, de
» n'avoir jamais d'autre épouse que vous. Depuis
» que j'ai l'espoir de posséder l'original vivant
» de cette adorable peinture, je ne vis plus, je
» meurs, je suis mort. Oui, princesse de mon
» ame... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Ce n'est pas une princesse toute simple; c'est la princesse de son ame!... Cela me ravit; continue.

GEORGET lit.

« Oui, princesse de mon ame, je me livre à » vous, corps et biens; vous serez ma sultane... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Sa sultane! ce n'est plus une princesse, c'est une sultane!

GEORGET lit.

« Vous serez ma sultane, ma déesse... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Sa déesse! quel style! Sa déesse! Il semble que ce soit un dieu qui m'associe à sa divinité!... Je vois l'Olympe, tout ce qu'il y a de grand, de sublime, prosterné devant mon trône... Ma déesse!... Cela m'enivre.

GEORGET lit.

« Vous serez ma sultane, ma déesse, et moi » je serai votre esclave... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Je serai sa déesse, et lui il sera mon esclave. Quelle antithèse! qu'elle est bien ménagée! Une déesse, et tout de suite un esclave! Ah! que ses chaînes seront légères! Ne crains rien, charmant étranger, je sèmerai ta vie de roses toujours

nouvelles; tous tes jours se passeront dans d'amoureuses langueurs, et je n'emploierai mon pouvoir qu'à faire envier ton bonheur au reste de la terre. C'est assez, Georget, je ne veux pas en entendre davantage, j'y succomberais. Donne-moi ces lettres.

GEORGET.

Et celle de ce gros propriétaire de Champagne?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! fi! son style est lourd, sa personne doit être maussade.

GEORGET.

Je trouve pourtant sa lettre bien appétissante, moi; il y a dedans des têtes de cochon qui font venir l'eau à la bouche.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Eh bien, lis. Dans le fait, c'est aussi un hommage rendu à mes charmes; et, comme le disait la célèbre Aspasie:

Pour nous plaire, il suffit de nous savoir aimer.

GEORGET lit.

« Mademoiselle,

« Je suis un riche propriétaire de Champagne,

» et l'on prétend que l'esprit est rare dans le
» pays que j'habite; mais comme en même temps
» tout le monde prétend que vous en avez plus
» que vous n'êtes grosse, j'ai formé le projet
» d'aller vous offrir mon cœur, de vous enlever,
» et de vous emmener à Troyes, où votre répu-
» tation ne tardera pas à éclipser celle de nos
» têtes de cochon, avec lesquelles j'ai l'honneur
» d'être, charmante Hélène, votre Pâris,

» MOUTONNET. »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il y a de l'érudition dans tout cela. Ces noms d'Hélène, de Pâris; cet enlèvement, cette ville de Troyes... On voit que cela veut dire quelque chose, et que cet homme a de la lecture. Mais quelle distance de lui à mon charmant Italien!

GEORGET.

Faut-il lire le *post-scriton*?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En voilà assez. Tu dois être content; tu ne voulais voir que les têtes de cochon, tu les a vues, cela doit te suffire.

GEORGET.

Ce qui m'étonne, moi, c'est que ces trois

messieurs aient l'air de s'être donné le mot pour venir le même jour.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est une bizarrerie du petit dieu de Cythère, qui veut m'assiéger par des assauts redoublés. Amour, perfide Amour, ménage tes traits; mon faible cœur n'aspire qu'à se rendre! Frappe.

(On frappe à la porte.)

GEORGET.

On a frappé.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! l'attaque va commencer. Vois qui c'est, Georget. (Georget sort.) Zéphirine, Zéphirine, garde à vous; tenez la bride à votre cœur; songez qu'il vous a déjà fait faire bien des sottises.

## SCENE V.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, LE PRÉSIDENT, GEORGET.

GEORGET.

Monsieur le Président.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, à part.

L'insipide créature! (Haut.) Georget, donnez-moi vite mon recueil de chansons.

LE PRÉSIDENT.

Je vous salue, mademoiselle.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, minaudant.

Resterez-vous long-temps, Président? Je vous avertis que j'ai la migraine, et que je désirerais d'être seule.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien en toilette, pour une malade; il me semble que quand on ne se porte pas bien, naturellement on doit se mettre plus à son aise.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais je suis fort à mon aise.

LE PRÉSIDENT.

Peste!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Voudriez-vous que je m'affublasse d'un costume pareil au vôtre? Quelle manie d'être toujours vêtu de noir!

LE PRÉSIDENT.

Naturellement, c'est le costume de mon état.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Le costume de votre état n'a pas le sens commun; il me fait cabrer les nerfs, et voyez comme je tremble.

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis rien faire à cela.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Si fait. Jetez toute cette friperie, mettez-vous à la mode; prenez des airs évaporés; substituez à ce vilain harnois un pantalon élégant, des bottes, un habit comme tout le monde, et je pourrai supporter votre vue : mais comme cela... Ah! grands dieux, vous me faites peur.

LE PRÉSIDENT.

C'est que naturellement vous êtes devenue poltronne; car j'ai vu un temps où je ne vous effrayais pas trop.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Vous devez m'entendre.... Enfin, avez-vous pris un parti, mademoiselle? en finissons-nous? Voilà plus de dix ans que vous me promenez : je suis las.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il faut si bien se connaître avant de s'épouser.

LE PRÉSIDENT.

Il y a vingt ans que nous nous connaissons de reste.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec empressement.

Georget, sortez. (Georget sort.) Que vous êtes dur dans vos expressions : *Il y a vingt ans que nous nous connaissons de reste!* Il ne vous man-

quait plus que de continuer devant ce garçon. Vous n'avez aucun ménagement, et quand vous entrez dans vos rabachages, rien ne peut vous arrêter.... *vingt ans!*

LE PRÉSIDENT.

Oui, madame, vingt ans, et je pourrais dire plus.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec dépit.

Dites, monsieur, allons, parlez, ne vous gênez pas. *Vingt ans!* Je ne serai jamais la femme d'un homme qui me connaît depuis vingt ans.

LE PRÉSIDENT.

Voilà le grand mot lâché. J'aime cela, c'est du positif. Naturellement je suis pour le positif, moi. Dans le fond, pourquoi voulais-je vous épouser? parce que je suis seul, et qu'il vient un âge où l'on a besoin d'une compagne. Vous êtes naturellement assez remuante; vous m'auriez distrait dans mes momens de loisir.... Mais n'en parlons plus. J'ai un mariage en vue pour mon neveu, beaucoup plus raisonnable que celui que j'aurais contracté avec vous. Je lui assurerai tout mon bien, à condition qu'il viendra vivre chez moi avec sa femme; et tout naturellement j'aurai du mouvement dans ma maison, sans que je m'en mêle.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

A la bonne heure! faites la fortune de votre neveu; vous savez que je le déteste. Un petit drôle à qui j'avais donné mon portrait par amitié pour vous, et qui l'a prêté pour en faire une enseigne d'auberge. Mais ne comptez pas remettre les pieds chez moi; je vous le défends absolument. Il y a assez long-temps que vous me compromettez, et que vous me faites manquer les partis les plus avantageux. En effet, lorsque l'on voit un homme sans cesse sur les pas d'une jeune personne, qui voulez-vous qui vienne à la traverse? Nous sommes bien convenus de nos faits; à cette heure, nous n'avons plus rien à nous dire; je vous souhaite le bon soir. Vous voyez que *naturellement* je sais prendre un parti aussi lestement que vous. Adieu! monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

Adieu, mademoiselle de Lestenville, nous allons cesser de nous voir, tout naturellement comme des gens qui se connaissent depuis vingt ans; mais peut-être n'est-ce pas votre dernier mot.

(Il sort.)

# SCENE VI.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Si fait vraiment, c'est mon dernier mot. (A Georget.) Dis-moi, mon garçon, suis-je émue?

GEORGET.

Où çà, mademoiselle?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ma figure est-elle altérée? mes traits sont-ils défigurés? suis-je changée?

GEORGET.

Oh! mademoiselle a mis tant de peinture qu'on n'y peut rien voir.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Donne-moi à boire, cela me remettra. (Georget lui donne à boire.) J'entends quelqu'un, ce me semble; va, Georget, va, mon petit Georget. Demande le nom, et annonce bien poliment. (Georget sort.) Je n'entendrai plus parler de mon âge, grace au ciel! et je pourrai désormais m'en faire un à ma fantaisie et selon les circonstances.

## SCENE VII.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET, LE LORD WASTERBOOROUG.

GEORGET, annonçant.

Milord Wasterbooroug.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, se lève, et laisse tomber son mouchoir.

Milord, je suis votre servante.

LE LORD.

Mademoiselle il a laissé tomber quelque chose.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, ramassant son mouchoir.

Je vous suis obligée de votre attention, milord.

LE LORD.

Mademoiselle il doit être surpris de mon visite; il est un peu bien extraordinaire, je suppose; mais de même que Diogène le cynique il cherchait un homme; moi, mademoiselle, je cherche un femme, je le cherche depuis longtemps, et je espère, il est trouvé.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, d'un ton précieux.

Diogène cherchait un homme parfait.

LE LORD.

Moi j'ai trouvé un femme qui l'est parfaite.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Votre galanterie, milord, m'étonne et m'inquiète, car je ne croyais pas que l'on s'en piquât dans votre pays.

LE LORD.

On se pique dans le Angleterre comme aussi bien partout, quand on trouve un objet qui le méritait.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous me faites rougir, milord; et je crains bien de ne pouvoir répondre à l'idée avantageuse....

LE LORD.

Vous répondrez, je suis sûr. Écoutez, mademoiselle. L'usage, dans le Angleterre, est d'éloigner les femmes de nous autres hommes; cet usage il me déplaît beaucoup extrêmement. Voilà pourquoi je prenais un femme dans le France, où ils peuvent être toujours avec leur mari, promener avec lui, boire avec lui, et, dans le occasion, avec lui aussi fumer.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Fumer!

LE LORD.

Pourquoi pas? Je connais plus d'un femme mariée qu'il fume.... Quel âge vous avez?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vingt ans.

LE LORD.

C'est..... c'est beaucoup jeune..... Goddem! cela il me tracasse considérablement fort... Est-ce bien tout au juste?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Milord, vous devez savoir qu'une femme, en France comme partout, ne dit jamais son dernier mot là-dessus; mais si, pour vous contenter, il faut lâcher quelque chose....

LE LORD.

Lâchez, lâchez; vous me obligerez.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je vais vous traiter comme mon père; en conscience, j'en ai vingt-trois.

LE LORD.

C'est encore petitement; si vous pouviez aller jusqu'à le trentaine?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Impossible, milord, impossible; mettons vingt-cinq, et n'en parlons plus.

LE LORD.

Va pour vingt-cinq; je espère encore, quand

nous nous connaîtrons, vous avouerez plus à moi.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Jamais, milord; n'y comptez pas.

LE LORD.

A vingt-cinq ans, vous voudrez pas boire, vous voudrez que vous conserverez votre teint. Je avoue que je tiens pas à cette misère-là, moi; tout cela passe. Je me attache à ce qu'il reste. Je veux un femme qu'il soit solide.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Jusqu'ici, Zéphirine n'a été qu'un faible lierre, cherchant un ormeau pour appui.

LE LORD.

Je serai le ormeau; nous boirons ensemble pour le arroser, et nous nous appuierons l'un contre l'autre... A quand la noce?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! donnez-moi au moins quelque temps; la pudeur empêche de répondre si brusquement à de pareilles questions.

LE LORD.

Combien cela il dure la pudeur? Demain il sera passé, vous croyez?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Demain! mais c'est bien prompt.

LE LORD.

Non pas trop prompt; il faut demain il soit passé.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

A demain donc.

LE LORD.

Bien cela. Je suis plus heureux que Diogène. Voilà un femme! (Avec passion.) Adieu, milady!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Adieu, mon milord.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

GEORGET.

Voilà un drôle d'marieux! Pardine, mamselle sera ben lotie aveuc li; i's'apprête déjà à la faire fumer. Que c'est tentant un moineau comm' ça! Si j'étais femme, je sais bien qui est-ce qui ne l'épouserait pas.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il ne m'a rien dit sur ma figure.

GEORGET.

I' dit qui n' s'y connaît pas... (Il rit.) Ah! ah!

ah! mamzelle qui s'était tant fardée; v'là de la peine ben employée. (Il rit) Hé! hé! hé! hé!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! Georget, qu'une jeune personne est à plaindre, quand elle est au moment de décider son sort! Si les deux autres ne me conviennent pas mieux que celui-là, je serai obligée de revenir au Président, à qui pourtant j'avais donné son congé de bien bon cœur.

GEORGET.

Vous lui avez donné son congé? Ah! tant mieux. Je dis vrai: oui, pour avoir un bourgeois, monsieur Milord me plairait davantage.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais ce ne sera ni l'un ni l'autre. Non, non, je le vois d'ici; j'ai des pressentimens; mon cher Turlupini, toi seul auras la pomme.

GEORGET.

I' n' faut pourtant pas vous presser d' lui rien promettre, qu' vous n'ayez vu l'homme aux têtes de cochon.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ne crains rien.

GEORGET.

C'est que j' trouve qu' vous n'avais pas d' défense; la belle nécessité d'appeler tout de suite c' t' autre votre Milord!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Cela n'engage à rien ; c'est pour lui tenir le bec dans l'eau en attendant que je me sois décidée.

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, TURLUPINI.

TURLUPINI, avec volubilité.

Z'éntre sans mou faire annoucer, mon adourable, tant z'ai d'impatience de tomber à vos pieds. (Changeant de ton.) Ma, zou mou trompe assourément, mademiselle; vous n'êtes pas la personne que zou serche. C'est oune demiselle à marier, et vous n'êtes pas d'âge que ze crois.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Qu'entendez-vous, je ne suis pas d'âge?

TURLUPINI.

Votre extrême zounesse...

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

On n'est pas si jeune, quand on a dix-sept ans.

TURLUPINI.

Zou souis ravi, ensanté, transporté. Voilà mon enseigne en sair et en eau. Piou balle, il est vrai;

ah! beaucoup piou balle, extrêmement beaucoup piou balle!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, bas à Georget.

Georget, mon petit Georget, m'étais-je trompée? Est-il aimable!

TURLUPINI.

Quels yeux! quelle bouche! quel teint! Voyons vos dents. (Zéphirine montre ses dents.) Parfait, pious que parfait!... Vous santez, vous dansez, vous zouez de la harpe, du piano, de la guitare, de la flûte? Oui, oui, vous zouez de tout cela; ze le vois, mon cœur me le dit. Donnez-moi cette menotte.

(Elle lui donne sa main, qu'il serre fortement.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, criant.

Aïe! comme vous me serrez; vous me faites mal.

TURLUPINI.

Ze voudrais vous en faire cent fois piou; ze voudrais vous manzer, vous dévorer, vous...

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Quelle pétulance, seigneur, y pensez-vous?

TURLUPINI.

La délicieuse union que nous allons faire! Ze vous adorerai, vous m'adorerez, nous nous adorerons... et puis nous sauterons, nous danserons.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec ingénuité.

Est-ce là tout ce que nous ferons, signor ?

TURLUPINI.

Bast ! ce ne sont là que les bagatelles de la porte... Zou vous sourprendrai, zou vous éblouirai, zou veux vous donner la barlue... Ma, quel est ce garçon ? Est-il votre fils, votre frère, votre cousin ? Quel qu'il soit, ma toute aimable, ordonnez-lui de sortir ; sa présence m'importoune.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec effroi.

Georget, restez, au contraire. Juste ciel ! seigneur, que voulez-vous de moi ? Vous me faites trembler. Ah ! grands dieux ! quel amour !

TURLUPINI.

Il est tel que vous devez l'inspirer. Oui, ma sultane, ze vous adore. (Il tombe à ses pieds, et se relève aussitôt.) Et vous ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En vérité, je ne sais que répondre.

TURLUPINI.

Quoi ! refuseriez-vous le seigneur Turloupini pour votre époux ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je ne dis pas cela.

TURLUPINI.

Que dites-vous donc ? Parlez, répondez : vous me faites endurer mille martyres.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Croyez-vous que je sois à mon aise? Je ne me suis jamais trouvée à pareille fête.

TURLUPINI.

C'est que la plupart des hommes sont de glace... et moi ze souis de feu. Répondez, de grace, répondez : m'aimez-vous ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Oui, oui, cent fois oui.

TURLUPINI.

Quel poids de moins sur mon ame ! Ze respire, ze renais... A présent, ma chère épouse, mettez-moi au fait de votre cœur... Suis-ze le premier qui l'ai fait palpiter ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Sans doute.

TURLUPINI.

Mais au moins, quelqu'homme vous a-t-il déjà recherchée ?... Vous ne répondez pas ! (Avec fureur.) Justes dieux ! quel est ce mortel ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est un président au grenier à sel.

TURLUPINI.

L'avez-vous conzédié ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Oui.

TURLUPINI.

Reconzédiez-le. Écrivez-lui devant moi, ze vous en supplie.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je vous assure, seigneur, que cela est inutile.

TURLUPINI.

A la bonne heure. Ze vais envoyer ici mes malles, mes zens, mes sevaux, ma voiture... Dans oun instant nous serons en ménaze.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais il faut encore bien des choses pour que je sois votre femme.

TURLUPINI.

Le pious fort est fait.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je ne crois pas.

TURLUPINI.

Bagatelles! Adiou, adiou; zou roviens tout de suite.

(Il sort.)

# SCENE X.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

GEORGET.

V'là encore un bec dans l'eau, n'est-ce pas, mamzelle?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je n'en sais rien. Il est si pressant, qu'il m'a presque subjuguée.

GEORGET.

Adieu l'homme aux têtes de cochon.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Nous verrons; je ne dis encore rien.

GEORGET.

J'parierais ben que ce sera là mon bourgeois.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Avoue toi-même qu'il est séduisant. Quelle chaleur! quelle volubilité! Je me suis trouvée sotte vis-à-vis de lui. Qu'en penses-tu?

GEORGET.

Mamzelle m'a paru comme à l'ordinaire. Avez-vous entendu qu'il me prenait pour votre fils?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Savait-il ce qu'il disait? Son amour lui tourne la tête.

GEORGET.

Et pis, mamzelle qui n'se donnait que dix-sept ans. Est-ce que vous n'aviez pas non plus la tête à vous?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Pourquoi restez-vous là quand je reçois du monde? Où avez-vous vu qu'un valet soit toujours planté comme un piquet dans l'appartement de sa maîtresse, quand elle est en société?

GEORGET.

Ma foi, mamzelle, bien vous en a pris; car, sans moi, je ne sais pas avec ce beau monsieur, du train dont il y allait...

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Croyais-tu que j'avais peur? Que tu es innocent!... On fait comme cela.

GEORGET.

Mamzelle, v'là le troisième qui arrive; faudra-t-il que je reste.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Non.

(Georget sort un instant, et rentre aussitôt pour annoncer.)

GEORGET.

Monsieur Moutonnet de Champagne.

(Georget s'en va.)

## SCENE XI.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, M. MOUTONNET.

M. MOUTONNET.

Ma fine ! mademoiselle, il y a loin de chez moi ici, quoique ce soit tout pavé. (Il rit.) Hé ! he ! hé ! Le livre de poste dit cent soixante-dix lieues, et moi je parierais bien pour cent soixante-dix-huit au moins.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous venez de Troyes, monsieur ?

M. MOUTONNET.

Oui, mademoiselle, en droite ligne ; mais tout ça ne dit rien, parlons affaires. Vous avez reçu ma lettre ; qu'en pensez-vous ? elle n'est pas trop champenoise, n'est-ce pas ? (Il rit.) Ha ! ha ! ha ! Vous avez dû sentir ce qu'il y a de joli, pour un habitant de Troyes, à vous appeler charmante Hélène. (Il rit.) Ha ! ha ! ha ! Ces choses-là ne sont pas perdues avec les gens d'esprit, et vous en avez, m'a-t-on dit. Ah ! ça, je voudrais bien savoir à quoi l'on reconnaît qu'une personne a de l'esprit.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En causant avec elle.

M. MOUTONNET.

Je pourrais causer long-temps sans m'apercevoir de cela; moi. (Il rit.) Ha! ha! ha! Il y a des choses que l'on voit, et qui sont à la portée de tout le monde; par exemple, je dirais bien à peu près ce que vous pesez. (Il rit.) Hé! hé! hé! Je ne demanderais pas non plus si vous êtes jeune et belle, on me rirait au nez. (Il rit.) Hé! hé! hé! Mais si vous avez de l'esprit, c'est autre chose.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

A moins d'être un sot, il est facile d'en juger.

M. MOUTONNET.

Voilà ce que je dis : vous avez de la réputation, ainsi vous avez de l'esprit, parce que, comme dit cet autre, il n'y a pas de feu sans fumée, et bien vous en prend, car c'est une fière ressource quand on a perdu tout le reste. Mais, dites-moi un peu, pourquoi vous requinquez-vous comme une poulette? Il me semble que votre esprit devrait vous servir à voir que cela ne vous sied point.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Où voyez-vous que je sois requinquée? à peine suis-je habillée; je ne suis qu'en négligé; dans le plus strict négligé.

M. MOUTONNET.

Et comment vous mettez-vous donc lorsque vous êtes parée?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Comme les muses, monsieur Moutonnet, comme les muses; sans fichu, le dos, les bras et ceci (montrant sa poitrine) à découvert.

M. MOUTONNET.

N'allez pas faire de ces plaisanteries-là quand vous serez chez nous, dà.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Plaisanteries! Vous êtes un plaisant visage, vous-même. Ne craignez rien, monsieur Moutonnet, je ne ferai chez vous ni de ces plaisanteries-là, ni d'autres.

M. MOUTONNET.

Diable! c'est que nos Champenois sont si bêtes, qu'ils vous regarderaient comme un carême-prenant.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Carême-prenant! carême-prenant! celui-là est inouï.

M. MOUTONNET.

Résumons-nous. Je vous ai annoncée dans mon endroit comme une personne capable de renouveler l'esprit de la génération; on vous y attend sur ce pied-là; vous serez comme la maî-

tresse d'école du pays; vous leur montrerez à faire des vers, des amphigouris, des charades, des almanachs de Mathieu Laensberg, afin que nous ne tirions plus les nôtres de Liège.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je leur montrerai à envoyer promener des imbéciles comme vous.

M. MOUTONNET.

Eh bien! à la bonne heure; tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne leur montriez pas ce que vous venez de me montrer.

(Il indique la poitrine.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Avez-vous fini, monsieur? Y a-t-il assez longtemps que vous abusez de ma patience?

M. MOUTONNET.

Vous voulez en venir au fait; vous êtes pressée la commère. (Il rit.) Ha! ha! ha! Je vous vois d'ici, vous voudriez déjà être madame Moutonnet... ça viendra, ça viendra. (Il rit.) Ha! ha! ha! comme elle me regarde! On voit qu'anciennement l'amour a passé par là; il y en a encore quelques traces.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, en fureur.

Georget! Georget! Georget!

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET, accourant.

Eh ! grands dieux ! qu'y a-t-il donc, not' maîtresse ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mettez-moi monsieur à la porte.

M. MOUTONNET, d'un air surpris.

Êtes-vous folle ? que vous ai-je fait ? Je me tue à vous dire des choses agréables, et c'est comme cela que vous y répondez !... Allez vous promener... Parbleu ! je ne serai pas embarrassé pour vous remplacer. Adieu, muse.

(Il sort.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Adieu, buse... (Elle se laisse tomber sur un siège.) Le vilain homme !

## SCENE XIII.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

GEORGET, à lui-même.

Morguenne ! queu guignon ? Mamzelle n'é-

pousera pas s'tila qui m' convenait l'mieux. J'vois c' que c'est; il aura voulu la cajoler, et i s'y s'ra mal pris. Faut tant d' mitaines avec mamzelle. (Il regarde mademoiselle Zéphirine qui paraît évanouie.) Mamzelle, dites donc, mamzelle, est-ce qu'il vous a dit quelque chose de saugrenu? Vous n'avez pas voulu que je reste aussi; ça l'aurait t'nu en respect.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, se levant brusquement.

Donne-moi un verre de vin pur.

GEORGET, lui apprêtant à boire.

(A part.) C'est bon ça. Quand je lui vois demander du vin pur, je m' dis la v'là dans son état naturel.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FLORBEL.

FLORBEL, la surprenant buvant.

(Accent anglais.) Le mademoiselle il s'apprend déjà pour devenir milady.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Que veut cet homme?

FLORBEL.

(Accent italien.) Perque, perqua, ma princesse,

vous ne reconnaissez pas lou signour Tourloupini ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous ?

FLORBEL.

(Accent champenois.) Je suis chargé de la part de monsieur le Président au grenier à sel, de vous remettre la présente que voici.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Georget, qu'est-ce que cela veut dire?

FLORBEL.

(Accent naturel.) Mademoiselle, j'ai de grandes excuses à vous demander. Pour vous plaire, assurément, j'aurais dû chercher à me mettre en quatre; je n'ai pu aller que jusqu'à trois, et c'est un tort. Vous voyez en moi milord Wasterbooroug, le signor Tourloupini, et monsieur Moutonnet, votre petit serviteur de tout mon cœur.

(Il s'enfuit.)

## SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, d'un air embarrassé.

Georget, je parie que tu n'avais pas deviné que c'était une même personne; moi, j'avais vu

le jeu. C'est une facétie du Président. Tu vas voir sa lettre.

(Elle lit.)

« Mademoiselle,

» D'après votre dernier mot, je viens de con-
» clure, d'une manière irrévocable, le mariage
» de mon neveu, à qui j'assure tout mon bien;
» ce qui m'empêchera d'être à l'avenir aussi na-
» turellement que par le passé, votre très-humble
» serviteur. »

GEORGET.

Mamzelle avait-elle aussi deviné celui-là? Savez-vous que vous avez tout l'air d' rester fille?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Regarde-moi donc; une figure comme cela peut-elle craindre quelque chose? Pour un de perdu, cent de retrouvés.

GEORGET.

Oui; mais en attendant...

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En attendant, je suis une leçon pour les jeunes filles qui veulent courir deux lièvres à la fois, et qui restent entre deux selles...

(Elle fait la révérence et s'assied par terre.)

# LE DUEL,

OU

# QUI PERD PÈCHE.

## PERSONNAGES.

MADAME DERVILLE.
HIPPOLYTE, son petit-fils.
FÉLIX, cousin d'Hippolyte.
SAINT-LÉGER, ami d'Hippolyte.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

# LE DUEL.

## SCENE I.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE.

MADAME DERVILLE.

Non, je ne te laisserai pas; je suis ta grand'-mère; j'ai le droit de te donner des conseils, et je t'en donnerai.

HIPPOLYTE.

Je les recevrai toujours avec beaucoup de respect.

MADAME DERVILLE.

Tu les recevras comme tu voudras, mais tu les recevras. Les conseils d'une femme de mon âge ont d'ailleurs cela de bon, que l'on peut les traiter de radotage au besoin. Je ne vois donc pas pourquoi j'hésiterais à te dire tout ce que je pense de ta conduite depuis que tu es à Paris.

HIPPOLYTE.

Il n'y a rien à redire à ma conduite.

MADAME DERVILLE.

Tu me comprends bien. Il y a deux ans que

ton père fut victime d'une disgrace fort injuste assurément, mais qu'il pouvait faire adoucir; au lieu de cela, il se cabre, il fait le jeune homme, et ne veut plus entendre à rien. Il quitte Paris, t'emmène avec lui, et vous voilà confinés, comme deux ours, au fond de la Bretagne. A mon âge, une séparation paraît éternelle. J'écris lettre sur lettre, dans l'espoir de faire changer cette résolution; ton père est inflexible. Je me borne enfin à lui demander qu'il te permette au moins de venir passer quelque temps à Paris auprès de moi; il y consent; et, quand je devrais me féliciter de ce bonheur, tu t'arranges si bien qu'en vérité je ne sais plus qu'en penser.

HIPPOLYTE, en riant.

Voilà un reproche qui me serait bien sensible, si je ne savais pas qu'aujourd'hui la mode à Paris est de ne parler que par énigmes.

MADAME DERVILLE.

Je ne suis plus les modes depuis long-temps, et tu peux croire que je te parle très-franchement. Je vois avec peine qu'un homme de ton âge se soit mis dans la tête de ne pouvoir supporter personne. Je ne sais quelle perfection idéale vous avez rêvée dans votre Bretagne; mais quand toi et ton père vous n'auriez jamais connu le monde, vous ne me paraîtriez pas plus sau-

vages. La solitude fausse parfois le jugement; c'est surtout ce qui me faisait désirer de te ramener à Paris.

HIPPOLYTE.

Vous m'étonnez, madame.

MADAME DERVILLE.

Madame! Allons, voilà que je ne suis même plus sa mère.

HIPPOLYTE, lui baisant la main.

O ciel! et la meilleure des mères! Mais je ne vois pas ce que vous voulez de moi. Quand nous avons quitté Paris, la société n'était que ridicule, et l'on pouvait encore en rire; mais elle est devenue insoutenable. Vous en conviendriez vous-même, si vous n'aviez pas décidé de me faire la guerre.

MADAME DERVILLE.

Qu'elle soit insoutenable, est-ce une raison pour aller rompre des lances partout, comme tu le fais?

HIPPOLYTE.

Si vous appelez rompre des lances ne pas vouloir paraître dupe de toutes les hypocrisies dont on est assailli; s'il faut absolument renoncer à toute dignité pour servir de compère dans chaque parade qu'on improvisera devant moi, j'aime mieux vivre seul, en vérité.

MADAME DERVILLE.

Comme Gil-Blas, qui prenait sa mauvaise humeur pour de la philosophie.

HIPPOLYTE.

Vous n'allez plus dans le monde; vous ne savez pas ce qu'il est devenu. Il y a une affectation de vertus, une impudence d'exaltation à froid, une humilité orgueilleuse qui révoltent. Les personnes que vous recevez sont choisies apparemment; car soyez persuadée que votre sang bouillonnerait comme le mien, si vous voyiez, si vous entendiez tout ce que je vois, tout ce que j'entends.

MADAME DERVILLE.

Mon sang a été rafraîchi par bien des hivers, mon enfant; je ne sais plus ce qui le ferait bouillonner aujourd'hui. Et quant à cette hypocrisie dont tu te plains si amèrement, j'en ai vu de tant d'espèces! Dans ma jeunesse, on était encore hypocrite pour ou contre Jansénius ou Molina. Ah! dame, je te parle du temps du déluge! Plus tard, l'hypocrisie s'appliquait à de la musique. Des gens qui ne connaissaient pas la valeur d'une note, qui avaient des oreilles d'airain, s'extasiaient au nom de Gluck ou de Piccini. Ensuite, on a été hypocrite de philosophie, de philantropie, de mauvaises mœurs, de ré-

formes de tout genre. Tu as vu, comme moi, l'hypocrisie de la gloire que l'on mettait au-dessus de l'honneur; tu vois celle-ci; tu es jeune, et tu en verras d'autres qui feront bouillonner ton sang jusqu'à l'âge où le sang ne bouillonne plus.

HIPPOLYTE.

Comme je serai toujours raisonnable...

MADAME DERVILLE.

Oui, sans doute; mais s'il y avait beaucoup de gens raisonnables comme toi en France, on manquerait de petites-maisons pour les loger.

HIPPOLYTE.

Dans toutes les hypocrisies que vous m'avez nommées, je ne vois que des travers d'esprit; mais dans celle qui règne aujourd'hui, il n'y a que de la cupidité. L'hypocrisie, a-t-on dit, est un hommage rendu à la vertu; bien, quand c'est pour cacher quelque défaut, quelque vice; mais quand ce n'est que pour avoir de l'argent, c'est un hommage rendu à l'argent.

MADAME DERVILLE.

Ne crois pas que les hommes aient été plus désintéressés dans un temps que dans un autre. On faisait très-bien ses affaires avec Jansénius ou Molina. Ces noms-là étaient toujours sous la protection d'hommes puissans, qui payaient fort

largement leurs adeptes, et qu'on dupait en flattant leur manie, comme on dupe ceux d'aujourd'hui.

HIPPOLYTE.

Alors, il faut retourner dans les bois.

MADAME DERVILLE.

Non; il ne faut que se faire le raisonnement que je me suis fait quand j'avais encore besoin de raisonner. La société, me disais-je, n'est composée que de mendians. En veut-on aux mendians que l'on trouve dans les places publiques, de toutes les ruses qu'ils emploient pour attirer l'attention des passans? Est-il jamais venu à l'idée de personne de leur reprocher les emplâtres dont ils se couvrent, ou les jambes de bois dont ils feignent d'avoir besoin? Eh bien, en regardant de même d'autres mendians qu'on rencontre dans le monde, au lieu de se laisser suffoquer à la vue des stratagèmes qu'ils inventent pour attirer aussi l'attention sur eux, il faut se dire tout simplement : « C'est leur emplâtre ou leur jambe de bois. »

HIPPOLYTE.

Je vous comprends fort bien, et j'emploierais volontiers ce remède, si vos mendians de salons voulaient me tenir quitte pour cela; mais ils veulent me convertir, et je ne pourrais pas dire

de quel jargon ils se servent ; mais il est certain que, pour avoir cherché à le deviner, je me suis senti comme imbécile. Je doutais de moi-même ; et, si je ne me fusse répété cent fois que je ne voulais rien, que je ne demandais rien, qu'aucune place, aucun argent ne me tentaient, je n'aurais pas été sans quelque inquiétude. Il est clair que je suis un réprouvé.

MADAME DERVILLE.

Rassure-toi à cet égard ; je suis bon juge, et je puis t'assurer qu'à tes bouillonnemens près, tu es un excellent jeune homme.

HIPPOLYTE.

Je vais plus loin que vous, car je trouve que mes bouillonnemens en sont la preuve.

MADAME DERVILLE.

A la bonne heure ! Mais à présent que ta réputation est faite, que tu ne peux plus y ajouter ; à présent que te voilà renommé comme le plus grand ennemi de toutes les faussetés en circulation, fais quelque chose pour moi. Je suis vieille, bien vieille ! puisqu'après avoir fait si long-temps un secret de mon âge, je mets à présent de la coquetterie à l'avouer : n'effarouche pas, je t'en conjure, par des éclats déplacés, le peu de personnes qui veulent bien ne pas m'abandonner tout-à-fait. J'avais compté

sur toi pour m'acquitter des visites que je ne puis plus rendre; je t'envoyais partout comme mon représentant; j'ai bien réussi : mon représentant n'est qu'un Don-Quichotte!

HIPPOLYTE.

Ma chère maman, que n'employez-vous à cet office mon cousin Félix qui demeure avec vous, et que vous dites si charmant?

MADAME DERVILLE.

Ton cousin Félix n'est que mon petit-neveu, et l'honneur qu'il peut me faire ne m'est pas aussi direct que celui qui me viendrait par toi. Certainement, Félix est aimable; toutes les vieilles de ma connaissance en sont dans l'admiration. Il est doux, il est complaisant, rien ne lui coûte pour se faire bien venir de tout le monde. Avec moi surtout c'est un miracle de soins et d'attentions; jamais la plus légère humeur, la moindre contrariété. Je crois bien qu'il pense quelquefois que je suis plus âgée que lui, et qu'il y aurait de l'injustice de ma part à l'éloigner tout-à-fait de ma succession; c'est tout naturel. Dans ce monde-ci, rien pour rien. Mais je voudrais qu'il pût deviner que je ne l'oublierais pas davantage quand il serait un peu moins flexible.

HIPPOLYTE.

Je suis bien curieux de le revoir et d'admirer les progrès qu'il a pu faire depuis deux ans que nous sommes séparés.

MADAME DERVILLE.

Il revient aujourd'hui. Le voyage qu'il a été obligé de faire le contrariait beaucoup, à cause de ton arrivée; mais il ne pouvait pas s'en dispenser.

HIPPOLYTE.

Je vais l'étudier avec le plus grand soin, et tâcher, autant qu'il sera en mon pouvoir, de marcher sur des traces aussi glorieuses.

MADAME DERVILLE.

Ne t'en avise pas; ce serait à mourir d'ennui. Il est peut-être agréable d'avoir auprès de soi une personne de son caractère; mais ce serait trop d'en avoir deux. Je ne te demande pas de nouvelles qualités; je te demande, au contraire, d'adoucir celles que tu as.

HIPPOLYTE, lui prenant la main avec amitié.

Allons, allons, je veux devenir parfait; je veux tout croire, tout admirer. Le monde n'est certainement composé que de douces colombes et d'innocens agneaux; chacun est prêt à se sacrifier pour le bonheur de tous. L'égoïsme a déserté la France; on n'en voit de traces nulle

part. Personne n'a rien à cacher; la candeur est dans toutes les ames, et si l'on peut se plaindre de quelque chose, c'est de n'avoir plus rien à blâmer.

MADAME DERVILLE.

Prends-le sur ce ton, c'est très-bien; j'aime mieux cela que des emportemens, et tu pourras du moins espérer de mettre les rieurs de ton côté; car voilà ce qui est rassurant dans chaque comédie que l'on joue, c'est qu'il y a toujours des spectateurs désintéressés. On ne peut pas payer tout le monde; et ces spectateurs demandent une autre pièce quand celle-là les ennuie.

HIPPOLYTE.

Mais les comédiens se retirent bien nantis.

MADAME DERVILLE.

Ceux-là ou d'autres, peu importe.

HIPPOLYTE.

Que les hypocrites actuels soient honnis comme ils le méritent, je ne demande plus rien.

MADAME DERVILLE.

Enfant, tu les auras bientôt oubliés pour entrer de nouveau en fureur contre ceux qui les remplaceront. Mais voici ton cousin Félix.

## SCÈNE II.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE, FÉLIX.

FÉLIX, d'un ton doucereux.

Bonjour, ma bonne tante, bonjour, cher Hippolyte; combien j'ai désiré cette heureuse réunion! Je reviens d'un endroit délicieux, où l'on a eu pour moi les soins les plus touchans; mais vous n'étiez là ni l'un ni l'autre, et mon âme n'était pas contente.

MADAME DERVILLE.

Ton divertissement a-t-il réussi?

FÉLIX.

Au-delà de toute expression. Cette fête de famille était vraiment celle du sentiment. On était ému, on était attendri: et au dénouement chacun fondait en larmes.

HIPPOLYTE.

Dans un divertissement?

FÉLIX.

Oui, mon ami. Mais n'y a-t-il pas des larmes qui viennent du cœur, et qui font plus de bien que les éclats bruyans de la joie?

MADAME DERVILLE, à Hippolyte qui regarde son cousin d'un air d'étonnement.

Tu ne conçois pas cela, toi qui aimes les éclats. Félix est doux et pacifique, et quoique tu sois toujours prêt à faire la guerre, comme vous êtes bons tous les deux, je suis sûre que vous vous entendrez fort bien ensemble. Adieu; mes enfans, je vous laisse. (Elle prend la main d'Hippolyte, et lui dit bas avec une intention marquée.) Adieu, Hippolyte; sois sage.

FÉLIX.

Ma bonne tante, voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à votre appartement?

MADAME DERVILLE.

Eh! non. Je ne suis plus un enfant; on peut me laisser aller toute seule.

(Elle sort.)

## SCÈNE III.

HIPPOLYTE, FÉLIX.

HIPPOLYTE.

Excellente femme! quelle sérénité à son âge!

FÉLIX.

Tu as dû la trouver changée?

HIPPOLYTE.

Pas du tout.

FÉLIX.

Cependant, depuis six mois, c'est bien sensible; et ton père a agi de prudence en t'envoyant auprès d'elle.

HIPPOLYTE, d'un ton sévère.

Mon père n'a pas tant de prévoyance. Mais changeons de discours : tu es donc poète?

FÉLIX.

Ne badine pas : j'ai des succès, de grands succès; j'ai déjà fait gémir la presse.

HIPPOLYTE.

Et le libraire, peut-être. Ta muse, à ce qu'il me paraît, est vouée au genre sentimental.

FÉLIX.

Ma muse est chaste et pure comme la fille du désert; toutes mes pensées, dirigées vers les hautes régions, ne me permettraient pas de descendre à des sujets terrestres et mondains. C'est profaner la poésie, qui est le langage des dieux, que d'en revêtir des conceptions réprouvées par la morale. Je fais des odes; et pour concilier, autant que possible, la faiblesse humaine avec la sévérité de mes préceptes, je tâche de toucher la terre avec l'un de mes pieds, tandis que de l'autre je m'élance dans le ciel.

HIPPOLYTE.

Cela ne laisse pas que de faire une grande enjambée.

FÉLIX.

Cher Hippolyte, crois-moi, quitte ce ton de plaisanterie que le bon goût réprouve tout-à-fait aujourd'hui. Le monde a revêtu une forme nouvelle; nous ne sommes plus au temps des Saturnales de l'esprit, où tout passait pourvu qu'il excitât le rire; nous sommes graves jusque dans notre gaieté.

HIPPOLYTE.

Veux-tu que je continue ce tableau? Nous ne nous occupons plus de médisance, et nous nous arrachons les satires que l'on fait contre nos amis. Nous ne fréquentons plus les spectacles, et, dès six heures, il n'y a plus de place dans aucun. Nous fuyons toute espèce de fêtes, et aucune démarche ne nous coûte pour nous procurer une invitation de bal chez des inconnus. Nous visons à toutes les perfections, et nous sommes vains jusqu'à la puérilité, envieux sans aucune mesure, gourmands comme des enfans, joueurs, libertins, et nous n'avons pour couvrir ces vices qu'une fausseté insigne, et qui est pire que tout le reste.

FÉLIX.

Hippolyte, cher Hippolyte, de quel démon es-tu donc possédé ? Juste ciel! ne va pas blasphémer de la sorte; tu troublerais la société jusque dans ses fondemens.

HIPPOLYTE.

Ne vois-tu pas que je plaisante ? Suis-je depuis assez de temps à Paris pour avoir vu tout cela ? C'est un tableau de fantaisie qui ne ressemble à rien. La France a été corrompue; il faut l'avouer : mais aussitôt qu'on l'a voulu, elle est devenue parfaite; il n'en a coûté que de le vouloir; et l'on aurait eu grand tort de différer davantage, car cela n'a dérangé personne.

FÉLIX.

Si c'est ainsi que l'on pense en province, je me félicite bien de ne jamais avoir quitté Paris.

HIPPOLYTE.

En effet, Paris est la ville sans tache; c'est la métropole de ces honnêtes chevaliers d'industrie qui font éclore chaque jour une invention nouvelle. Par malheur, la précipitation qu'ils y mettent se reconnaît à la grossièreté de leur ouvrage; mais que leur importe, s'ils en retirent le prix qu'ils s'en étaient promis ?

FÉLIX.

Ton père a de la fortune, mon ami; celle de

ta grand'mère ne vous échappera pas; tu peux parler comme bon te semble. Mais si un jeune homme comme moi, qui n'ai rien, tenait de semblables discours, il faudrait qu'il renonçât à jamais à se faire un sort.

HIPPOLYTE.

Voilà qui est bien; cet aveu est franc; cela me plaît. Pourquoi chacun ne s'explique-t-il pas ainsi? Que pourrait-on répondre à des gens qui vous diraient tout bonnement : « Je ne puis pas parler comme vous, j'ai besoin d'une place, il faut bien que je me conduise comme je le fais. »

FÉLIX.

Cela serait fort amusant, tout le monde dirait la même chose.

HIPPOLYTE, en riant.

Tout le monde! c'est beaucoup. Quoi! tout le monde aujourd'hui a besoin de places?

FÉLIX.

Que veux-tu, mon cher? Le luxe envahit tout.

HIPPOLYTE.

Et qu'est-ce donc alors que cette réforme que tu me vantais tout à l'heure?

FÉLIX.

Elle n'est pas encore complète; et les gens qui

se sont imposé le devoir de la tenter, ont bien senti qu'ils ne pouvaient le faire avec quelque espérance de succès, qu'en se conformant à la faiblesse du siècle. C'est ce qui explique leur empressement à se charger d'emplois importans qui les mettent à même de répandre beaucoup de grâces.

HIPPOLYTE.

Que je les plains! Ainsi c'est notre perversité qui les contraint à tenir un état de souverains. Ces somptueux dîners qu'ils donnent, ces palais magnifiques qu'ils habitent, ces salons resplendissans qu'ils tiennent ouverts à tous venans, sont autant de sacrifices que nous leur imposons. Ils aspirent à la vie ascétique, et nous les forçons à s'entourer de toutes les pompes de l'enfer.

FÉLIX.

Il est impossible de parler raison avec toi.

HIPPOLYTE.

Ces martyrs d'une nouvelle espèce te sont-ils bons à quelque chose au moins? Je t'assure que cette question est de très-bonne foi, et que je ne te pardonnerais pas de te faire leur panégyriste sans aucun dédommagement. Tiens-tu à quelqu'un d'entre eux? T'es-tu fait un état?

FÉLIX.

Je n'ai qu'une position. Aujourd'hui qu'on a besoin d'hommes de lettres pour une foule de choses, j'ai cherché à me distinguer parmi ceux qui peuvent inspirer le plus de confiance.

HIPPOLYTE.

J'entends, tu es comme en magasin. Mais êtes-vous beaucoup de concurrens dans le même genre?

FÉLIX.

Que trop, malheureusement. Il n'y a pas assez d'états pour les jeunes gens qui ont reçu de l'éducation, et qui veulent vivre honorablement.

HIPPOLYTE.

C'est-à-dire à rien faire.

FÉLIX.

Ceux qui n'ont pas de conscience regardent d'où vient le vent, et ils se laissent pousser; d'autres plus heureux trouvent que les opinions qui règnent sont d'accord avec les leurs, et ils se mettent à les servir. Mais souvent on les confond tous ensemble, et ceux qui manquent de conscience arrivent presque toujours les premiers.

HIPPOLYTE.

C'est fatal. Pauvre Félix! Ainsi vous êtes tous là avec vos consciences à attendre quelqu'un

d'assez fin pour les démêler. Ce n'est pas une petite besogne pour ce quelqu'un-là. Combien comptes-tu de consciencieux, à peu près?

FÉLIX.

En vérité, je ne connais que moi, et un autre jeune homme cependant, mais qui est mort l'année dernière.

HIPPOLYTE.

A ta place, au lieu de me faire le champion d'une ingrate coterie, je travaillerais pour le public; je ferais des pièces de théâtre.

FÉLIX.

Le ciel m'en préserve; je crains trop de me susciter des ennemis.

HIPPOLYTE.

Tu t'arrangerais. Tu ne peindrais pas les hommes tels qu'ils sont, tu les peindrais tels qu'ils veulent paraître. Avec cela, on se fait adorer.

FÉLIX.

Non, non, je ne veux rien composer d'important que je ne me sois mis dans une position littéraire.

HIPPOLYTE.

Et comment te mettras-tu dans une semblable position, si tu ne fais rien d'important?

FÉLIX.

Avec des protecteurs, mon cher, avec des pro-

tecteurs; il n'y a que cela. Un peu de complaisance, quelques légères flatteries peut-être, de la docilité, par exemple, et il est impossible que je ne parvienne pas à obtenir quelques-unes de ces places qui demandent de la fermeté et un caractère sûr.

## SCENE IV.

HIPPOLYTE, FÉLIX, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Bonjour, Hippolyte. (Apercevant Félix.) Ah! ah! monsieur Félix, je suis bien votre serviteur.

FÉLIX.

Monsieur de Saint-Léger, je vous salue.

SAINT-LÉGER.

Je vous croyais encore au château de Prily. Vous y avez fait des merveilles, à ce qu'il paraît. Aux doux accens de votre lyre, deux beaux-frères, ennemis jurés, y ont donné le spectacle d'une réconciliation solennelle; mais, d'après ce que je viens d'entendre dire, cet élan généreux n'aurait duré que le temps de la représentation... Il est certain que leurs hommes d'affaires n'en continuent pas moins leurs vieilles procédures, et que les sommations vont toujours leur train.

FÉLIX.

Ah! le méchant qui gâte mon bonheur! Je croyais avoir fait une bonne action, je n'aurai fait que de bons vers.

SAINT-LÉGER.

Vous aurez la meilleure part; car de bons vers sont beaucoup plus rares que de bonnes actions.

FÉLIX.

Cœur endurci! vous ne jugez que selon le monde. Croyez pourtant qu'il y a quelque chose au-dessus de la vanité.

(Il sort.)

## SCENE V.

HIPPOLYTE, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Ne dirait-on pas d'un sage? Je ne croyais pas que vous le connussiez.

HIPPOLYTE.

C'est mon cousin.

SAINT-LÉGER.

Vraiment? Mais savez-vous que c'est une illustration pour votre famille?

HIPPOLYTE.

A-t-il réellement quelque réputation?

SAINT-LÉGER.

C'est le troubadour des douairières. Il a une clientelle de vieilles femmes pour lesquelles il est comme une espèce de directeur; elles le choient, elles le prônent; lui, en échange, leur fait des lectures de petits vers, et leur prépare les jugemens qu'elles doivent porter dans le monde sur les ouvrages nouveaux.

HIPPOLYTE.

Comment, avec un tel patronage, est-il aussi peu avancé?

SAINT-LÉGER.

Mais il est bien.

HIPPOLYTE.

Ce n'est pas ce qu'il dit.

SAINT-LÉGER.

Parce que c'est un ambitieux. Rien qu'en vers d'occasion, il se fait près d'un millier d'écus par an; ce qui ne l'empêche pas d'avoir une ou deux de ces places qui sont tout-à-fait inconnues du public, mais que ces petits messieurs savent fort bien apprécier.

HIPPOLYTE.

Ce que vous me dites me fait grand plaisir,

et je suis fâché qu'il n'ait pas été plus franc avec moi.

SAINT-LÉGER.

Il est tout mystère. Je ne serais pas plus avancé que vous, si je ne connaissais pas des jeunes gens qui suivent la même carrière que lui, et qui, je vous assure, l'estiment fort heureux. Mais, tenez, c'est un des assidus de la vieille baronne d'Olmont, chez laquelle vous avez fait hier une sortie si vigoureuse.

HIPPOLYTE.

Comment savez-vous cela ?

SAINT-LÉGER.

Je suis entré chez la baronne au moment que vous la quittiez, et je l'ai trouvée, elle et cette bonne madame Opreuil, dans un état de stupeur que vous ne pouvez pas vous figurer. Ces dames avaient décidé que la jeunesse était tout-à-fait régénérée; qu'elle était soumise, qu'elle était confiante; elles en donnaient pour preuve des jeunes gens comme votre cousin, qui sont tout ce qu'on veut, suivant les personnes avec lesquelles ils se trouvent; et voilà que vous venez détruire cet échafaudage de sécurité.

HIPPOLYTE.

Elles ne m'ont pas compris. Mon éducation m'a préservé, Dieu merci, des erreurs d'une philo-

sophie désespérante. Je parle toujours convenablement de choses que je respecte; je ne pourrais pas même entendre de sang-froid la plus légère plaisanterie sur ce sujet.

SAINT-LÉGER.

J'en suis persuadé. Tous les jeunes gens bien nés sont comme vous. Mais, dans un temps où les opinions sont représentées par tel ou tel homme, il faut respecter ces hommes avant tout. Bien loin de là, vous avez l'irrévérence de soulever les masques; rien ne vous arrête, ni les dignités dont on est revêtu, ni les hauts emplois qu'on occupe. Aussitôt que vous croyez avoir reconnu un hypocrite, vous ne faites aucune difficulté de le nommer... Et vous venez nous parler de votre foi! La foi qu'on demande aujourd'hui, c'est de la crédulité.

HIPPOLYTE.

Avez-vous essayé de me défendre?

SAINT-LÉGER.

Moi! bien au contraire; j'ai encore enchéri sur ce que disaient ces dames.

HIPPOLYTE.

Quelle plaisanterie!

SAINT-LÉGER.

Ce n'est point une plaisanterie. J'ai déclaré que je ne m'étais lié avec vous au collége, que

parce que j'étais loin de prévoir que vous tourneriez ainsi ; mais que si vous persistiez, je cesserais tout-à-fait de vous voir. (Il rit.) Elles étaient enchantées de moi.

HIPPOLYTE, riant.

Vous êtes donc un monstre ?

SAINT-LÉGER.

Un véritable monstre. Je me suis établi comme cela dans toutes les maisons austères, et l'on m'y tient quitte des vertus qui me manquent ; parce que je me suis fait médisant.

HIPPOLYTE.

J'aimerais mieux n'y jamais aller.

SAINT-LÉGER.

Vous n'y entendez rien, mon cher Hippolyte ; vous êtes tout-à-fait de province. Pourquoi donc renoncer à se faire convertir par une foule de jolies femmes qui ont la manie des conversions? Pourquoi s'interdire la facilité de leur faire des aveux qu'elles sont bien obligées d'écouter, et qu'on arrange toujours de façon à les embarrasser ? car enfin ce ne sont pas des docteurs. Tant que cet entêtement durera, je veux être un des plus entêtés. Le siècle offre tant de ressources d'ailleurs ! Je connais une femme bonne, naturelle, comme vous l'aimeriez. Toutes ses matinées sont employées à des œuvres charitables ;

elle possède à fond le petit bavardage obligé des quêtes à domicile; elle sait dans quelles mains elle peut verser avec fruit le produit des aumônes qu'elle a reçues; il semblerait que c'est toute son occupation, qu'elle n'a pas une autre idée dans la tête. Eh bien, comme cette femme se pique de franchise, et qu'elle ne veut pas qu'on la soupçonne d'un rigorisme ridicule, tout en remplissant le matin les devoirs les plus sérieux, elle accepte pour le soir telle invitation qu'on lui fait. Elle est de toutes les fêtes, de tous les bals, de tous les concerts; elle ne manque pas une seule première représentation; et la femme la plus exemplaire de Paris, est une femme qu'on ne trouve jamais chez elle.

HIPPOLYTE.

Certes, cette vertu-là n'est pas d'emprunt. Cette femme fait du bien, elle s'en récompense; rien de plus juste.

SAINT-LÉGER.

On la blâme cependant; on la trouve inconséquente; et elle n'est pas comptée parmi les véritables colonnes du parti.

HIPPOLYTE.

Ah! grands dieux! quand je pense que les gens du parti que vous voulez dire accueillent,

comme leur coryphée, Lambert, notre ancien professeur!

SAINT LÉGER.

Je le sais bien.

HIPPOLYTE.

Lambert qui nous avouait, il n'y a pas encore quatre ans, sans préambule, sans y faire la moindre petite façon, qu'il était républicain et athée!

SAINT-LÉGER.

Lambert était logé aux frais de l'état; il lui fallait changer d'opinion ou de logement; il a préféré changer d'opinion. C'est moins coûteux.

HIPPOLYTE.

Je ne puis pas rire de cela; j'ai un fonds de sincérité qui s'y oppose.

SAINT-LÉGER.

Qui vous dit qu'il ne soit pas de bonne foi? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est aussi tranchant dans sa nouvelle doctrine, qu'il l'était pour ses anciennes erreurs; il tonne contre les rebelles, et veut impérieusement que l'on soit aussi soumis que lui.

HIPPOLYTE.

Je ne l'ai encore rencontré dans aucun salon. Il me semble qu'il doit y être emprunté.

SAINT-LÉGER.

Non; il porte la tête assez haute. Ce n'est pas que, pour ceux qui y regardent de près, on ne puisse reconnaître un certain air d'aisance gauche, qu'on remarque dans les gens accoutumés à aller au parterre, et qui se trouvent par hasard aux premières loges. Mais je me suis fait une loi de le ménager; c'est un de mes protecteurs, et celui qui répond le plus volontiers de la solidité de mes principes.

HIPPOLYTE.

Vous voilà bien avancé.

SAINT-LÉGER.

Je ne fais fi de rien. C'est cependant à cette prudence que je dois d'avoir un sort fort heureux. J'ai dans ma famille deux femmes entièrement dans tout ceci, et qui, ayant renoncé au monde, n'ont d'autre affaire que de pousser leurs maris, leurs enfans, leurs neveux, leurs cousins, puis leurs amis, leurs connaissances. Ce qu'elles ont fait pour moi est inouï. Elles seules pourraient dire à quel titre elles m'ont procuré une existence fort honorable.

HIPPOLYTE, d'un air contraint.

J'applaudis à votre bonheur; et je le ferais encore plus volontiers, si je pouvais ignorer que les dispensateurs de ces graces, si généreux

pour les uns, se montrent en même temps d'une rigueur extrême à l'égard de gens recommandables qui ne sont protégés que par leurs talens et les services qu'ils ont rendus à l'État.

SAINT-LÉGER.

Vous voulez parler de votre père; vous avez raison de conserver de la rancune pour la manière inconcevable dont on l'a traité. Mais ce sont de ces souvenirs que l'on doit écarter des conversations, si l'on ne veut pas tomber dans les personnalités, qui gâtent tout.

HIPPOLYTE.

Il est vrai que mes personnalités ne sont pas si agréables que les vôtres. La faute en est au ciel, qui ne m'a pas pourvu de parentes officieuses comme celles qu'il vous a données.

SAINT-LÉGER, riant.

Réellement, seriez-vous envieux de mon sort?

HIPPOLYTE.

Je manquerais de beaucoup de qualités pour pouvoir le conserver.

SAINT-LÉGER, toujours avec gaieté.

Il va peut-être m'accuser d'hypocrisie.

HIPPOLYTE.

Il y a plusieurs sortes d'affectation.

SAINT-LÉGER.

Je crois en vérité que vous vous fâchez.

HIPPOLYTE.

Je n'en ai pas, comme vous, tout-à-fait perdu l'habitude.

SAINT-LÉGER.

Comme moi! Mais c'est direct cela. Vous verrez qu'il faudra que je me fâche aussi pour lui prouver que j'ai le caractère aussi bon que lui.

HIPPOLYTE.

Vous aurez des cautions qui attesteront que vous l'avez beaucoup meilleur.

SAINT-LÉGER.

Ah ça, qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce une scène que vous jouez? D'honneur, je n'y comprends rien ; expliquez-vous.

HIPPOLYTE.

Volontiers. Quoique vous vous soyez fait une habitude de ne vouloir rien envisager que du côté plaisant, vous ne trouverez cependant pas ridicule que, dans l'oubli où l'on a mis mon père, je me permette de juger d'une autre façon que vous les allures de ceux qui nous mènent.

SAINT-LÉGER.

Chut. Je ne parle jamais de ces choses-là. Vous me demanderez pourquoi? Je vous répondrai que c'est par la difficulté que j'éprouve toujours

quand je n'ai que des éloges à donner. Pour moi, à quelques injustices près, et qui sont inévitables, je pense que ceux qui nous mènent nous mènent fort bien; jamais on n'a été plus libre, plus tranquille, plus heureux.

HIPPOLYTE.

C'est ce que répètent sans cesse les gens qui se sont vendus.

SAINT-LÉGER.

Il faut bien se vendre quelquefois pour savoir ce qu'on vaut.

HIPPOLYTE.

Au surplus, tant qu'ils sont en place, les ministres sont toujours les plus grands hommes du monde. Ce sont de vastes génies, des têtes d'une organisation particulière. Qu'ils tombent, vous ne trouvez plus rien; tout est effacé; et souvent ils valent encore moins qu'avant leur élévation.

SAINT-LÉGER, se frottant les mains.

Je ne les vois plus quand ils en sont là. (Hippolyte regarde Saint-Léger d'un air de hauteur, et fait quelques pas pour s'en aller.) Où allez-vous donc? (Avec le plus grand sérieux.) Est-ce que ma présence vous gênerait?

HIPPOLYTE.

Je ne suis pas assez du monde pour supporter une conversation politique avec vous.

SAINT-LÉGER.

Quant à moi, je sais tout supporter, excepté l'intention de me faire une insulte.

(Madame Derville paraît dans le fond du théâtre.)

HIPPOLYTE.

S'il en est ainsi, vous devriez donc éviter d'aigrir, par l'ostentation de vos félicités, des gens qui cependant n'en voudraient pas au prix qu'elles vous coûtent.

SAINT-LÉGER.

Je connais votre infirmité, mon cher, et je ne m'amuserai pas à établir entre nous un dialogue de matamore. Au fait, est-ce un duel que vous voulez? Parlez. Je ne suis pas maladroit; et je puis m'engager à ne vous tirer que la trop grande quantité de sang qui vous porte à la tête.

HIPPOLYTE.

Finissons, monsieur. Est-ce aujourd'hui? à quelle heure?

SAINT-LÉGER.

Dans une demi-heure; je viendrai vous prendre ici. Quelles sont vos armes?

(Madame Derville se retire après avoir fait des signes qui indiquent qu'elle va agir selon ce qu'elle vient d'entendre.)

HIPPOLYTE.

Des pistolets.

SAINT-LÉGER, à part, en s'en allant.

Il est fou.

## SCENE VI.

HIPPOLYTE SEUL. (Il se promène à grands pas.)

Je ne me repens pas de ce que j'ai fait. C'est être trop faible aussi que de se laisser continuellement mystifier par des gens qui ne vivent qu'à nos dépens. Que veulent-ils donc qu'on admire dans leur conduite? la peine qu'ils veulent bien prendre d'émarger chaque mois des états d'appointemens. Avoir le front d'appeler cela une existence honorable! Ce qui est honorable, c'est de gagner l'argent qu'on reçoit.

## SCÈNE VII.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE.

(Madame Derville s'arrête un moment pour considérer Hippolyte, et se prépare un maintien avant de l'aborder.)

HIPPOLYTE, l'apercevant.

C'est vous, ma bonne mère?

MADAME DERVILLE.

Oui, mon enfant, c'est moi, bien embarrassée pour t'annoncer une nouvelle qui me comble de joie, mais qui va peut-être te contrarier.

HIPPOLYTE.

Si elle vous comble de joie...

MADAME DERVILLE.

Ton père est réintégré dans sa place. On vient de me le faire savoir de la manière la plus positive, et je n'ai pas perdu un instant pour venir te le dire.

HIPPOLYTE, avec embarras.

Maman... croyez-vous?... Il faudrait être bien sûr... Vous n'écrirez pas encore... Mon père est si heureux... Et puis les personnes qui vous donnent cet avis ne pourraient-elles pas s'être trompées?

MADAME DERVILLE.

Je te dis que rien n'est plus certain.

HIPPOLYTE.

La réparation d'une injustice me semble une chose si extraordinaire du temps qui court...

MADAME DERVILLE.

Il n'y a pas eu d'injustice, mais seulement un malentendu... Enfin, vous allez revenir à Paris; je ne pense plus qu'à cela.

HIPPOLYTE.

Si vous eussiez consenti à nous suivre en Bretagne, je vous assure que je n'aurais jamais désiré de revoir la capitale.

MADAME DERVILLE.

En définitive, n'ai-je pas bien fait de ne pas vous écouter? Ton père est encore jeune, tu es un enfant; cette retraite prématurée ne convenait ni à l'un ni à l'autre. Mais tu dois penser qu'à présent il va falloir t'observer davantage. Tu n'es plus le fils d'un proscrit; rien n'aurait mauvaise grace comme de faire paraître une humeur qui n'a plus d'excuse. Réfléchis à cela, mon ami; ménage la position de ton père; et puisque tu connais si bien ce monde-ci, n'oublie pas qu'il est toujours à l'affût des places, et qu'une boutade fort innocente pour toi qui n'as que de bonnes intentions, peut être envenimée

par la jalousie, et devenir un crime irrémissible. Ce n'est pas que je prétende te sevrer tout d'un coup; je compte bien, dans les premiers temps, te permettre, avec moi seulement, d'exhaler ta bile contre les ambitieux, les sots, les hypocrites et toutes les autres espèces de gens qu'on n'a jamais vues que de nos jours. C'est trop raisonnable; il y aurait de la barbarie à en agir autrement. Tu me signaleras les injustices, les abus de pouvoir qui parviendront à ta connaissance; nous en gémirons ensemble; nous trouverons que la France est perdue, qu'elle n'a plus de boussole, que chacun veut en faire sa proie, qu'on la tiraille, qu'on la harcelle, que les vœux des honnêtes gens sont repoussés, que le naufrage est imminent, et qu'il n'y a plus qu'à désirer la fin du monde.

HIPPOLYTE.

Ne croyez pas badiner; cela me serait d'un grand soulagement.

MADAME DERVILLE.

Comment donc! je n'en doute pas. Cependant ton père exercera paisiblement sa place, et notre petite opposition étant bien secrète, nos envieux n'auront plus de prétextes pour pouvoir nous nuire. Embrasse-moi. Voilà un traité conclu. Je

compte sur toi, et je vais écrire en Bretagne. (A part, en s'en allant.) Il ne sait plus où il en est.

(Elle sort.)

## SCENE VIII.

HIPPOLYTE, SEUL.

Mon père est rappelé! Il acceptera, je n'en fais aucun doute. Nous aimions pourtant bien la vie que nous menions dans notre terre; la preuve, c'est que nous le répétions à chaque instant. Enfin, puisqu'il en est décidé autrement, il faut s'y résoudre. Que je voudrais voir la figure que vont faire ces bons voisins qui nous abandonnaient comme des gens disgraciés! La province n'est plus habitable à présent; la lâcheté y est encore plus grande qu'à Paris; le commérage des autorités est si actif! A Paris, du moins, quelque opinion qu'on ait, on trouve toujours quelqu'un à qui parler. En province, il faut être en révolte ouverte, ou dans la dernière servitude; aussi personne ne veut-il plus y vivre. Je saurai bien faire ici un choix d'honnêtes gens hors de toute intrigue, ayant autant que moi l'horreur de ces turlupins déhontés toujours prêts à jouer la farce

du moment. Plus j'y pense, plus je suis enchanté de notre changement de position.

## SCÈNE IX.

HIPPOLYTE, FÉLIX.

FÉLIX.

Ah! cher Hippolyte! ah! cher ami, quel bonheur! Nous ne nous quitterons plus; je ne m'en sens pas de joie. Je vais revoir mon oncle, un si excellent oncle, que j'aime tant. Comme tu me regardes! Est-ce que tu ne partages pas mon ravissement?

HIPPOLYTE.

Je ne suis pas poète, je n'ai pas l'imagination si vive que toi.

FÉLIX.

Songe donc que tu ne te sépareras plus de ma tante; et que moi je vais trouver un protecteur naturel dans ton père.

HIPPOLYTE.

Il me semble que tu te protèges bien toi-même.

FÉLIX.

Le ciel m'a doué d'un caractère assez heureux; je le remercie de m'avoir fait naître faible et dé-

licat comme pour m'avertir que je ne devais contester aucune supériorité. Que le mérite, le talent, le hasard élève quelqu'un qui veuille bien s'intéresser à moi, il est assuré de mon dévouement. Que veux-tu? Avec un esprit plus tranchant, j'aurais pu faire plus de bruit; je cultive les muses, et je préfère la paix. Ces puissans du jour, contre lesquels on se déchaîne, sont souvent plus embarrassés que l'homme modeste qui vit à l'ombre de leur protection. Ils s'éclipsent; mais que le bonheur veuille que leurs successeurs vous continuent le même appui qu'ils vous prêtaient, et la disgrace sous laquelle ils succombent n'est même pas un événement pour vous.

HIPPOLYTE.

(A part.) C'est touchant. (Haut.) Félix, veux-tu me faire un plaisir? laisse-moi.

FÉLIX.

Cher ami, pourquoi veux-tu que je m'en aille?

HIPPOLYTE.

J'ai à réfléchir?

FÉLIX.

Ce sont justement tes réflexions que je crains. Je tremble qu'il ne te prenne envie de dissuader ton père d'accepter la grace qu'on lui fait.

HIPPOLYTE.

La grace!

FÉLIX.

Oui. Toute justice est une grace, puisqu'on pourrait ne pas vous la rendre.

HIPPOLYTE.

Quel éloge de la justice!... Tu ne veux pas me laisser seul?... je m'en vais.

FÉLIX.

Eh! non. Si tu le prends ainsi, je te quitte la place; mais j'avoue que je ne te conçois pas.

(Il sort.)

## SCÈNE X.

HIPPOLYTE, SEUL.

A quoi tient-il donc que j'aie provoqué un duel avec Saint-Léger, et que je ne puisse pas même me fâcher contre Félix. Il est vrai que la nature l'a tellement désarmé, que l'on se regarderait comme un insensé de lui proposer rien de sérieux. Comment à vingt-cinq ans a-t-on eu le temps de se faire ainsi? Et c'est mon cousin! Nous avons la même origine! Le même sang coule dans nos veines! Ah! grands dieux! Saint-

Léger, du moins, se moque de lui-même; à la rigueur on pourrait s'entendre avec lui... Ce duel devient bien ridicule dans la circonstance où je me trouve ... S'il fait du bruit, mon père aura le droit de m'accabler de reproches; je puis lui nuire, faire révoquer l'ordre de son rappel....

## SCÈNE XI.

HIPPOLYTE, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER, des pistolets à la main.

Hippolyte, vous voyez que je suis de parole, et que je n'ai pas oublié nos arrangemens.

HIPPOLYTE.

C'est fort bien.

SAINT-LÉGER.

Mais, comme aujourd'hui tout doit être bizarre entre nous, nous allons nous battre absolument sans sujet; car il se trouve à présent que je partage entièrement vos opinions. Ne croyez pas au moins que ce soit un subterfuge; nous nous battrons, c'est convenu; mais il est possible que je perde la vie, et je serais désolé que vous conservassiez l'idée que je meurs aussi endiablé des gens qui nous mènent, que je vous

l'avais paru tantôt. C'est que ce n'est plus cela du tout. Vous êtes étonné ; la raison en est toute simple : ils m'ont destitué.

HIPPOLYTE.

Depuis quand?

SAINT-LÉGER.

Pendant le temps que je perdais à les défendre ici. Cela m'a porté malheur.

HIPPOLYTE.

C'est bien prompt.

SAINT-LÉGER.

Il paraît qu'il en était question depuis plusieurs jours, s'il faut en croire la lettre que j'ai reçue.

HIPPOLYTE.

Vous n'avez pas quelque espoir?

SAINT-LÉGER, *montrant les pistolets.*

Voilà le seul qui me reste. Mon cher Hippolyte, nous ne sommes pas tellement ennemis que vous ne preniez bien encore quelque peu d'intérêt à moi. Eh bien, la vérité est que je ne sais ce que je vais devenir. Ah! qu'on fait de mal à la France avec ces déplacemens continuels! Tous ces messieurs à qui rien ne coûte pour se conserver dans leur position, devraient faire quelquefois réflexion à celles qu'ils dérangent si facilement. Une solliciteuse plus ennuyeuse

qu'une autre, et dont on veut se débarrasser, est souvent la cause d'un bouleversement dans le sort d'un galant homme.

HIPPOLYTE, avec émotion.

Je n'ose plus vous dire à présent que mon père vient de rentrer en faveur.

SAINT-LÉGER.

Vous auriez tort, car cela me fait grand plaisir. (Il rit.) Ah! ah! ah! il est écrit que cette plaisanterie ne finira pas; et voilà notre duel fondé sur de nouvelles bases. Il ne s'agit plus que de changer de rôle.

HIPPOLYTE, lui tendant la main.

Ne parlons plus de duel.

SAINT-LÉGER.

Si fait vraiment; c'est ma seule ressource. D'ailleurs, dans le contentement que vous éprouvez, vous devez trouver mes plaintes injustes; moi, je dois supposer que vous êtes triomphant; c'en est assez pour nous battre.

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE, SAINT-LÉGER.

MADAME DERVILLE.

Vous battre, mes enfans! Et pour quel sujet, grands dieux? Il n'y a pas entre vous de rivalité d'amour? Oh! non. Serait-ce parce que vous différez de sentiment sur quelque pièce de théâtre?

SAINT-LÉGER, riant.

C'est plus sérieux que cela.

MADAME DERVILLE.

Plus sérieux? Que peut-il y avoir de plus sérieux pour vous? Réponds-moi donc, Hippolyte?

SAINT-LÉGER.

C'est une querelle politique.

MADAME DERVILLE.

Ah! je respire. Querelle assurément venue à la suite de quelque sortie vigoureuse contre les hypocrites!

SAINT-LÉGER.

Non pas. Hippolyte et moi sommes parfaitement d'accord à cet égard; lui, dans sa sincérité,

se fâche contre eux; moi j'en ris; mais nous les méprisons autant l'un que l'autre.

MADAME DERVILLE.

Alors votre duel ne peut plus rouler que sur des misères : la part à faire aux souverains dans les gouvernemens; les lois les plus appropriées au bonheur des peuples; la répression des abus; les améliorations indispensables; que sais-je? les congrès peut-être. Mais, dites-moi, mes enfans, cela vous regarde-t-il? Pensez-vous à devenir députés pour déraisonner d'avance sur de pareils sujets?

HIPPOLYTE, riant.

Je crois vous deviner, chère maman; vous voulez me faire parler; et c'est avec intention que vous omettez les ministres, qui sont cependant la grande pierre d'achoppement dans toutes les conversations.

MADAME DERVILLE.

C'est donc à propos des ministres que vous en êtes venus à cette extrémité? Mais à propos de quels ministres? Ils ne sont pas tellement identifiés les uns avec les autres, qu'on ne puisse faire un choix parmi eux.

SAINT-LÉGER.

Nous n'avons pas fait de choix. N'est-il pas vrai, Hippolyte? Il les blâmait tous quand je

les approuvais tous; à présent, c'est lui qui les applaudit, et moi qui les accuse.

MADAME DERVILLE.

Et vous vous battez toujours?

SAINT-LEGER.

Toujours.

MADAME DERVILLE.

C'est du caractère. Pauvres jeunes gens! Voyez par ce qui vous arrive comme avec le temps rien n'est vrai.

HIPPOLYTE.

Cependant.....

MADAME DERVILLE.

Eh! mon Dieu non, mon ami; avec le temps rien n'est vrai. (A Saint-Léger, en riant.) Pas même votre destitution, monsieur Saint-Léger; (A Hippolyte.) pas même le rappel de ton père. Vous êtes des enfans; j'ai joué avec vous.

HIPPOLYTE.

Mon père n'est pas rappelé?

MADAME DERVILLE.

Pas encore.

SAINT-LÉGER.

C'est vous qui m'aviez écrit?

MADAME DERVILLE.

Qui vous avais fait écrire. Je ne suis pas assez légère pour compromettre mon écriture vis-à-vis d'un jeune homme tel que vous.

HIPPOLYTE.

Ainsi, je retournerai en Bretagne?

MADAME DERVILLE.

Console-toi, mon cher Hippolyte; je n'ai fait qu'avancer la nouvelle que je t'ai donnée. Tu peux continuer à te réjouir de ne pas quitter Paris, car ton père y reviendra d'ici à quelques jours.

HIPPOLYTE.

Je ne me suis pas réjoui outre mesure.

MADAME DERVILLE.

Je n'ai pas dit un mot de cela; mais tu étais du moins un peu radouci. Ne t'en défends pas; c'est la marche du cœur humain. Les bonnes positions font la plupart des bonnes opinions. Quand nous sommes contens pour nous, nous sommes assez faciles sur le bonheur des autres; mais éprouvons-nous quelque revers, alors nous ne voyons plus qu'un malaise général; nous en signalons les auteurs; nous demandons leur punition à grands cris. C'est tout simple, le malheur aigrit le caractère :

QUI PERD PÈCHE.

# LA
# CURE MERVEILLEUSE,

OU

## IL N'Y A QUE LA FOI QUI SAUVE.

## PERSONNAGES.

MADAME SEVERIN.
HÉLÈNE, petite-nièce de madame Severin.
MAURICE, amant d'Hélène.
ÉDOUARD, cousin de Maurice.
MARINE, servante.

La scène se passe à la campagne.

Le théâtre représente un salon.

# LA
# CURE MERVEILLEUSE.

## SCÈNE I.

HÉLÈNE, MARINE.

MARINE.

Vraiment, mademoiselle, depuis hier je ne vous reconnais plus. A quoi ressemble-t-il donc de vous désoler comme vous le faites, parce que votre mariage avec monsieur Maurice sera peut-être retardé de quelques mois? Il faut savoir prendre son mal en patience. Vous n'avez que dix-huit ans. Eh! mon Dieu, qu'est-ce donc que je dirai, moi, qui en ai vingt-cinq, et qui suis encore fille?

HÉLÈNE.

Oh! mais toi, Marine, c'est différent.

MARINE.

Je vous prie de croire, mademoiselle, qu'il n'y a pas de différence du tout. Si c'est à cause de ce gros lourdaud de Flamand qui vient me

voir quelquefois que vous parlez ainsi, vous avez tort.

HÉLÈNE.

Je n'y pensais seulement pas. Mais dis-moi, toi qui es dans la confidence de ma tante, crois-tu qu'elle soit un peu apaisée sur le compte de monsieur Maurice.

MARINE.

Apaisée en moins de vingt-quatre heures! Donnez-lui donc le temps.

HÉLÈNE.

Avoue, Marine, que je suis bien malheureuse de n'avoir pour toute parente qu'une grand'tante du caractère de madame Severin.

MARINE.

Si ce n'est qu'elle est entêtée, méchante et sotte, je la trouve à peu près comme tout le monde.

HÉLÈNE.

Rompre un mariage pour si peu de chose!

MARINE.

On ne peut pas dire qu'il y ait de ma faute. Que de fois n'ai-je pas répété à monsieur Maurice : « Monsieur, n'amenez donc jamais votre gros chien ici; il cherche toujours noise à Cadichon, et vous verrez qu'un jour il arrivera quelque malheur. » Ça n'a pas manqué.

HÉLÈNE.

Outre sa patte cassée, qu'est-ce donc qu'il a encore?

MARINE.

Pardine! il a une oreille emportée, les dents cassées, et un trou sur l'échine, où je pourrais fourrer mes deux poings.

HÉLÈNE.

Certainement, c'est bien malheureux; mais ma tante ne voyait presque jamais cette pauvre bête; et quand bien même elle y aurait été fort attachée, serait-ce une raison pour signifier, aussi durement qu'elle l'a fait à monsieur Maurice, de ne plus remettre les pieds chez elle?

MARINE.

Heureusement, le terrain de derrière le jardin n'appartient pas à madame.

HÉLÈNE.

Que veux-tu dire?

MARINE.

Et monsieur Maurice a pu, sans lui désobéir, s'y promener hier au soir en attendant que vous vinssiez l'entretenir à travers la grille.

HÉLÈNE.

Marine, ne parle pas si haut. Songe donc que nous étions à quinze jours de nous marier, et que, par la bizarrerie de ma tante, il est pos-

sible, à présent, que nous attendions encore bien long-temps.

MARINE.

Ah! que nenni! six mois tout au plus.

HÉLÈNE.

Six mois!

MARINE.

Deux mois d'humeur, deux mois de méchanceté, et les deux derniers pour l'entêtement. Ce n'est pas trop.

HÉLÈNE.

J'espère bien, Marine, que tu te trompes dans tes calculs. Mais je tremble que ce maudit chien ne vienne à mourir.

MARINE.

Quant à ça, par exemple, c'est tout-à-fait indifférent. Il y avait long-temps que madame n'avait donné de preuve de son bon cœur; je m'en méfiais. Elle a saisi cette occasion-ci pour faire son étalage; mais, comme elle s'est montée tout de suite au plus haut, la mort du chien n'y pourrait rien ajouter.

HÉLÈNE.

Quelle preuve de bon cœur! nous mettre au désespoir!

MARINE.

Vous connaissez madame, et vous savez,

comme moi, qu'il faut toujours que ses actes de sensibilité tourmentent quelqu'un; c'est son dédommagement. Mais certainement, mademoiselle, si j'étais de vous, au lieu de risquer de m'enrhumer en allant le soir à la grille du jardin, je recevrais monsieur Maurice dans ce salon, qui est bien plus commode pour parler d'affaires.

HÉLÈNE.

Y penses-tu? Et ma tante...

MARINE.

Ne craignez pas qu'elle vienne vous y interrompre. Chaque fois que madame veut que nous sachions qu'elle a du chagrin, comme elle mange et qu'elle dort toujours comme à son ordinaire, elle a inventé de garder sa chambre à coucher pendant plus ou moins de temps; six jours pour la mort d'un chat ou d'un serin, quinze jours pour celle d'un perroquet; et, quand elle a perdu son dernier mari, elle a eu la constance d'y rester jusqu'à deux mois. Il est vrai qu'elle n'avait plus guère l'espoir d'en trouver un quatrième... Mais deux mois!

HÉLÈNE.

Sans entrer dans ce salon?... Si j'étais bien sûre de ce que tu me dis...

MARINE.

Mais, mademoiselle, songez donc que je sers madame depuis dix ans, et que je connais toutes ses habitudes de chagrin sur le bout de mon doigt.

HÉLÈNE.

Tu es une bien bonne personne, Marine, et je compte entièrement sur toi; je crains seulement l'indiscrétion des autres domestiques.

MARINE.

Bast! Je n'aurais qu'à dire un mot, madame ne les croirait pas. Vous avez vu pour Flamand, qu'ils prétendaient n'être pas mon cousin, comme madame les a fait taire. Elle a fini par être plus certaine de notre parenté que moi-même.

HÉLÈNE.

Je suis persuadée que si tu voulais lui remettre la tête sur l'accident d'hier...

MARINE.

Impossible; il y a de la sensibilité sur jeu: pensez-y donc. On dit que je mène madame: c'est à de rudes conditions, croyez-moi. Si je cessais un instant de la trouver la meilleure personne du monde, si je n'écoutais pas avec l'air de la plus grande attention tous les contes qu'elle me fait sur les uns et sur les autres, ah! je vous ré-

ponds que nous ne serions plus si bien ensemble. On appelle cela mener; j'aimerais cent fois mieux être commandée depuis le matin jusqu'au soir par une maîtresse tant soit peu raisonnable, que de mener madame comme je la mène.

HÉLÈNE.

Cependant tu restes avec elle.

MARINE.

Tant que Flamand sera garçon du moulin sur la petite rivière, où voulez-vous que j'aille?

HÉLÈNE.

Avec moi, Marine, quand je serai mariée.

MARINE.

J'y avais pensé, mademoiselle; et si vous vous étiez expliquée plus tôt, je ne vous aurais pas laissé donner rendez-vous, pour ce matin, à monsieur Maurice, dans la maison de la jardinière.

HÉLÈNE.

Comment sais-tu cela?

MARINE.

Parce que la jardinière me l'a dit.

HÉLÈNE.

Elle, que monsieur Maurice avait placée ici!

MARINE.

Mais elle sait bien que je pourrais la faire renvoyer; et, dès qu'on a une place, on est plus em-

pressé de plaire à ceux qui peuvent vous la faire perdre qu'à ceux qui vous l'ont donnée.

HÉLÈNE.

Tu ne lui as pas défendu de recevoir monsieur Maurice?

MARINE.

Bien loin de lui rien défendre, je lui ai recommandé au contraire de l'envoyer ici aussitôt qu'il serait arrivé. Et tenez, le voilà.

## SCÈNE II.

HÉLÈNE, MAURICE, MARINE.

MAURICE.

Comment! ma chère Hélène, votre tante m'aurait-elle déjà pardonné?

HÉLÈNE.

Ne vous faites pas cette illusion. Marine, qui la connaît bien, prétend qu'il faut à son humeur six mois au moins avant de s'apaiser.

MARINE.

Oui, monsieur. Et pourquoi nous calmerions-nous plus tôt? Mademoiselle ne nous gêne pas; elle ne nous coûte rien; n'a-t-elle pas sa fortune? C'est une personne que l'on peut tourmenter gratis; cela ne se trouve pas tous les jours.

MAURICE.

C'est juste; mais j'avais cru que madame Severin avait consulté quelque planète qui l'avait fait changer d'avis, ou que les cartes qu'elle bat toute la journée nous avaient été favorables.

MARINE.

Les cartes, les planètes vous sont également contraires; et il n'y a pas jusqu'à Cagliostro, à qui certes vous n'avez jamais fait aucun mal, qui ne vous condamne formellement.

MAURICE, avec gaieté.

Tant mieux, Marine, tant mieux.

HÉLÈNE, étonnée.

Tant mieux!

MAURICE.

Oui, ma chère Hélène; car c'est la preuve qu'elle est folle, et nous avons besoin qu'elle le soit aujourd'hui un peu plus que de coutume.

MARINE.

C'est donc pour la faire enfermer.

HÉLÈNE.

Je ne conçois rien à votre gaieté. Quel est donc votre espoir?

MAURICE.

De rendre la santé à Cadichon.

MARINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! Savez-vous seulement dans quel état il est?

MAURICE.

Cela ne fait rien.

MARINE.

Il n'a peut-être plus une heure à vivre.

MAURICE.

C'est beaucoup.

MARINE, bas à Hélène.

Hélas! mademoiselle, est-ce que le désespoir aurait timbré le cerveau de monsieur Maurice?

MAURICE.

Qu'est-ce donc que de rendre la vie à un chien mort? bagatelle. J'ai dans ce moment-ci chez moi un homme qui a fait bien d'autres miracles, ma foi!

HÉLÈNE.

Maurice, cessez de parler ainsi; vous commencez à m'effrayer.

MAURICE.

Rassurez-vous, ma chère Hélène; cet homme fameux n'est autre qu'Édouard, mon cousin, qui devait venir nous voir l'année dernière, et dont je vous ai raconté tant d'espièglerie. Il nous est arrivé ce matin sans nous avoir prévenus; ma mère n'a rien eu de plus pressé que de le mettre au courant de nos chagrins. Comme il a le cœur bon, il s'est d'abord affligé avec nous; mais

comme, en même temps, il a l'esprit très-vif, après nous avoir demandé des renseignemens sur le caractère de madame Severin, que nous n'avons pas flattée, je vous en demande pardon, il s'est engagé à lui faire révoquer son arrêt aujourd'hui même.

HÉLÈNE.

Par quel moyen?

MAURICE.

Les grands hommes ne s'expliquent pas aussi facilement.

HÉLÈNE.

Vous lui aurez peut-être dépeint ma tante beaucoup plus crédule qu'elle n'est.

MARINE.

Pour cela, moi aidant, je ne connais rien qu'on ne puisse lui faire accroire.

MAURICE.

Elle ne voit personne; elle ne vit que dans un monde idéal. Sans cesse occupée de l'avenir, elle le consulte de toutes les façons, sous toutes les formes, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu des prédictions qui lui conviennent. En flattant sa manie, comment Édouard ne l'amènerait-il pas à ses fins?

HÉLÈNE.

Il n'y a pas de caractères si complets qui ne

déconcertent parfois les gens qui croient les connaître le mieux.

MARINE.

Quand cela ne servirait qu'à nous donner la comédie.

HÉLÈNE.

Il est vrai que je tremble sur tout; mais n'est-il pas à craindre que nous n'aggravions encore notre situation?

MARINE.

A écouter mademoiselle, il faudrait se croiser les bras et pleurer. Tandis qu'on agit, du moins le temps passe. Voyons d'abord monsieur Édouard. Où est-il?

MAURICE.

A la grille du jardin, qu'il attend que tu ailles lui ouvrir, Marine.

MARINE.

Vous le lui aviez promis d'avance? C'est furieusement compter sur ma curiosité. J'y vas.

(Elle sort.)

# SCÈNE III.

HÉLÈNE, MAURICE.

HÉLÈNE.

Tout marche si vite, que je n'ai pas le temps de réfléchir.

MAURICE.

C'est ainsi qu'il faut faire les folies.

HÉLÈNE.

Je ne veux pas être témoin de l'entreprise de monsieur Édouard.

MAURICE.

Ce sera lui qui en décidera.

HÉLÈNE.

Vous me paraissez d'une grande confiance.

MAURICE.

J'ai tant besoin d'espérer!

HÉLÈNE.

Votre cousin a-t-il déjà tenté quelque chose de pareil? Y a-t-il réussi? Vos jeunes gens de Paris sont si avantageux! Ils se croient si supérieurs aux provinciaux; aussitôt passés la barrière, ils s'imaginent n'avoir plus affaire qu'à des Pourceaugnac. Quelque crédule que soit ma

tante, si on ne lui rend pas Cadichon bien portant, je doute qu'on puisse la faire changer de sentimens.

MAURICE.

Édouard n'est pas seulement un jeune homme de Paris, c'est un jeune homme des premières sociétés de Paris. Le grand monde est l'école où il va puiser ses leçons; c'est au milieu des charlatans le plus en vogue qu'il cherche à se former. Admis dans la confidence de ce qu'on appelle les grandes affaires, il y apprend l'art des mystifications sérieuses. Pour moi, qui le connais, je ne doute pas que, Cadichon fût-il mort, il ne parvînt à persuader à votre tante que Cadichon est vivant.

## SCENE IV.

HÉLÈNE, MAURICE, ÉDOUARD, MARINE.

ÉDOUARD.

C'est sous de singuliers auspices, mademoiselle, que j'ose me présenter devant vous.

HÉLÈNE.

Je souhaite, monsieur, que le succès réponde à votre espoir.

MAURICE.

Je t'avouerai que nous avons quelque crainte.

ÉDOUARD.

La crainte est le commencement de la sagesse.

MAURICE.

Tu ne doutes pourtant pas de réussir.

ÉDOUARD.

Il n'y a que les sots qui ne doutent de rien.

MAURICE.

Quel moyen as-tu trouvé pour guérir Cadichon?

ÉDOUARD.

Je viens de le faire tuer.

HÉLÈNE.

Nous voilà bien.

MARINE.

Hélas! oui, mademoiselle.

ÉDOUARD.

A présent, délibérons.

MARINE, à part:

Voilà un drôle de jeune homme.

MAURICE.

Sur quoi veux-tu que nous délibérions?

ÉDOUARD.

Sur l'autre malade.

MAURICE.

Quel autre malade?

ÉDOUARD.

Madame Severin.

MARINE, à part.

Dieu me pardonne! il va la faire tuer aussi.

ÉDOUARD, d'un air d'importance.

Quelles sont ses opinions politiques?

MAURICE.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Quelles sont ses opinions politiques?

MAURICE.

Eh! parbleu, folles.

ÉDOUARD.

Folles de gauche, folles de droite, ou folles du milieu?

MAURICE.

A propos de Cadichon!

ÉDOUARD.

C'est une chose à présent dont il faut s'informer avant tout. N'est-ce pas avec les opinions qu'on est dupe ou que l'on fait des dupes? Parler le même langage, même sans savoir ce que l'on dit, a été de tout temps la première des séductions. Madame Severin rêve-t-elle un avenir chimérique? a-t-elle des regrets indéfinis sur le

passé, ou nage-t-elle entre deux eaux? Quel est enfin celui de nos hommes d'état auquel elle donne la préférence?

MARINE.

Homme d'état! attendez donc, madame m'a parlé de cela; et quoique je ne sache pas ce que c'est, elle en a connu un.

ÉDOUARD.

Quel est-il?

MARINE.

C'était son premier mari pour la finesse, le second pour l'intelligence, et le troisième pour le sang-froid.

ÉDOUARD.

A merveille. Elle a connu un homme d'état en trois volumes. Mais, mon enfant, savez-vous aussi quelque chose de sa politique?

MARINE.

Dame! elle se plaint souvent qu'on ne fait rien pour elle, quoiqu'elle le mérite mieux que bien d'autres. C'est-il cela que vous appelez de la politique? Elle prétend aussi qu'à une bataille qui a été donnée par les Croisés, il y a eu, dans sa famille, plus de douze chevaux de tués, sans compter tous ceux qui ont été blessés.

ÉDOUARD.

Bien, bien, je comprends.

MARINE.

Vous entendez quelque chose à cela? En vérité, monsieur, vous êtes sorcier.

ÉDOUARD.

A-t-elle quelqu'un qui la dirige?

MAURICE.

Qui veux-tu qui se charge de cet ennui-là?

ÉDOUARD, montrant Hélène.

Mademoiselle pourrait....

HÉLÈNE.

Moi! monsieur; ma tante a décidé que je lui portais malheur.

ÉDOUARD.

Marine, au moins...

MARINE.

Marine! Marine en dispose à son gré, pourvu que ni les cartes, ni le marc de café, ni le grand Nostradamus n'y mettent obstacle, et que ce ne soit ni un vendredi, ni un treize du mois; qu'il n'y ait eu ni sel renversé, ni pain retourné, ni couteaux et fourchettes en croix. Alors, quand elle a éternué à jeun, et que la journée s'annonce pour être belle, je puis lui conseiller de faire ce qu'elle veut, ou trouver qu'elle a raison dans tout ce qu'elle me dit. Voilà mon empire.

ÉDOUARD.

Il n'est pas absolu. N'importe, annoncez-lui, Marine, qu'il y a depuis trois jours dans le pays

un homme qui fait un bruit épouvantable, un homme habile dans la magie noire et dans la magie blanche; qui a parcouru l'univers entier; qui a des secrets pour tout; un savant qui a deviné qu'il y a plus de vanité et d'amour de l'argent dans ce siècle-ci, que de loyauté et de véritable ambition. Dites-lui que cet homme admirable est persuadé qu'un et un font deux, malgré les efforts que l'on fait pour prouver le contraire; qu'en conséquence, il guérit toutes sortes d'animaux, les uns de leurs pattes cassées, les autres de leur sottise; qu'il a été au moment d'amener deux femmes à s'aimer de bonne foi, et plus de dix hommes à être contens de leur sort. Et, pour la tranquilliser sur les moyens dont je me sers, assurez-la bien qu'ils ont été employés par les charlatans de tous les siècles, depuis le grand Zoroastre jusqu'à ceux qui fourmillent aujourd'hui.

MARINE.

Je ne retiendrai jamais tout ce grimoire-là.

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous prie de ne pas aller plus avant; car, loin de calmer ma tante, vous l'irriteriez davantage contre nous.

MAURICE.

Je le vois, tu ne veux que te divertir.

ÉDOUARD.

Ah! qu'il me faut de patience pour entendre un pareil langage. Quoi! ne savez-vous plus que c'est avec des paroles inintelligibles que l'on obtient les plus étonnans succès? L'esprit humain n'est-il pas porté à admirer d'autant plus qu'il comprend moins? Mon bavardage vous paraît ridicule, parce qu'il n'entre pas dans vos idées; mais ce matin, quand Maurice me parlait de ses peines, qu'il s'affligeait de votre séparation, ne m'eût-il pas écouté avec le plus grand intérêt, si je lui eusse débité quelque tirade bien ampoulée sur les maux de l'absence, la tyrannie des parens, la cruauté du sort, et mille autres lieux communs qui feraient sourire madame Severin de pitié? Laissez-moi donc mettre les choses à leur place, et ne me jugez qu'après l'événement.

MAURICE.

Eh bien, Hélène?

HÉLÈNE, riant.

Laissons faire monsieur Édouard.

MARINE.

Il parle si vite, qu'il doit bien savoir ce qu'il dit.

ÉDOUARD.

Oui, Marine. Conduisez-moi à votre maîtresse.

MARINE.

Monsieur, je ne l'oserais. Madame est d'origine anglaise, et jamais aucun étranger n'a mis le pied dans sa chambre à coucher.

ÉDOUARD.

Alors, amenez-la-moi dans ce salon.

MAURICE.

Pourrais-je me permettre de faire à votre grandeur une légère observation ?

ÉDOUARD, avec une dignité comique.

Parlez.

MAURICE.

Comme le but de votre glorieuse entreprise est mon rappel dans cette maison, ne croiriez-vous pas utile de persuader à madame Severin que ce n'est qu'à ma considération que vous avez bien voulu vous y rendre ?

ÉDOUARD.

J'approuve. Marine, comprenez bien qu'un homme tel que moi ne se transporte pas chez les gens sur le premier signe qu'on lui fait, et que monsieur Maurice seul pourra m'y décider.

MARINE.

Monsieur, je crains que madame ne refuse.

ÉDOUARD.

Il y aurait alors de votre faute ; car si vous voulez vous servir de votre esprit pour exciter

sa curiosité sur mon compte; si vous trouvez moyen de lui faire un récit piquant des cures que j'ai entreprises, et que vous accommoderez le plus à son goût qu'il vous sera possible, je ne doute pas qu'elle ne mette un grand empressement à me faire venir chez elle.

MARINE.

En un mot, il faut que je vous serve de compère. Qu'à cela ne tienne; mais ayez grand soin qu'elle ne vous trouve pas ici.

ÉDOUARD.

Allez, allez, soyez sans inquiétude.

## SCÈNE V.

MAURICE, HÉLENE, ÉDOUARD.

HÉLÈNE.

Quant à moi, monsieur, je ne puis vous être bonne à rien, et je vous demanderai la permission de me retirer.

ÉDOUARD.

Il faudra cependant que vous restiez auprès de madame votre tante pendant le temps que Marine sera censée aller me chercher.

HÉLÈNE.

Ne pourriez-vous pas m'en dispenser?

ÉDOUARD.

Oh! non.

HÉLÈNE.

Que lui dirai-je?

ÉDOUARD.

Vous l'empêcheriez de changer d'avis sur ma visite, dans le cas où la mobilité de sa tête l'y porterait.

HÉLÈNE.

Je ne suis guère bonne pour cela.

ÉDOUARD.

Je crois l'entendre.

MAURICE.

Prenez courage, ma chère Hélène.

ÉDOUARD.

Elle vient; Maurice, sauvons-nous.

(Ils sortent.)

## SCENE VI.

HÉLÈNE, SEULE.

Qu'exige-t-on de moi? Malgré l'assurance de monsieur Édouard, les ressorts de son intrigue me paraissent bien faibles. Il en est peut-être de même de toutes les intrigues dont on connaît

les ressorts. En vérité, je crois qu'encore un peu et je plaindrais madame Severin.

## SCÈNE VII.

MADAME SEVERIN, MARINE, HÉLÈNE.

MADAME SEVERIN.

Croyez bien, Marine, que ce n'est que parce que j'espère la guérison de ce pauvre Cadichon, que je me détermine à rentrer si vite dans cette pièce. Cher animal! il me semble entendre sa voix plaintive. Et vous dites que ce grand homme a rendu muette madame Sifflet, la sage-femme. C'est une belle cure.

MARINE.

Ce n'est rien que cela : le gros chantre a horreur du vin à présent.

MADAME SEVERIN.

Ah! si ce grand génie pouvait dire au juste l'âge de madame Toupinot, qui se prétend plus jeune que moi, et rendre louche, ou borgne seulement, madame sa fille, qui est si fière de ses yeux!.... Vous ricanez, ma nièce; je ne vois pas que je sois si gaie.

HÉLÈNE.

Ma tante, je crains que vous ne vous fassiez trop d'illusions sur les talens de cet homme.

MARINE, bas à Hélène.

Que dites-vous donc, mademoiselle?

MADAME SEVERIN, d'un ton sentimental.

Ferme cette porte, Marine; les cris de Cadichon me font mal à l'ame. (A sa nièce, avec dureté.) Il n'y a au monde que monsieur Maurice, n'est-il pas vrai? C'est cela un savant qui n'a seulement pas l'adresse de retenir un chien qui en assomme un autre. Au surplus, il aura le loisir de faire l'éducation de son Médor, en employant à le corriger le temps qu'il venait perdre ici.

MARINE, bas à madame Severin.

Madame, ne grondez pas trop contre monsieur Maurice; car je ne vois guère que lui qui puisse déterminer cet habile étranger à venir chez vous.

MADAME SEVERIN.

En vérité, Marine?

MARINE.

Depuis ce matin ils sont toujours ensemble, et je les ai surpris sur la place qui parlaient grec tous les deux.

MADAME SEVERIN.

Grec!... Et comment as-tu compris qu'ils parlaient grec?

MARINE.

Parce que je ne les ai pas compris.

MADAME SEVERIN.

Tu as raison. (A Hélène.) Enfin, ma nièce, si l'on me rend Cadichon tel qu'il était hier matin, je consentirai à oublier la cruelle étourderie de monsieur Maurice; mais ne vous flattez pas que je lui pardonne à moins; mon cœur a été trop vivement affecté. Va, Marine, tâche de trouver ce monsieur; dis-lui que, quoique femme, et ne parlant pas grec, je suis pourtant à même d'apprécier son rare mérite; et qu'après la guérison de Cadichon, s'il peut me rendre deux ou trois petits services contre des personnes que je lui indiquerai, il n'y a rien qu'il ne puisse espérer de moi.

(Marine sort.)

## SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, MADAME SEVERIN.

HÉLÈNE.

Ne vaudrait-il pas mieux, ma tante, accorder

à monsieur Maurice le pardon généreux d'une faute involontaire, que de le faire dépendre d'une épreuve aussi douteuse?

MADAME SEVERIN.

J'ai lié ce pardon à cette guérison d'une manière irrévocable, ma nièce. Je suis bonne; mais heureusement j'ai du caractère, ce qui empêche ma bonté de faire des sottises. Je n'ai rien à me reprocher sous ce rapport-là; car je ne désire pas même que cet étranger réussisse. Cependant, comme l'histoire n'est pleine que de choses merveilleuses, et qu'à proprement parler je n'en ai jamais vu positivement; je consens à payer ma curiosité par l'oubli des torts de monsieur Maurice. Mais il faudra qu'elle soit satisfaite, complètement satisfaite.

HÉLÈNE.

Alors, ma tante, je désespère tout-à-fait.

MADAME SEVERIN.

Parce que vous êtes un esprit fort, et que vous ne croyez ni à la divination, ni aux mages, ni aux apparitions; qu'au lieu de vous occuper de bonnes lectures, comme celles du livre des Prodiges, ou des Secrets du Petit Albert, vous êtes enfoncée toute la journée dans des romans qui ne sont que balivernes. Vous vous formez mille chimères d'amans fidèles, de constance à

toute épreuve, et vous ne voyez dans du marc de café que du marc de café. Des cartes ne sont pour vous que des figures baroques peintes de différentes couleurs. Eh bien, moi, qui ai passé ma vie à étudier toutes ces choses, je n'ai pas votre folie. Je ne crois ni à la beauté des femmes, ni à la constance, ni à la fidélité des hommes. Ce que je crois, c'est que rien n'est impossible à la science occulte; que la pierre philosophale existe, dans un petit nombre de mains à la vérité; mais que les heureux possesseurs de ce talisman sont des médecins universels, et qu'avec quelques paroles seulement, ils peuvent composer ou décomposer tout ce qu'il leur plaît.

HÉLÈNE.

Je ne demande pas mieux.

MADAME SEVERIN.

Vous ne demandez pas mieux, et cependant vous espérez en secret que l'homme que nous attendons ne sera qu'un empirique; car je finirai par croire que vous êtes moins pressée de vous marier, que vous ne seriez contrariée de me voir trouver enfin un homme qui ait communication avec les puissances intermédiaires.

# SCENE IX.

MADAME SEVERIN, HÉLÈNE; ÉDOUARD, en habit de charlatan; MARINE.

ÉDOUARD, à Marine, sans avoir l'air de voir Hélène et madame Severin.

Qu'est-ce donc que cela veut dire? Quoi! ce monsieur, qui m'a conduit jusqu'à cette maison, s'en retourne après m'avoir déposé à la porte! Comment dois-je envisager un procédé aussi inconcevable? Se regarde-t-il comme un personnage trop important pour me servir d'introducteur?

MARINE.

Écoutez-moi, monsieur.

ÉDOUARD.

Taisez-vous, ma mie. Pouvez-vous concevoir ce qu'il y a de révoltant pour moi dans une semblable conduite? Cette demeure n'est donc pas celle d'une dame aussi considérable qu'on me l'avait annoncé. Tubleu! se jouer du signor Tropaldini!

MADAME SEVERIN.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Une simple servante pour m'annoncer!

MARINE.

Monseigneur, écoutez-moi, de grace.

ÉDOUARD.

Quelles raisons pouvez-vous m'alléguer? quelle excuse pourrez-vous me faire? de quelle manière vous y prendrez-vous pour disculper à mes yeux cet inconcevable jeune homme?

MARINE.

Monseigneur, l'entrée de cette maison est interdite à ce monsieur, voilà pourquoi il n'a pas osé prendre sur lui de vous amener jusqu'à ce salon.

ÉDOUARD.

Qu'apprends-je!... Je me serai montré toute la matinée causant familièrement avec un proscrit, un homme que l'on chasse des maisons honnêtes! Je veux punir son audace... Adieu.

(Il feint de vouloir sortir.)

MADAME SEVERIN, le retenant.

Seigneur, ce jeune homme n'est point un proscrit. Des raisons particulières...

ÉDOUARD.

Je n'écoute rien, madame. Le besoin que vous avez de moi, peut vous engager à pallier les torts de celui à qui vous devez ma visite; mais

je vais savoir à quoi m'en tenir. (A Marine.) Qu'on apporte ici la boîte que mon valet vous a remise. (Marine sort un instant et rapporte une boîte qu'elle dépose sur une table.) Ceci ne me trompe jamais. (Il tire de la boîte des fioles, une cassolette, un jeu de cartes, appelées *tarots*, et différentes autres choses à l'usage d'un charlatan.) J'ordonne le plus profond silence. (Il prend les cartes et les étale sur la table avec l'air de les consulter.) Je vois un chien.

MADAME SEVERIN.

C'est Cadichon.

ÉDOUARD.

Paix! (Il continue de consulter les cartes.) De l'amour... un mariage .. une patte cassée...

MADAME SEVERIN, à Hélène.

Quel homme étonnant!

ÉDOUARD, même jeu.

Oh! oh! une folle.

MADAME SEVERIN, avec inquiétude.

C'est Marine.

ÉDOUARD.

Cette fille n'a pas soixante ans.

MADAME SEVERIN, effrayée.

Elle les aura, monseigneur, soyez-en sûr.

ÉDOUARD, à Marine.

C'est donc vous, insensée créature, qui avez bouleversé le sort de deux amans fidèles, sous

le misérable prétexte d'un accident arrivé à un animal immonde?

MADAME SEVERIN.

Elle y était fort attachée.

ÉDOUARD.

Mes cartes me disent le contraire. Et quand bien même, la réflexion ne devait-elle pas venir à son secours? Jugez-là, madame, vous qui me paraissez une personne raisonnable.

MADAME SEVERIN, avec empressement.

Fermez votre jeu de cartes.

ÉDOUARD.

Que décidez-vous de son sort? Ne la trouvez-vous pas punissable pour un tel excès d'extravagance?

MADAME SEVERIN.

Monsieur, ne condamnons pas légèrement les personnes douées d'un cœur trop sensible. Ne voyons-nous pas Médée tuant son père pour le faire vivre plus long-temps, et ses enfans pour se faire aimer de son mari? Agamemnon, le plus sage des rois de la Grèce, ne sacrifia-t-il pas sa fille bien-aimée dans l'espérance d'avoir du vent? Combien pourrions-nous multiplier ces exemples! Marine, dans le trouble de son ame, n'a consulté que son premier mouvement. Ah!

qu'elle eût bien mieux fait de consulter les cartes?

ÉDOUARD.

Tant d'érudition demande qu'on y cède. (A Marine.) Remerciez madame de sa puissante intercession; je vous fais grace; mais songez bien que c'est sous la condition d'employer tous vos efforts à renouer le mariage que vous avez rompu.

MARINE.

Monseigneur...

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous à répliquer?

MADAME SEVERIN.

Réponds affirmativement, Marine.

MARINE.

Oui, monseigneur.

ÉDOUARD.

Cela étant, je vais me mettre en état de remplir ma promesse, et commencer mes opérations de nécromancie. (Regardant fixement Hélène.) Quelle est cette demoiselle qui n'a pas dit un mot depuis mon arrivée, et qui ne cesse de m'examiner d'un air d'inquiétude? Aurait-elle quelques préjugés contre l'art que je professe, ou des doutes sur son efficacité?

MADAME SEVERIN.

Monsieur, ma nièce est une innocente.

ÉDOUARD.

Qu'elle s'éloigne donc de ces lieux.

HÉLÈNE, en s'en allant.

Ah! je respire.

(Elle sort.)

## SCÈNE X.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, MARINE.

MARINE.

Et moi, monseigneur, puis-je rester?

ÉDOUARD.

Assurément.

MADAME SEVERIN.

Vous devez jouir d'une bien grande réputation, monsieur?

ÉDOUARD.

Oui, madame, comme charlatan?

MADAME SEVERIN.

Pourquoi vous appelle-t-on charlatan?

ÉDOUARD.

Pourquoi, madame! pourquoi? parce que mes opérations ont toujours un résultat; que je ne fais pas une promesse que je ne réalise. Ah! si, au lieu d'une méchante trompette de cuivre qui

me sert à rassembler les passans, j'avais à ma disposition, comme tant d'autres, et les journaux pour me vanter, et les coteries pour me soutenir, je serais un grand homme. C'est alors que je pourrais ne plus me piquer de bonne foi; que je pourrais tromper tout à mon aise; mes drogues seraient reçues avec le plus profond respect. Mais je suis un charlatan; je n'ai ni un bel hôtel, ni un magnifique équipage, il faut que je sois habile.

MADAME SEVERIN.

Que n'êtes-vous dans un poste éminent? vous nous feriez du moins voir du nouveau; car, moi qui ne suis pas bien fine, je devine à présent plus de la moitié des choses que l'on veut faire. Ce sont toujours les anciens tours de passe-passe; on n'invente rien. Je voudrais un peu plus de magie.

ÉDOUARD.

Je vous crois sans peine.

MADAME SEVERIN.

Serait-il donc si difficile de contenter tout le monde? moi, par exemple, qu'on affecte d'oublier entièrement. Telle que vous me voyez, quoique madame Severin aujourd'hui, je suis Kerabour de mon nom; et dès le temps de la première croisade...

ÉDOUARD.

Vous teniez beaucoup à votre chien?

MADAME SEVERIN, avec sentiment.

C'était le seul ami de mon dernier époux.

ÉDOUARD.

De quelle espèce est-il?

MADAME SEVERIN.

C'est de l'espèce qu'on appelle gros barbet; n'est-il pas vrai, Marine?

ÉDOUARD.

Je dois vous prévenir que je ne vous le rendrai peut-être pas absolument de la même espèce.

MADAME SEVERIN.

N'importe.

ÉDOUARD.

Cela vous est égal.

MADAME SEVERIN.

Entièrement égal.

ÉDOUARD.

C'est beaucoup pour moi. Comme je serai obligé de le faire bouillir trois quarts d'heure...

MADAME SEVERIN.

Bouillir!

ÉDOUARD.

Oui. Vous pensez que cela peut produire en lui quelque révolution.

MADAME SEVERIN.

La malheureuse bête!

ÉDOUARD.

Ne le voulez-vous pas?

MADAME SEVERIN.

Si fait, monsieur, faites-le bouillir.

ÉDOUARD.

Ordonnez donc à cette fille de mettre sur le feu de la cuisine un vase plein d'eau, assez grand pour pouvoir contenir Cadichon.

MADAME SEVERIN.

Vous entendez, Marine?

MARINE.

Oui, madame.

(Elle va pour sortir.)

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Vous avez ici du cerfeuil?

MARINE.

Oui, monsieur.

(Même jeu.)

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Du thim?

MARINE.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Du sel gris?

MARINE.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Prenez de la main gauche une poignée de chacun de ces ingrédiens; jetez-les, sans regarder, au milieu de votre vase aussitôt que l'eau commencera à frémir; ensuite vous aurez une feuille de laurier, deux d'oranger, cinq de rosier sauvage, vulgairement appelé églantier, que vous introduirez dans la gueule de l'animal au moment de le faire entrer au bain; et pour qu'il ne puisse s'élancer dehors, ce qui pourrait bien le tenter, vous l'emmaillotterez étroitement, et le tiendrez ainsi pendant un quart d'heure, au bout duquel vous pourrez le débarrasser de ses entraves et le laisser bouillir à son aise. Il ne remuera plus.

MADAME SEVERIN.

Monsieur, si vous lui donniez votre recette par écrit?

MARINE.

Eh! madame, ce n'est pas difficile à retenir.

MADAME SEVERIN.

Pauvre Cadichon, quelle preuve d'intérêt je te donne! Tu as entendu, Marine, c'est trois quarts d'heure qu'il faudra qu'il bouille.

ÉDOUARD.

Quelques minutes avant de le retirer, vous viendrez près de moi chercher une mixtion que

je vais préparer, et qui doit compléter sa guérison. Donnez-moi une bougie allumée. (Marine sort un instant.) Que de jongleurs feraient cette mixtion à l'écart! Pour moi, j'opère toujours devant témoins.

(Marine rapporte une bougie.)

MADAME SEVERIN.

Ne va pas te tromper, Marine. Trois quarts d'heure. Pour plus d'exactitude, voici ma montre.

(Marine prend la montre et s'en va.)

## SCÈNE XI.

ÉDOUARD, MADAME SEVERIN.

ÉDOUARD allume l'esprit de vin qui est au fond de sa cassolette.

Chaque fois que je fais une opération un peu majeure (je ne parle pas de celle-ci, ce n'est rien du tout), l'ingratitude du sophi de Perse me revient malgré moi à la mémoire.

MADAME SEVERIN

Qu'appelez-vous le sophi de Perse?

ÉDOUARD.

C'est ce que vous appelleriez l'empereur de Perse.

MADAME SEVERIN.

Ils en ont donc un aussi dans ce pays-là? Que je les plains!

ÉDOUARD [1].

Imaginez-vous, madame, que cet empereur de Perse me fit demander à sa cour vers le mois du Ramazan. Il était question de remettre un peu en ordre la sultane favorite, qui avait perdu un œil, et dont l'épaule droite prenait depuis deux ans un accroissement vraiment ridicule. « Si, » après avoir remis l'œil et la taille de ma bien- » aimée, me dit le sophi, vous parvenez à lui » faire repousser dans la bouche quelques-unes » des dents qui lui manquent, et à rendre ses » deux jambes à peu près égales, sans vous en » demander davantage, et sans vous charger du » soin de faire disparaître la couleur hasardée de » ses cheveux, je vous nomme l'un de mes vi- » sirs, » ce qui est une charge fort importante.

MADAME SEVERIN.

Eh bien?

ÉDOUARD, toujours occupé de sa mixtion.

Eh bien! madame, je fis pour la sultane tout

---

1. Pendant tout ce couplet Édouard mêle différentes poudres qu'il met dans une cuiller et les passe au-dessus de la flamme d'esprit de vin.

ce qui m'avait été demandé, et plus encore, car je débarrassai sa lèvre supérieure de deux moustaches qui auraient pu faire douter de son sexe; mais je refusai le poste qui m'était offert.

MADAME SEVERIN.

En vérité ?

ÉDOUARD.

« Sire, dis-je au sophi, il me serait plus fa-
» cile de réparer à neuf toutes les beautés de
» votre harem, que d'administrer pendant huit
» jours seulement la plus chétive de vos pro-
» vinces. Jugez ce que ce serait pour moi que
» d'être nommé visir de Votre Hautesse. » On ne pouvait pas, ce me semble, parler d'une manière plus simple.

MADAME SEVERIN.

Ni plus modeste. Le sophi dut être émerveillé.

ÉDOUARD.

Le sophi me fit mettre à la porte. « Il n'y a
» qu'un charlatan qui puisse parler ainsi, s'é-
» cria-t-il; et aucun de mes ministres, qui ne
» sont pourtant pas des aigles, ne m'a tenu un
» pareil langage. L'amour du bien les empêche
» de douter de leurs forces. Qu'on chasse cet
» impertinent, et qu'on lui coupe la tête si le so-

» leil le trouve encore demain dans Ispahan. » C'est une de ses capitales.

MADAME SEVERIN.

Je n'en reviens pas. Mais cette dame favorite à qui vous aviez rendu un si grand service, ne chercha-t-elle pas au moins à le fléchir?

ÉDOUARD.

Dans ce pays-là, les femmes s'accoutument tout de suite à être belles et bien faites; de sorte que la sultane prétendit avoir toujours été ce qu'elle était, et qu'elle ne m'avait aucune obligation.

MADAME SEVERIN.

C'est plus économique.

ÉDOUARD.

J'aurais bien pu défaire mon ouvrage; mais à quoi bon? C'eût été double besogne; j'avais assez de la première... Voulez-vous que Cadichon devienne un chien anglais?

MADAME SEVERIN.

Un griffon? C'est comme les barbets : ils ont de longs poils qu'ils laissent traîner partout.

ÉDOUARD.

Vous avez raison.

MADAME SEVERIN.

Cadichon avait cela d'insupportable; aussi n'entrait-il jamais dans les appartemens.

ÉDOUARD.

Voulez-vous qu'il soit chien de chasse?

MADAME SEVERIN.

C'est encore de grosses bêtes.

ÉDOUARD.

Sans doute.

MADAME SEVERIN.

Je voudrais un petit animal bien joli, bien propre, et qui n'aboyât jamais.

ÉDOUARD.

Rapportez-vous-en donc à moi; je vois ce qu'il vous faut.

(Il remet quelques poudres avec celles qu'il a déjà mélangées.)

MADAME SEVERIN.

Quant à l'attachement, je ne vous en parle pas. Depuis la mort de son maître, ce pauvre Cadichon s'est attaché à moi d'une manière inconcevable : aussi, sous ce rapport-là, je n'ai aucune inquiétude.

ÉDOUARD.

Il sera toujours de même. Cependant vous ne ferez pas mal de le garder près de vous pendant sept ou huit jours, lui donnant vous-même à boire et à manger. Pour la mémoire d'un animal, on ne se fait pas d'idée de ce que c'est qu'un

bain de trois quarts d'heure dans l'eau bouillante.

MADAME SEVERIN.

Cela se conçoit.

ÉDOUARD.

Oh! mais il faut l'avoir vu comme moi. Il y en a qui sont des mois entiers sans reconnaître personne.

MADAME SEVERIN.

Voyez un peu.

ÉDOUARD.

C'est ce qui m'a donné l'idée que le fleuve Léthé pouvait bien être un fleuve d'eau bouillante.

## SCÈNE XII.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, MARINE.

MARINE.

Monsieur, je viens chercher la potion.

MADAME SEVERIN.

Marine, ce sera un petit chien bien joli que nous allons avoir.

MARINE, bas à Édouard.

Est-ce que vous avez dit à madame que c'était

un des chiens de la mère de monsieur Maurice que vous alliez lui donner?

ÉDOUARD, bas à Marine.

Non, vraiment, c'est toujours Cadichon sous une autre forme.

MADAME SEVERIN.

Comment est-il à présent?

MARINE.

Fort gai. Il s'est tout de suite accoutumé à ce bain, et je crains même que nous n'ayons de la peine à l'en faire sortir.

MADAME SEVERIN.

Il faut que je voie cela.

ÉDOUARD.

Volontiers; mais Marine restéra ici, car il ne doit y avoir auprès de lui qu'une seule personne, sous peine de faire manquer toute l'opération. Vous allez vous en charger; ce n'est plus rien du tout. Il ne s'agit que d'avoir un bon couteau bien affilé, d'ouvrir le ventre de l'animal depuis la queue jusqu'à la naissance du cou, de le saupoudrer de ces aromates, et de le recoudre ensuite avec du gros fil écru imprégné de saumure turque, dont voici un flacon; il n'y a pas plus de finesse que cela.

MADAME SEVERIN.

S'il est ainsi, Marine, je te laisse faire.

ÉDOUARD.

Pour qu'il soit marqué de feu, ce qui sied assez bien, vous n'aurez qu'à le laisser quelques minutes sous la cendre chaude; il n'en coûte pas davantage.

MARINE.

A la bonne heure.

(Elle sort.)

## SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, MADAME SEVERIN.

MADAME SEVERIN.

Ce sera comme un chien neuf.

ÉDOUARD.

Ce sera un chien neuf.

MADAME SEVERIN.

Pauvre Cadichon! ça lui fera bien plaisir.

ÉDOUARD.

A présent, madame, il faut que chacun vive de son métier; j'espère que vous n'imiterez pas le sophi de Perse. Ce que je viens de faire sous vos yeux, qui n'est pour moi qu'un jeu d'enfant, doit pourtant vous paraître assez curieux pour exciter votre générosité. Quels arrangemens allons-nous prendre?

MADAME SEVERIN, d'un ton patelin.

Dans tout cela, vous ne me rendez qu'un chien.

ÉDOUARD.

Auquel vous teniez beaucoup.

MADAME SEVERIN.

Par respect pour la mémoire de mon mari... car pour le reste...

ÉDOUARD.

Madame, madame, je crois reconnaître le langage de ma sultane.

MADAME SEVERIN, du ton le plus doncereux.

Pardonnez-moi. Vous me dites que je tenais beaucoup à ce chien, et je vous explique pourquoi j'y tenais.

ÉDOUARD.

Cependant vous avez rompu un mariage au sujet de son accident.

MADAME SEVERIN.

Je vais vous parler franchement, monsieur: je suis une pauvre veuve sans défense; je n'ai autour de moi que des mercenaires qui cesseraient bientôt de me respecter, si, de temps en temps, je ne faisais quelque exemple.

ÉDOUARD.

Mademoiselle votre nièce n'a rien à démêler là-dedans. J'ai bien voulu feindre de prendre le

change sur Marine; mais alors que je l'accusais d'avoir rompu un mariage, mes cartes, mes terribles cartes, m'avaient déjà appris la vérité. Craignez que je ne les consulte encore, et que, mes esprits s'animant par degrés, je ne laisse dans cette maison un témoignage effrayant du pouvoir que je possède.

MADAME SEVERIN.

Ne nous échauffons pas, mon très-cher monsieur.

ÉDOUARD.

Vous avez vu ma bonne foi; je n'ai pas fait difficulté d'opérer devant vous. Loin de chercher à vous jeter de la poudre aux yeux, je vous ai admise de moitié dans mon travail. Mes réchauds, ma boîte, mes cartes, ma baguette, sont encore sur cette table; vous pouvez y toucher.

MADAME SEVERIN.

Le Ciel m'en préserve!

ÉDOUARD.

Osez dire que j'ai cherché à vous tromper.

MADAME SEVERIN.

Je n'en ai pas la pensée.

ÉDOUARD.

Que me donnerez-vous donc alors?

MADAME SEVERIN.

J'aurais cru que le mariage de ma nièce vous suffirait.

ÉDOUARD.

Si c'était moi qu'elle dût épouser, certes je ne demanderais pas d'autre salaire; mais ce mariage ne sera qu'une belle action de ma part, et vous savez que les belles actions doivent toujours se payer.

## SCENE XIV.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, HÉLENE, MAURICE.

MAURICE.

C'est moi, monsieur, qui me charge de votre récompense. Le manuscrit de la reine Cléopâtre, trouvé dans une des pyramides d'Égypte, et que je vous ai montré ce matin, devient votre propriété dès ce moment-ci.

ÉDOUARD.

Monsieur, je resterai votre débiteur, car ce manuscrit est pour moi d'un prix inestimable. Voulez-vous être marié tout de suite ?

MADAME SEVERIN.

Remettons cela à demain, monsieur; je n'ai pas encore revu Cadichon.

## SCÈNE XV.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, HÉLENE, MAURICE, MARINE.

MARINE, avec un petit chien sous le bras.

Le voici, madame, le voici.

MADAME SEVERIN.

Ah! qu'il est gentil, ce cher ami! Eh bien, me voilà, Cadichon, je suis ta petite maîtresse, me reconnais-tu? (A Edouard.) Je le reconnais pourtant, moi. Est-il joli! Il vaut cent fois mieux comme cela. C'est au moins un chien que l'on peut avouer. Il était si laid, si sale, et puis toujours grognon. Cadichon! Cadichon! Viens, mon petit Cadichon.

ÉDOUARD.

Il ne faut plus l'appeler Cadichon.

MADAME SEVERIN.

Non?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas un nom pour cette espèce de chien-là.

MADAME SEVERIN.

Comment faut-il donc le nommer ?

ÉDOUARD, bas à Marine.

Demandez son nom à monsieur Maurice.

MARINE, bas à Maurice.

Comment s'appelle-t-il?

MAURICE, bas à Marine.

Azor.

MARINE, bas à Édouard.

Azor.

ÉDOUARD, haut, à madame Severin.

Azor.

MADAME SEVERIN.

Va pour Azor... Mais il est beaucoup rajeuni.

ÉDOUARD.

Il n'a plus que deux ans.

MADAME SEVERIN.

Il en avait treize !..... Et qu'un semblable prodige se soit opéré chez moi, dans ma maison, sous mes yeux ! Il y a des choses que l'on peut ne pas croire; mais celle-là, je l'ai vue.... J'espère, monsieur, que vous ne nous quitterez pas si tôt.

ÉDOUARD.

Après-demain, madame. Je ne reste absolument que pour être témoin du mariage de mes protégés.

MADAME SEVERIN.

Et nous ferez-vous encore voir quelque chose d'extraordinaire ?

ÉDOUARD.

Oui, madame : ce sera une union où l'intérêt n'entre pour rien, et que ces jeunes époux béniront dans vingt ans comme aujourd'hui.

MADAME SEVERIN, prenant Azor.

Je compte moins sur ce prodige que sur celui qui t'a rendu à ta maîtresse, mon pauvre Cadichon. Je l'appelle Cadichon ; mais je m'en déshabituerai, quoique ce soit toujours bien Cadichon. Monsieur, je suis votre très-humble servante ; et je vous prie de me compter au nombre de vos plus sincères admiratrices. (A part, en s'en allant.) Il ne faut point imiter l'ingratitude de la sultane. (Elle fait plusieurs révérences.)

(Elle sort.)

## SCENE XVI ET DERNIÈRE.

MAURICE, HÉLÈNE, ÉDOUARD, MARINE.

MAURICE.

Que d'obligations ne t'ai-je pas, mon cher Édouard !

HÉLÈNE.

Vous avez fait, monsieur, une cure merveilleuse.

MARINE.

Qui va rendre madame encore plus crédule.

ÉDOUARD.

IL N'Y A QUE LA FOI QUI SAUVE.

FIN DU TOME TROISIÈME.

# TABLE DES PROVERBES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.


PAGES.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE, il n'est pas d'éternelles amours.... ..... 1

LE DINER SUR L'HERBE, un bon averti en vaut deux. 51

LE JURY, dans le doute abstiens-toi..... 97

TOUS LES COMÉDIENS NE SONT PAS AU THÉATRE..... 139

LES DOTS, selon les gens l'encens..... 207

LA SAPHO DE QUIMPERCORENTIN, il ne faut pas courir plusieurs lièvres à la fois..... 249

LE DUEL, qui perd pèche..... 289

LA CURE MERVEILLEUSE, il n'y a que la foi qui sauve. 339


FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

PQ
2330
L85A19
1827
t.3

Leclercq, Michel Théodore
Proverbes dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY